

le libraire

Bimestriel de librairies indépendantes

postes-publications 40034260

Juillet-août 2006 • n° 35

GRATUIT

Littérature québécoise

Clara Ness
André Marois
Sébastien Chabot
Jacques Marchand

Libraire d'un jour

Jacques Languirand

BOUQUINVERT

Lire pour sauver la planète



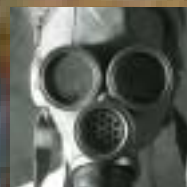
David
Suzuki



Ronald
Wright



Robert
Barbault



Romans
catastrophes



Alimentation
raisonnée

LE MONDE DU LIVRE

Y a-t-il (encore) des éditeurs dans la salle?	6
L'arbre et le tout	7

DES CHIFFRES ET DES LETTRES	8
-----------------------------------	---

À L'AGENDA	11
------------------	----

LIBRAIRE D'UN JOUR

Jacques Languirand	12
--------------------------	----

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Nouveautés	13
Le libraire craque	15
La narration du frère	15
Clara Ness : Dans l'ombre de la famille	16
Retrouvailles et découvertes	17

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Nouveautés	19
Le libraire craque	20
La Fièvre	21
Claude Simon : Miroir éclaté, mémoire éclatante	23
En marge	24

ESSAI | BIOGRAPHIE | DOCUMENT

Nouveautés	25
Le libraire craque	26

CINÉMA

Le libraire craque	27
Censure et cinéma au Québec	27

BOUQUINVERT : LIRE POUR SAUVER LA PLANÈTE

David Suzuki : L'éternel combattant	28
Catastrophiles et naturopobes	29
L'ère du voisin dégonflable	30
Ronald Wright : Chronique d'une chute annoncée ...	31
Une alimentation raisonnée	32
Robert Barbault : La vie, mode d'emploi	33
Infos écolos	34
Les guides du parfait petit écolo	35
Écosociété : Un engagement durable	37
Faire la différence	38

POLAR | THRILLER | NOIR

Nouveautés et le libraire craque	39
André Marois : L'art de la chute	40

PSYCHOLOGIE | SANTÉ

Nouveautés et le libraire craque	41
--	----

CUISINE | LOISIRS

Nouveautés et le libraire craque	42
La grande bouffe	43

BEAUX LIVRES | NATURE | ANIMAUX

Nouveautés et le libraire craque	44
Horticulture : L'appel de la nature	45

LITTÉRATURE JEUNESSE

Nouveautés	46
Le libraire craque	47

BANDE DESSINÉE

Nouveautés	48
Le libraire craque	49
En marge	50

DANS LA POCHE	53
---------------------	----

Tout le monde dehors!

Tout le monde dehors! L'été est là qui nous tend les bras, plein de promesses. Voici enfin l'heure d'explorer des destinations inconnues à bicyclette ou en winnebago, de disputer une partie de volley-ball à la plage, de pique-niquer en famille au parc. Le temps s'étire et le rythme se fait plus lent. En un mot, l'été est synonyme de crème glacée onctueuse, de détente amplement méritée, d'apéros entre copains et, foi de lectrice, de lectures boulimiques.

Oui, l'été est la période de l'année qui, à mon humble avis, est la plus propice à la lecture. Lire au coin du feu lorsque la tempête fait rage dehors est réconfortant, mais dévorer un livre adossé à un chêne dont les ramures frémissent sous la brise a franchement plus de charme. Oui, l'été, lire rime avec liberté et, plus que jamais, évasion. Au bord de la mer, quelques grains de sable entre les orteils; sur le balcon avec un bol de café, en ville; à l'abri des moustiques, dans la véranda, au chalet; en camping, sous la tente et avec une lampe de poche; en voiture, assis sur le siège du passager; n'importe où, n'importe quand : oui, lire toute l'année, c'est merveilleux, mais lire l'été, c'est encore mieux!

Ce **libraire** estival s'est par conséquent paré de couleurs chaudes et brillantes, une palette que la nature étalera sous nos yeux jusqu'au moment des dernières récoltes. Fidèle compagnon de la belle saison, le présent numéro est des plus variés. Jardinage, alimentation, science, cinéma, bande dessinée, littérature : il vous garantit des découvertes surprenantes et des rencontres marquantes que vous n'oublierez pas de sitôt.

Un trou dans les nuages

Tout le monde dehors! Absorbés par la lecture de votre roman historique ou du dernier essai en vogue, vous ne levez pas les yeux des heures durant. Cet été, toute l'équipe du **libraire**, dans le cadre de son numéro spécial « **Bouquinvert. Lire pour sauver la planète** », vous invite à faire, mais aussi à penser et à agir autrement. Regardez autour de vous et projetez-vous, disons, dans une centaine d'années, voire même un peu moins. Les arbres, le gazon, le ruisseau, les moineaux, les pissenlits, les nuages, le ciel bleu : à quoi ressembleront-ils?

Les ressources naturelles ne sont pas inépuisables. En ce sens, l'environnement et l'écologie, c'est bien plus qu'une affaire de recyclage de papier. Les organismes, coalitions et regroupements dévoués à la protection des beautés de la nature se multiplient, intentent des actions, revendiquent, mais peinent encore, trop souvent, à se faire entendre à l'échelle mondiale. Le refus du Canada de ratifier le protocole de Kyoto constitue un exemple navrant de l'inconscience de certains partis politiques qui, qu'on le veuille ou non, représentent l'autre grande puissance après celle qualifiée d'« économique ». Et puisque la lecture va de pair avec l'été, que pendant ces deux ou trois mois de températures clémentes nous sommes en contact rapproché avec les éléments, à savoir l'eau, l'air, la terre – et le feu pour les chefs de barbecues et les campeurs – , **le libraire** vous invite à vous pencher sur l'avenir de notre planète par le truchement d'une série d'articles et d'entrevues des plus éclairants, parfois alarmants, certes, mais en définitive très inspirants.

C'est dans un même souci que la librairie Pantoute a créé le site **Livrospheres.com**, une cyberlibrairie sécuritaire et conviviale qui offre le catalogue en français le plus complet sur l'écologie, l'environnement, l'équité sociale et les règnes naturels, ainsi que de nombreux ouvrages en anglais. On y aborde une foule de sujets comme l'écotourisme, le compostage, la climatologie ou l'assainissement des eaux. Au catalogue classé par thèmes s'ajoutent les nouvelles parutions hebdomadaires. De plus, chaque mois un ouvrage est offert à rabais lorsque vous l'achetez en ligne. Cette considérable banque de données, qu'on trouve dans la section intitulée « Savoir », voisine la section « Agir », qui comprend des articles de fond traitant des sujets faisant la manchette, des conseils pour protéger l'environnement ou réduire sa consommation, un calendrier des colloques, congrès, expositions, conférences et ateliers liés au domaine et, enfin, des liens vers des sites connexes. Évidemment, il est possible de s'abonner à une infolettre.

Allez, tout le monde dehors! Quant à nous, on se retrouve à la fin août, fins prêts pour la rentrée littéraire d'automne. Bon été!



Hélène Simard a, pendant plusieurs années, travaillé sur le plancher des ... librairies. Toute jeune, elle voulait devenir vétérinaire. Nostalgique des années 70 et 80 (de Abba, Kiss et Eurhythmics, mais pas des shorts Adidas), elle aime les biscuits, les sapins de Noël, les casse-tête et les chats.

Y a-t-il (encore) des éditeurs dans la salle?

L'écrivain est un architecte de la littérature, certes, mais l'érection de l'édifice fragile dont il rêve nécessite le concours d'un entrepreneur en construction digne de ce nom. C'est son éditeur, personnage polymorphe, conseiller discret ou intraitable despote, béquille indispensable ou parasite interventionniste. En somme, mal nécessaire, que décrient volontiers, à tort ou à raison, une partie de mes collègues qui savent pourtant que leur œuvre ne verrait probablement jamais le jour sans celui-ci.

Ce sont les différentes facettes du travail de cet être tour à tour conspué et adoré que Bertrand Legendre et Christian Robin de l'Université Paris 13 ont voulu analyser en réunissant une vingtaine de leurs confrères et consœurs de toute provenance pour un colloque tenu en mai 2005 et dont les actes ont été publiés sous le titre *Figures de l'éditeur. Représentations, savoirs, compétences, territoires*. Au fil de ses trois cent cinquante pages, ce recueil de communications pointues et d'intérêt variable brosse un tableau général, complexe et fascinant de cette profession que d'aucuns estiment en voie d'extinction.

Dans « La Mort de l'éditeur », notamment, Jean-Louis Cornille affirme sans ambages que « l'éditeur, lui, ça fait un petit temps qu'il est mort, ou qu'il ne se manifeste plus que comme l'ultime spécimen d'une espèce en voie d'extinction totale. » Cornille illustre son propos en sollicitant la figure emblématique de feu Jérôme Lindon, sorte de statue du Commandeur qui s'ingère sans vergogne dans l'œuvre de ses auteurs. Pour cette génération qui succède aux écrivains du Nouveau Roman, Lindon était un père, mais aussi « fondamentalement un intermédiaire », « un homme-escalier [dont la] tâche consiste à faciliter l'ascension de ses auteurs ». En France, le défunt manitou des Éditions de Minuit apparaît comme l'« un des derniers mastodontes de l'édition littéraire ».

J'ai beaucoup médité sur les propositions du texte d'Hervé Serry (« Figures d'éditeurs français après 1945 »), selon qui l'éditeur aurait entre autres mandats celui d'ennobler les textes, les auteurs, et l'ensemble du « champ éditorial ». Et Serry de citer l'exemple d'un Robert Laffont qui se lance dans l'édition au sortir de HEC ou d'un Jérôme Lindon (encore lui!), « héritier culturel », qui ont offert aux écrivains de leur écurie mais, également et surtout, au lectorat, un style différent, voire opposé. Cette « couleur éditoriale » peut aussi constituer l'enjeu de passions, au sein même d'une maison d'édition. On se rappellera que dans le cas du Seuil, c'est autour des « valeurs fondatrices » de la maison qu'on a condamné en bloc le « dévoiement stupéfiant » (le mot est de Jean-Claude Guillebaud) opéré par un Claude Cherki au moment de la vente au Groupe La Martinière.

À la lumière de la récente fusion des équipes éditoriales de Libre Expression, Trécaré, Stanké, Logiques et Publistar, propriétés de Quebecor World, on a raison de s'interroger sur ce qu'il adviendra du métier d'éditeur chez nous. Quelques mois à peine après que les bonzes de l'Empire aient promis de maintenir l'indépendance éditoriale des maisons du Groupe Ville-Marie Littérature (L'Hexagone, VLB éditeur et Typo), acquises à l'automne en même temps que l'ensemble de Sogides, cette annonce a de quoi inquiéter. Bien entendu, pareille décision qui relève de la gestion interne d'une entreprise privée ne peut donc être contestée. Il s'est néanmoins trouvé plusieurs personnes dans le milieu littéraire québécois pour déplorer à juste titre ce qui apparaît comme un pas de plus vers la marchandisation de la littérature.

Traditionnellement, le sceau d'un éditeur, c'était un repère, une signature, le gage d'une vision de la littérature et du monde. Publier chez l'un plutôt que l'autre, c'était souscrire à un esprit, s'inscrire dans une lignée. Selon une conception néolibérale de l'édition qui tient désormais le haut du pavé, ces labels ne seraient désormais que des étiquettes interchangeables à accoler à des produits de la même eau, comme Coke et Pepsi qui, vous vous en doutez peut-être, appartiennent à un unique consortium.

Y a-t-il des éditeurs dans la salle? Et si oui, pour combien de temps encore?

À l'heure où la sauvegarde de la diversité culturelle s'affirme comme une préoccupation majeure, un enjeu fondamental pour l'écologie sociale, il importe de redoubler de vigilance, car les marchands ont bel et bien investi le temple.



Rédacteur en chef du journal *le libraire*, président de l'Union des écrivaines et écrivains québécois, animateur à la radio de Radio-Canada, **Stanley Péan** a publié de nombreux romans et recueils de nouvelles. Lorsqu'il n'écrit pas, il casse les oreilles de ses proches en faisant ses gammes à la trompette.

L'arbre et le tout

À voir fondre les objectifs et se raidir les refus, il devient tristement certain que Kyoto inscrira son protocole dans la liste des prévisions mensongères. Il y rejoindra le bogue de l'an 2000, l'abattement des impôts par le gouvernement Charest, le souci littéraire de Radio-Canada... L'écologie dans les discours, la pollution et le gaspillage dans les pratiques. Une rodomontade suivie d'un recul discret, mais quand même honteux.

Rien ne changera donc à moins que, corvéables à l'infini, les minuscules contributions au ras du sol contrebalancent l'incurie des pouvoirs publics et la voracité des conglomerats. Espoir fragile, cependant. Certes, l'environnement tire avantage de chaque feuille de papier épargnée, de chaque enveloppe réutilisée, mais l'empoisonnement de l'air, de l'eau et de l'espace ne sera freiné que si les pollueurs industriels, les pétrolières et les gazières, les fabricants d'automobiles et les multiplicateurs d'emballages sont mis au pas. Douteux.

Le monde de l'édition et de l'imprimerie, qui vit du papier, confesse mieux sa dépendance à l'égard d'une ressource rare. *L'Homme qui plantait des arbres* a montré ce qu'il fallait faire. Les éditeurs, plus qu'autrefois, endossent le slogan « Protégeons nos forêts ». C'est le cas de Septentrion. Écosociété donne l'exemple depuis longtemps. « Depuis ses débuts, Écosociété a tenu à imprimer sur du papier contenant des pourcentages de fibres recyclées et post-consommation, variables selon la disponibilité du marché. Depuis 2004, le virage papier certifié *Éco-Logo - 100 % fibres post-consommation* entièrement traité sans chlore, est enfin possible. « De plus, afin de maximiser l'utilisation du papier, nos mises en page ne comprennent plus de pages blanches entre les chapitres », lit-on dans *Non, je n'accepte pas*, le premier tome des mémoires du fondateur de la maison, Serge Mongeau. Écosociété applique la même philosophie en se tenant à distance d'un Wal-Mart qui exploite (!) tous les types de ressources, humaines ou environnementales, d'ici ou d'ailleurs. On ne se surprendra pas de trouver chez Écosociété les textes de Laure Waridel, la dynamique avocate du commerce équitable (*L'Envers de l'assiette*, et *Acheter, c'est voter*).

Se soucier de l'environnement, c'est, en effet, englober dans sa préoccupation la forêt, l'air, l'eau, le paysage, l'être humain. Pour cela, civiliser l'auto en même temps que la presse rotative, les motoneigistes et le calendrier scolaire. Cornelius Castoriadis et Daniel Cohn-Bendit l'écrivaient déjà en 1981 (*De l'écologie à l'autonomie*, Seuil). Deux livres tout récents font voir, en tout cas, de lumineuse façon, comment les coupables de l'amiantose et de la silicose, en plus de tuer des dizaines de travailleurs, ont orienté durablement vers la droite le gouvernement de Duplessis et l'épiscopat québécois (Suzanne Clavette, *Les Dessous d'Asbestos*, et *L'Affaire silicose*). La pollution ne s'attaque pas seulement aux poumons, mais à la pensée. Qui ne respecte pas les arbres pratiquera d'autres mépris.

Mais, dira-t-on, la santé réclame tout l'argent disponible. Notons quand même ceci : la fluoration de l'eau coûte des millions, aide les alumineries à rentabiliser leurs déchets et n'apporte rien aux enfants (*La Fluoration. Autopsie d'une erreur scientifique*).

Oui à l'écologie, mais non à tout ce qu'elle implique.



Auteur d'une vingtaine de livres, **Laurent Laplante** lit et recense depuis une quarantaine d'années le roman, l'essai, la biographie, le roman policier... Le livre, quoi !



L'Homme qui plantait des arbres
Jean Giono (texte)
et Frédéric Back (ill.), Gallimard Jeunesse,
40 p., 31,50\$



Les Dessous d'Asbestos
Suzanne Clavette, PUL,
594 p., 40\$

L'Envers de l'assiette
Laure Waridel,
Écosociété,
172 p., 19\$



L'Affaire silicose
Suzanne Clavette (dir.), PUL,
452 p., 35\$

La Fluoration
Gilles Parent,
Pierre-Jean Morin et John Remington,
Éditions Berger,
315 p., 39,95\$

DE TOME UN À L'ALQ

Femme de défi et fille de libraire, **Lise Desrochers** n'aura pas longtemps travaillé pour le groupe Renaud-Bray qui, en juin 2005, mettait la main sur « sa » librairie Tome Un, de Lévis, dont elle était copropriétaire depuis une décennie. C'est avec enthousiasme, détermination et dynamisme que M^{me} Desrochers **a endossé les habits de directrice générale de l'Association des libraires du Québec (ALQ) le 8 mai dernier**. Sa première sortie officielle fut la soirée de remise des Prix des libraires du Québec, au Lion d'Or de Montréal : un départ « en lion », comme elle le dit si justement! Les libraires indépendants se réjouissent de l'arrivée de M^{me} Desrochers à la tête de l'ALQ, une femme de cœur profondément préoccupée par leur position stratégique sur le marché du livre québécois.



©Geneviève Dorion-Coupal

JACQUES LAURIN, RETRAITÉ ET PROFESSEUR SANS FRONTIÈRES

Éditeur, conférencier, **auteur**, chroniqueur à la radio et à la télévision et **pédagogue**, **Jacques Laurin**, docteur en linguistique à qui l'on doit une foule d'ouvrages de vulgarisation sur la langue française, **a annoncé sa retraite**. Âgé de 75 ans, l'auteur de *L'Orthographe en un clin d'œil*, *Notre français et ses pièges* et *Les Américanisms*, tous publiés aux Éditions de l'Homme, ne dépose toutefois pas son crayon à jamais. Après avoir été professeur pendant trente ans, M. Laurin s'envolera pour la Chine, la Corée et la Roumanie, où il transmettra son savoir en tant que **« Professeur sans frontières »**, fonction qu'il exerce depuis 2000. Ardent défenseur de la langue de Molière, Jacques Laurin a maintes fois été honoré au cours de sa carrière prolifique.



MCML : LE MOT DE LA FIN
L'événement Montréal, capitale mondiale du livre n'est plus. Depuis le 23 avril dernier et jusqu'au 22 avril 2007, c'est Turin, ville hôte des derniers Jeux olympiques d'hiver, qui a repris le flambeau. **Quel bilan la métropole peut-elle faire de cette année d'activités littéraires concoctée pour transmettre la passion de la lecture aux Québécois?**

Dans les faits, aucun bilan n'a encore été présenté. Notons que l'implication comme partenaire majeur du géant de la convergence Quebecor a été décriée par plusieurs. De même, la centralisation des activités (dédicaces, conférences, ateliers) dans la métropole en a froissé certains, qui auraient bien aimé que l'événement ait des antennes régionales. Quelques-uns se sont même interrogés sur la pertinence de Montréal comme véritable capitale littéraire... Malgré tous ces bémols, il faut reconnaître que l'un des objectifs de MCML, accroître le goût de la lecture, était plus que louable. Et puis, ne dit-on pas que la fin justifie les moyens?



L'ARRONDISSEMENT DE CHARLESBOURG AURA SA BIBLIOTHÈQUE VERTE

Surface qui passe de 1205 m² à 4350 m² (ce qui la placera au sixième rang québécois); aires de lecture ouvertes; aménagement extérieur refait; système de géothermie alimenté par vingt et un puits; et, surtout, une toiture végétale (l'une des plus importantes en superficie de toute l'Amérique du Nord) sur laquelle l'on pourra jouir d'un point de vue unique sur la Ville de Québec : **la bibliothèque de Charlesbourg aura subi une transformation importante d'ici l'automne**. L'investissement financier considérable que demande un **toit « vert »** (deux fois et demie plus cher qu'un toit traditionnel) est amorti grâce à plusieurs facteurs : meilleure isolation, absorption de 80% des eaux de pluie dans une année et durée de vie deux à trois fois plus longue. Sans compter l'insolite visite que feront tous les curieux voulant en apprendre plus sur ce type de revêtement. Fermée à compter du 23 juin (réouverture prévue en octobre), la nouvelle bibliothèque de l'arrondissement de Charlesbourg, dont le budget s'est élevé à 11 M\$, possède actuellement 122 000 volumes et documents divers. À moyen terme, la direction de l'institution s'est fixé comme objectif d'atteindre les 180 000. Quant au nombre d'abonnés, en constante progression depuis 2002, on espère franchir le cap des 30 000 grâce à ce nouvel édifice d'avant-garde.

NOUVEL ÉDITEUR CHEZ HURTUBISE HMH

Éditeur pour les Éditions Alain Stanké pendant quatre ans et ancien libraire chez Monet, **André Gagnon s'est joint à l'équipe littéraire de Hurtubise HMH. M. Gagnon y occupe le poste d'éditeur depuis le 13 mars dernier**. Une partie de son mandat sera de poursuivre le développement du programme éditorial des ouvrages littéraires et pratiques. Le départ d'André Gagnon fait suite au remaniement éditorial chez QMI. Dans la foulée, la responsable de Stanké à Paris et l'éditrice de Libre Expression ont jeté leur tablier.

PREMIÈRE ANNÉE DU TONNERRE POUR LA GB

Depuis l'ouverture officielle de ses portes, le 30 avril 2005, **la Grande Bibliothèque (GB) a accueilli plus de 2,8 millions de visiteurs**. Avec ce taux de fréquentation dépassant les plus optimistes prédictions, l'institution située sur le boulevard de Maisonneuve a par conséquent atteint l'impressionnant chiffre de 3,5 millions de documents empruntés (sur place ou dans une bibliothèque de quartier), auxquels s'ajoutent 1,6 millions de documents consultés au sein de ses murs. Outre les bouquins, la GB possède entre autres des collections de DVD, de logiciels, de CD et de livres pour les non-voyants. Par ailleurs, le catalogue Internet, mis à jour mensuellement, est vite devenu un outil de référence. L'on peut donc augurer le meilleur pour l'immeuble de six niveaux construit au coût de 141,6 millions de dollars.

PROJET DE BIBLIOTHÈQUE CENTRALE À GATINEAU

Le réseau des bibliothèques de Gatineau, qui compte dix succursales, **pourrait s'enrichir d'une bibliothèque centrale**. En effet, un projet de 45 M\$ est actuellement étudié par le conseil municipal. Outre la modernisation du réseau et la construction de nouvelles succursales, on prévoit également réaménager certaines bibliothèques existantes. Un dossier à suivre.

LES MONTRÉALAIS PROFITENT DE L'AMNISTIE LITTÉRAIRE

Vingt-six bibliothèques de Montréal ont, le temps d'un week-end (les 22 et 23 avril, Journée mondiale du livre et du droit d'auteur), **incité les bibliophiles récalcitrants à rapporter les livres empruntés en optant pour une méthode aussi généreuse que draconienne : l'annulation de tous les frais de retard**. Pas moins de 17 000 ouvrages portés disparus sont ainsi revenus au bercail. Malgré une amende maximale de 20\$ par livre non rapporté (peu importe le nombre de mois ou d'années « d'emprunt »), plusieurs usagers négligent d'accomplir leur devoir de citoyen. En 2000 et 2001, un semblable événement avait permis de récupérer 7 000 livres. La Ville de Montréal ne prévoit pas faire de cette amnistie une tradition annuelle, mais force est de constater que, devant des résultats si probants, il serait bien bête de ne pas réitérer cette formule gagnante.

On se souviendra de...

Stanislas Lem, 84 ans, écrivain polonais (27 mars). Né le 12 septembre 1921, Lem fait des études de médecine, fonde la Société polonaise d'astronautique et se fait vulgarisateur d'essais scientifiques, mais il est mondialement connu comme le père du classique *Solaris*, qui a fait de lui le maître incontesté de la science-fiction philosophique.

Gerard Reve, 82 ans, auteur néerlandais (8 avril). Affirmant très tôt son homosexualité, il en avait fait un sujet littéraire à part entière. Parce qu'il était considéré comme un écrivain sulfureux, sa conversion au catholicisme a fait scandale. Son roman *Les Soirs* (1947) est considéré comme un chef-d'œuvre aux Pays-Bas. En 1983, le cinéaste Paul Verhoeven adaptait au cinéma son roman *Le Quatrième Homme*.

Jean Grosjean, 93 ans, poète français (10 avril). Très jeune, il travaille dans le milieu ouvrier puis reprend ses études, s'initie aux langues anciennes et entre au séminaire. Dans les années 20, il découvre la Bible, qui restera sa principale source d'inspiration. Son premier livre, *Terre du temps* (Gallimard, 1946), rafle le Prix de la Pléiade. Dès lors, Grosjean sera fidèle à l'éditeur, tant comme auteur que comme membre du comité de lecture. Début janvier 2006 paraissait son ultime recueil, *La Rumeur des cortèges*.

Muriel Spark, 88 ans, romancière écossaise (13 avril). Elle a longtemps habité aux États-Unis avant de s'installer en Toscane, où elle s'est éteinte. Quoique *Belles années de mademoiselle Brodie* (1961), adapté à Broadway et au cinéma, l'ait rendue mondialement célèbre, c'est *Demoiselles aux moyens modestes* (1963), inspiré de son expérience de femme écrivain sans le sou, qui est considéré comme son œuvre majeure. Son dernier livre, un recueil de poésie bilingue sur Paris, *Rue du Cherche-Midi*, paraît à La Table ronde.

Vincent de Swarte, 43 ans, auteur français (24 avril), décédé des suites d'une longue maladie. On lui doit une quinzaine de livres, notamment *Requiem pour un sauvage* (Pauvert), couronné du Prix Wepler 1999. Deux ouvrages paraîtront à titre posthume : un essai, *Journal d'un père* (Ramsay, automne 2006), et un recueil de nouvelles, *Pharanoïa* (Denoël, hiver 2007).

Ils ont mérité leurs lauriers

AUTEURS ET ILLUSTRATEURS QUÉBÉCOIS ET CANADIENS

Nicolas Dickner, Prix littéraire des colégiens et Prix des libraires du Québec pour *Nikolski* (Alto).

Julie Paquet, Prix Intellicoix du réseau Familles d'aujourd'hui pour sa série « Cléo Clic Clic » (La courte échelle).

Renée Gagnon, Prix Émile-Nelligan pour *Des fois que je tombe* (Quartanier).

Gilles Jobidon, Grand Prix du jury de l'Association des auteurs de la Montérégie pour *L'Âme frère* (VLB éditeur).

Danielle Simard, Prix du public et Prix du jury de l'Association des auteurs de la Montérégie pour *Maîtresse en détresse* et *L'Esprit du vent* (Soulières éditeur).

Roxane Paradis, Prix Communications et Société de littérature jeunesse pour *Il faut trouver le temps de s'aimer* (Lauzier).

Daniel Danis, Grand Prix de littérature dramatique pour sa pièce *E* (Leméac / L'Arche).

Benoît Bouthillette, Prix *Alibis* pour la nouvelle intitulée « Le Capuchon du moine » (le texte paraîtra dans *Alibis*).

Élisabeth Vonarburg, Prix Boréal et Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois pour *Reine de Mémoire*, tomes 1 et 2 (Alire).

Sylvie Bérard, Prix des lecteurs de Radio-Canada pour *Terre des Autres* (Alire).

Jean Mohsen Fahmy, Prix Trillium pour *L'Agonie des dieux* (L'interligne).

Éric Charlebois, Prix Trillium de poésie pour *Centrifuge* (David).

Jacques Michon, Grand Prix du livre de la Ville de Sherbrooke pour *Histoire de*

l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle : Le temps des éditeurs 1940-1959 (Fides).

Michèle Laframboise, Prix *Solaris* pour la nouvelle intitulée « Le Vol de l'abeille » (le texte paraîtra dans *Solaris*).

Anne Robillard, Grand Prix littéraire Archambault pour *L'Île des lézards : Les Chevaliers d'Émeraude* (t. 5) (De Mortagne).

Bryan Perro, Prix jeunesse de science-fiction et de fantastique québécois pour *La Cité de Pégase : Amos Daragon* (t. 8) (Les intouchables).

Georges Lafontaine, Grand Prix de la relève littéraire Archambault pour *Des cendres sur la glace* (Guy Saint-Jean Éditeur).

Alain Beaulieu, Prix littéraire Ville de Québec – Salon international du livre de Québec (littérature jeunesse) pour *Aux portes de l'Orientie* (Québec Amérique).

Christiane Frenette, Prix littéraire Ville de Québec – Salon international du livre de Québec (littérature adulte) pour *Après la nuit rouge* (Boréal).

Pascal Blanchet, Prix Bédély Québec – Association des libraires du Québec pour *La Fugue* (La Pastèque).

Pierre Pratt, Prix Illustration jeunesse (album) du Salon du livre de Trois-Rivières pour *Le Jour où Zoé zozota* (Les 400 coups).

Lino, Prix Illustration jeunesse (petit roman illustré) du Salon du livre de Trois-Rivières pour *Les Cendres de maman* (Les 400 coups).

Catherine Lepage, Prix Illustration jeunesse (relève) du Salon du livre de Trois-Rivières pour *Pétunia, princesse des pets* (Dominique et compagnie).



Entre le 22 juin et le 27 août

LES BOUQUINISTES DU SAINT-LAURENT

Les **Bouquinistes du Saint-Laurent** fêtent leur **15^e anniversaire** en 2006. Cet événement annuel gratuit a une mission culturelle qui dépasse de loin la simple vente de livres. Dans une atmosphère détendue, les lecteurs circulent devant une **exposition-vente rassemblant une quarantaine de grosses boîtes vertes** – la ressemblance avec les étals de la Seine est volontaire – **d'où débordent antiquités et classiques**, mais également des œuvres plus populaires. Des pamphlets aux encyclopédies en passant par les livres d'histoire et d'art, les biographies et la poésie, ces publications de tous genres, anciennes ou contemporaines, constituent de petits trésors. Les Bouquinistes s'installeront cet été aux endroits suivants :

Du 22 juin au 16 juillet

Vieux-Port de Montréal

Entre le Musée de Pointe-à-Callière

et le Musée des sciences

De 11 h à 23 h tous les jours

Du 21 juillet au 13 août

Terrasse Dufferin, à Québec

Au pied du Château Frontenac

De 11 h à 23 h tous les jours

Du 24 au 27 août

Canal Rideau, à Ottawa

Près des écluses

De 10 h à 20 h tous les jours



LES CORRESPONDANCES D'EASTMAN

Pour une quatrième année consécutive, les **Correspondances d'Eastman**, événement phare de la Société des nuits d'Eastman (SONE), feront vibrer la municipalité du même nom pendant un long week-end de quatre jours consacré à la passion des mots et de l'art épistolaire. Soirées et cafés littéraires, lectures-spectacles et séances d'écriture ponctueront cette édition placée sous le thème « Et pourquoi pas le bonheur ». **Porte-parole depuis les débuts, la comédienne et auteure Louise Portal passe le flambeau à la colorée Francine Ruel** (*Plaisirs partagés, Et si c'était ça le bonheur*, Libre Expression). Plus d'une vingtaine d'écrivains québécois seront de la fête. Par ailleurs, fortes du succès rencontré par les saisons passées, notons que les Correspondances ont, en 2006, ajouté des cordes à leur arc en instaurant « Parcours & Passions », un programme d'activités et de rencontres pour jeunes et adultes qui s'étendait de mars à mai.

Du 3 au 6 août



Où : Quelques dizaines de lieux dans Eastman

Coût d'entrée : un stylo laissez-passer (différents prix selon les forfaits) donne accès aux navettes et au Circuit des lettres; des billets pour les cafés littéraires et les spectacles (en vente à compter du 15 juin).

Infos : www.lescorrespondances.ca

JACQUES LANGUIRAND

La conscience tranquille

Ce ne sont pas les raisons qui manquent pour déranger Jacques Languirand. Sa voix, d'abord, résonne à la radio depuis 1949, trente ans avant qu'une collision de gamètes ne mette en chantier ce satellite de *Par quatre chemins* que je suis. Homme de théâtre célébré ici comme à l'étranger pour ses pièces, son apport à la scénographie et son jeu, Languirand visite le petit écran dès la fin des années 50. Auteur de nombreux ouvrages de vulgarisation et de croissance personnelle, il est, enfin, un communicateur hors pair, dont la curiosité et l'ouverture d'esprit font école.

Par Mathieu Simard

Récemment, un portrait radiophonique de deux heures sur l'homme parvenait à peine à présenter un survol de sa trajectoire. A-t-on l'idée de lui demander de jouer au « Libraire d'un jour »? On se bute à la fois à son honnêteté, qui lui fait résister aux sirènes de l'illusion biographique, et à sa capacité à se réinventer, qui le préserve des étiquettes étriquées. On n'est pas sérieux quand on a 75 ans. Au bout du fil, ce bouddhiste m'entend sans sourciller mêler son horizon philosophique à ses sympathies politiques : « Il suit la Voie du Milieu mais porte à gauche », c'est ça! écrivez-le exactement comme ça! »

Des livres, chez Jacques Languirand et Nicole Dumais, son épouse et collaboratrice, il y en a partout. On en compte plus de dix mille. Quelques chapardeurs ont malheureusement raflé au passage des ouvrages autographiés par des grands noms comme Montherlant, Claudel et Cocteau, rencontrés par le jeune journaliste à Paris, il y a près de soixante ans. Cette Babel de papier est classée par éditeurs, à l'initiative de M^{me} Dumais. Parmi les rayons favoris de mon interlocuteur, quatre sont consacrés à la maison Odile Jacob, qui héberge les Christophe André (*Imparfais, libres et heureux*) et Boris Cyrulnik (*Un merveilleux malheur*). Quelle que soit sa source, la veine psychologique y tient une grande importance : « J'ai beaucoup potassé les ouvrages de Jung et les ouvrages sur lui. Adler également, comme *Le Sens de la vie*. » Languirand redécouvrait récemment Viktor Frankl, ce psychiatre qui a survécu aux camps de la mort. De son témoignage, *Découvrir un sens à sa vie*, il retient toutefois l'essentiel : « La logothérapie, vous savez! Mais peu importe ce mot. C'est un livre étonnant. Un vrai raccourci. »

Libraire d'un soir depuis trente-cinq ans à *Par quatre chemins*, ce cérémonial sans cérémonie, il ouvre chaque dimanche, de 20 h à minuit, sur la Première chaîne de Radio-Canada, quatre ouvrages. Pas de sujet imposé, ni de message en particulier à livrer : « Je n'invente rien, je transmets, explique Languirand en citant Confucius. Je suis une vieille bête, vous savez, je veux dire par là que je connais mes limites. Mon critère est toujours le même : est-ce que c'est utile? » La recette Languirand? Ouvrir le livre alléchant à la table des

matières. Scruter la bibliographie et examiner les auteurs cités, puis traquer de son index la partie qui trouvera le plus naturellement son chemin dans la brousse de sa mémoire. Attaquer, enfin, les passages qui ont trouvé quelque écho en lui. C'est la matière d'une improvisation qui invitera l'auditeur à faire sa propre démarche spirituelle et philosophique. On cherche un lecteur? Cet homme est avant tout un passeur, « une courroie de transmission », corrige-t-il.

Professeur de communication durant douze ans à McGill, ce médium incarne le *mass age* comme personne. Il a vingt-cinq ans au moment où l'écho de la cybernétique et le chant du réalisme fantastique (*Le Matin des magiciens*, Louis Pauwels et Jacques Bergier, Folio) perturbent en chœur le monde de l'esprit, de la biologie à la linguistique. Les penseurs libérés comme Arthur Koestler (*Le Cri d'Archimède*, Calmann-Lévy) et Aldous Huxley (*Les Portes de la perception*), les savants iconoclastes comme Henri Laborit (*Éloge de la fuite*, Folio, *Dieu ne joue pas aux dés*) inspirent Languirand, qui aime à revoir, de temps à autre, la série télévisée que le journaliste Bill Moyers a tirée de ses entretiens avec l'anthropologue Joseph Campbell, grand sage de l'âge électronique. La frontière entre le croire et le savoir le taraude encore aujourd'hui. Des aventures au cœur de la naissance du monde, comme *Origines*, de l'astrophysicien Trinh Xuan Thuan, nourrissent sa réflexion sur le thème du croire et du savoir, qui a trouvé sa matrice dans les propres interrogations d'Albert Einstein. Enquête sur les rapports entre la spiritualité et la science, *À la recherche du Dieu d'Einstein* est diffusée sur la Première chaîne chaque dimanche, de 6 h à 7 h du matin.

Ravivée par la *Méthode* d'Edgar Morin, la culture du lien de Languirand a trouvé un habitat naturel dans l'écologie, autre seuil de l'esprit. C'est avec enthousiasme qu'il porte depuis 2000 le chapeau de porte-parole du Jour de la Terre, célébré le 22

avril de chaque année : « Je le fais avec grande sincérité. Je me suis engagé parce que j'avais les informations qu'il me fallait pour

croire que nous étions dans une situation extrêmement dangereuse et délicate ». Parmi les nombreux livres qui ont étoffé sa conscience, Languirand recommande *La Sixième Extinction*, de Richard Leakey et Roger Lewin, tout en mettant en garde contre les difficultés de cet ouvrage spécialisé. Il invite quand même le grand public à lire le dernier chapitre, « le plus important et le plus douloureux » et à visiter les livres d'Hubert Reeves.

Parce qu'ils sont innombrables, il est difficile à Jacques Languirand de

livrer ses coups de cœur. Soumis à la question, il avoue spontanément « un gros faible pour Jacques Attali. Il a fait le *Dictionnaire du XXI^e siècle*, comprenez-vous : c'est pas des farces! Un livre sur Blaise Pascal, sur Karl Marx... » S'il confesse un grand amour pour les philosophes de l'Antiquité, une place de choix est réservée aux Stoïciens, Marc-Aurèle et Sénèque en tête : « On ne peut pas vivre sans ça! Ils ont trouvé des réponses à toutes les petites questions de la vie. »

Curieux des fictions, petites et grandes, qui raccordent la conscience à la réalité, Jacques Languirand lit peu d'histoires tout court. Il entend quand même s'en offrir deux cet été, pendant les huit semaines où il se tiendra loin des micros. La première, c'est l'histoire d'un gars qui avait beaucoup lu : *Don Quichotte* (Points, 577 p. et 590 p., 14,95\$ ch.). La seconde, *Le Visage vert* de Gustav Meyrink (Du Rocher, 261 p., 35,95\$), est un roman sur une expérience spirituelle, offert par une amie lors de son dernier anniversaire. Au téléphone, j'aurai le plaisir d'entendre Nicole Dumais m'en lire un passage : « Beaucoup cèdent à la tentation des sectes et des charlatans, mais dans le labyrinthe de l'aventure intérieure, seul l'initié au cœur pur trouvera l'issue. » S'agit-il d'un hommage ou d'une critique cachée, M. Languirand? « Ça m'inquiète un peu... peut-être! »



JACQUES LANGUIRAND



Un merveilleux malheur
Boris Cyrulnik,
Éditions Odile Jacob/Poches,
218 p., 14,95\$



Découvrir un sens à sa vie
D^r Viktor Frankl,
Éditions de l'Homme,
144 p., 16,95\$



Origines
Trinh Xuan Thuan,
Folio/Essais,
544 p., 19,95\$

Le Sens de la vie
Alfred Adler,
Payot/Petite Bibliothèque Payot,
291 p., 16,95\$

Les Portes de la perception
Aldous Huxley,
10/18/Domaine étranger, 319 p., 15,95\$

Dieu ne joue pas aux dés
Henri Laborit,
Le Livre de Poche,
220 p., 10,95\$

La Sixième Extinction
Richard Leakey et Roger Lewin,
Flammarion, coll. Champs,
352 p., 15,95\$

Dictionnaire du XXI^e siècle
Jacques Attali,
Le Livre de Poche,
349 p., 10,95\$

Imparfais, libres et heureux
Christophe André,
Éditions Odile Jacob,
470 p., 34,95\$

Nouveautés



Poète de la génération du *Refus global*, Gilles Hénault s'impose comme une figure majeure de notre poésie moderne en 1941 avec *L'invention de la roue*. Le cofondateur des revues *Liberté* et *Possibles* est honoré en 1993 par le Prix Athanase-David pour l'ensemble de son œuvre avant de nous quitter en 1996. Dix ans après sa mort, on célèbre aux éditions Sémaphore, du même nom que son recueil publié en 1962, l'indélébile empreinte de « G », comme le surnomme le poète Philippe Haeck, dans l'imaginaire littéraire québécois. L'incontournable *Poèmes 1937-1993*, véritable anthologie de Hénault, rassemble notamment *Signaux pour les voyants*, Prix du Gouverneur général du Canada 1972, *À l'inconnue nue*, *À l'écoute de l'écoumène*, *Voyage au pays de mémoire* ainsi qu'une soixantaine de textes issus de périodiques et des poèmes inédits.

POÈMES 1937-1993

Gilles Hénault, Éditions Sémaphore, 319 p., 44,95\$



Que l'on ait les pieds sur terre ou la tête dans les nuages, on attend toujours l'événement ou la personne « tombée du ciel », nous transformant à jamais pour enfin nous révéler sous notre vrai jour. C'est autour de la fragilité de ce lieu commun qu'est l'attente que l'auteure a façonné son premier recueil de nouvelles. Les émouvants personnages de ces onze courts textes se racontent avec abandon, que ce soit un homme enraciné dans le rêve qui voit ses « espoirs de bonheurs » s'envoler avec sa fugitive de femme, ou une vieille dame s'habituant au rythme des visites à cette mort de plus en plus insistante. La plume sans fioriture de la journaliste Caroline Montpetit valorise une simplicité trop souvent oubliée, mais ô combien efficace quand l'inspiration a pour source une matière aussi riche que la vie!

TOMBER DU CIEL

Caroline Montpetit, Boréal, 128 p., 17,95\$



Fille du Roy, Marie Major débarque en Nouvelle-France pour y épouser Antoine Roy dit Desjardins, soldat du régiment de Carignan-Salières. Les années passent et recouvrent d'un peu de poussière ce mariage de raison. Antoine séduit en douce la femme d'un autre, la belle Anne. Ce qui aurait pu n'être qu'une scène de vaudeville tourne au drame : Antoine trouve la mort des mains du mari cocu. À qui la faute? En 1684, dans les colonies, on accuse avant tout Marie, coupable de n'avoir pas su retenir son mari dans les rets de son désir. L'assassin est condamné, mais la survivante sera dépossédée de ses biens et de sa réputation. Sergine Desjardins, auteure d'un essai

(*Médecins et sages-femmes. Les enjeux d'un débat qui n'en finit plus*, Québec Amérique) s'est plongée dans ce fait historique pour faire le roman d'une société corsetée.

MARIE MAJOR

Sergine Desjardins, Guy Saint-Jean éditeur, 496 p., 26,95\$



L'enterrement de Lénine, c'est ce que devient une famille quand la mère est la fille et la fille, la mère. Charlotte raconte amèrement cette mère, éternelle adolescente « indestructible et capable d'accueillir les excès de toutes catégories, les bras largement ouverts et le sourire en coin », dont elle ne peut supporter les machinations enfantines et nombrilistes faisant de son entourage les otages de ses caprices. Alice est une « voleuse de temps » pigeant sans remords « dans la vie des autres pour nourrir la sienne propre. Quitte à mentir. Quitte à putasser. À écraser, à rogner, ... ». Ce récit à deux voix, celle de la fille, Charlotte, et de l'ex-mari, Mathieu, qui se succèdent et

s'entremêlent pour élucider la vérité sur cette personnalité complexe, prouve que les adultes, ça n'existe pas. Il n'y a que de grands enfants!

L'ENTERREMENT DE LÉNINE

Serge Bruneau, XYZ éditeur, coll. Romanichels, 202 p., 24\$



Pittoresque, le petit village de Notre-Dame-du-Cachalot, en Gaspésie? Passez votre tour. Ce dernier bastion marxiste, planifié dans les années 70 par le MERDIQ (Ministère de l'Épanouissement des régions désolées et isolées du Québec), vit du fruit de son gisement d'ENNUI, reconnu comme le plus pur qu'on puisse trouver. La camarade Rosa y naît en mai 1980, le jour même d'un avortement collectif incarné par le haussement d'épaules et la mine déconfite d'un chef. Elle aura « la chance de ne pas connaître son père », avantageusement remplacé par une grand-mère rescapée du naufrage de l'*Empress of Ireland* soixante-dix ans plus tôt. Rosa, mauvaise syndicaliste, quitte ce paradis gris pour Montréal. Une allégorie qui décoiffe les petits et grands discours de notre socialisme de cœur et se termine par une partie de Scrabble.

LA LOGEUSE

Éric Dupont, Marchand de feuilles, 298 p., 23,95\$



À l'heure du conte et du tape-à-l'œil, se plonger dans des univers insolites comme ceux de José Acquelin (*Mexiquatrans*, *Le lézard amoureux*) et de Martine Audet (*Les Mélancolies*, *l'Hexagone*) sert à l'esprit de plage blanchie par le soleil. Résidence d'écriture fictive, la collection « Hôtel Central » permet à deux poètes et à un musicien de dialoguer. Des mots, une atmosphère sonore feutrée comme un soir de grillons, un lieu imaginaire qui n'existe que par la lecture et le décodage des variations binaires du disque. Un numéro de chambre, une date, un nom. La solitude des nuits d'hôtel est rarement sereine : « nos très jeunes sommeils feignent les commencements », écrit Martine; « aucune ville ne dort tout à fait », répond José, qui perçoit jusqu'au « grésillement d'un lampadaire ».

PERSONNE NE SAIT QUE JE T'AIME

José Acquelin et Martine Audet, musique de Michel F. Côté, Planète rebelle, coll. Hôtel Central, 62 p., 20,95\$



« Le Cap-Tourmente borne au loin l'horizon maritime avec une courbe bleuâtre (...); la Côte-de-Beaupré étale ses prairies; derrière elles, les forêts et les lacs s'étendent vers les lointaines régions polaires; et, tout près, la rivière Montmorency se précipite en une chute gigantesque aux abords du grand fleuve. Tel est le magnifique panorama qui se déploie de tous côtés, pendant qu'on fait le tour de l'île d'Orléans » : Jean O'Neil offre plus qu'une touristique virée panoramique de l'île de Félix, il propose un tour anecdotique riche de cette vie insulaire avec sorciers, maraîchers et vigneron. Trente-deux récits pour rendre hommage au boucher du village et au peintre Horatio Walker, en passant par la Route des Prêtres ou le Moulin de la Jasette, sans oublier de glorifier les beautés simples qu'apportent les saisons et les oies en migration.

UNE AUTRE ÎLE D'ORLÉANS

Jean O'Neil, Libre Expression, 238 p., 24,95\$



En 2002, Richard Hétu redonnait vie à Toussaint Charbonneau, cet explorateur québécois qui, au XIX^e siècle, a largement contribué à une expédition menée en terre américaine, et visant à découvrir une voie maritime vers le Pacifique. En 2006, le correspondant de *La Presse* à New York fait revivre une autre personnalité, Jean Vaillancourt, l'auteur des *Canadiens errants* (1954, Prix du Cercle du livre de France), qui mourut alors qu'il écrivait son second roman. Hétu s'est donc librement inspiré de la vie de l'écrivain pour mettre en scène Israël Pagé, né en 1923 dans une famille avant-gardiste de Montréal. Autour de ce héros coloré qui donne à voir la Grande Noirceur sous un jour lumineux, l'auteur de *Rendez-vous à l'étoile* redonne voix à plusieurs figures des milieux artistique et culturel québécois, en particulier Gaston Miron, qui tient une place importante dans cette fiction bien documentée et fascinante.

RENDEZ-VOUS À L'ÉTOILE

Richard Hétu, VLB éditeur, 331 p., 27,95\$



Parents et amis sont invités à y assister. Drame en quatre tableaux avec six récits au centre

Hervé Bouchard,
Le Quartanier, 241 p., 18,95\$

J'ai lu *Mailloux*. *Histoires de novembre et de juin* (L'Effet pourpre) en 2002. Puis j'ai attendu un autre roman d'Hervé Bouchard, citoyen de Jonquière. Le voilà. Et aussi *Mailloux*, réédité par Le Quartanier. L'autre est un drame sur l'exclusion ordinaire des foyers sans char dans l'entrée. On y lit les lamentations de la veuve Manchée, que la mort subite de son mari Beaumont, tandis qu'elle cueillait des framboises, a privée de bras ses six orphelins de père, dont on lira l'infinie plainte des « pourquoi » sans « parce que ». Un texte qui parlera aux amateurs d'acrobaties, pour qui un vrai écrivain sait siffler la bouche pleine de biscuits soda. Bouchard, l'un de ces oiseaux rares, permute les lettres et les sons comme un sculpteur de rêves : « J'eus pour père un homme au cou plus court que le col de sa chemise, il avait un tour de taille assez grand pour paraître en trois sur une liste de lourds. Ça lui coûta cher de trou quand on le mis dans un. » **Mathieu Simard** *Pantoute*



Piercing

Larry Tremblay, Gallimard,
coll. Blanche, 158 p., 18,95\$

Dans son recueil intitulé *Piercing*, Larry Tremblay, l'homme de théâtre, nous livre trois récits. Le premier, « La Hache », est le long monologue d'un professeur devant son étudiant, la nuit, dans une petite chambre. « Piercing », quant à lui, raconte la fugue de Marie-Hélène de Chicoutimi à Montréal, de la protection familiale à l'expérience de l'isolement et de la marginalité. Et « Anna à la lettre C » met en scène une jeune femme et un homme mûr en quête de l'oubli des plaisirs charnels. Récits de solitudes et de moments cruciaux, les trois histoires de Larry Tremblay sont éminemment théâtrales ; « La Hache » a d'ailleurs fait l'objet d'une adaptation dramatique. Ces textes, écrits avec une grande conscience de la sonorité des mots, nous donnent tout de suite envie de les lire à voix haute.

Mireille Masson-Cassista *Pantoute*



La Traduction est une histoire d'amour

Jacques Poulin, Leméac/Actes Sud,
132 p., 15,95\$

Dans *La Traduction est une histoire d'amour*, Jacques Poulin nous convie à la rencontre de Marine, jeune Irlandaise, traductrice, et d'un vieil écrivain de Québec, Jack Waterman (comme les plumes du même nom). Ayant fait connaissance au cimetière où Marine vient rendre visite à sa mère décédée, Jack lui déniche un chalet à l'île d'Orléans. Leur récente amitié se cimente alors qu'ils partent à la recherche de Limoilou, jeune propriétaire d'un chat mystérieusement abandonné sur l'île. Nous les suivons dans les péripéties de leur enquête et nous observons la complicité et l'attachement qui se développent. La traduction, noyau du roman, nous montre comment Marine et Jack se rejoignent dans l'amour de « la musique des mots » qu'ils partagent : des personnages, humains et félins, que nous sommes heureux d'avoir rencontrés. Tout cela exprimé avec une économie de mots sûrement longuement ciselés. Un roman réconfortant.

Louise Brabant *Le Fureteur*

La narration du frère

Deux courts romans, deux titres marrants, deux narrateurs introvertis, deux histoires de frères racontées par le cadet : *L'Angoisse des poulets sans plumes* et *Un petit gros au bal des taciturnes* ont plusieurs points communs. Les auteurs Sébastien Chabot et Jacques Marchand ont toutefois puisé aux mêmes sources des nectars bien différents.

Par Mira Cliche

Vous pensez qu'on a déjà tout dit sur la famille? Vous croyez, comme Platon, que les enfants devraient être élevés en commun afin d'éviter la tyrannie des liens familiaux? Vous avez pris Sartre au pied de la lettre et fait vôtre son célèbre « Familles, je vous hais »? Les derniers romans de Sébastien Chabot et de Jacques Marchand montrent pourtant qu'il n'est pas si facile de renier son frère...

Petit animal

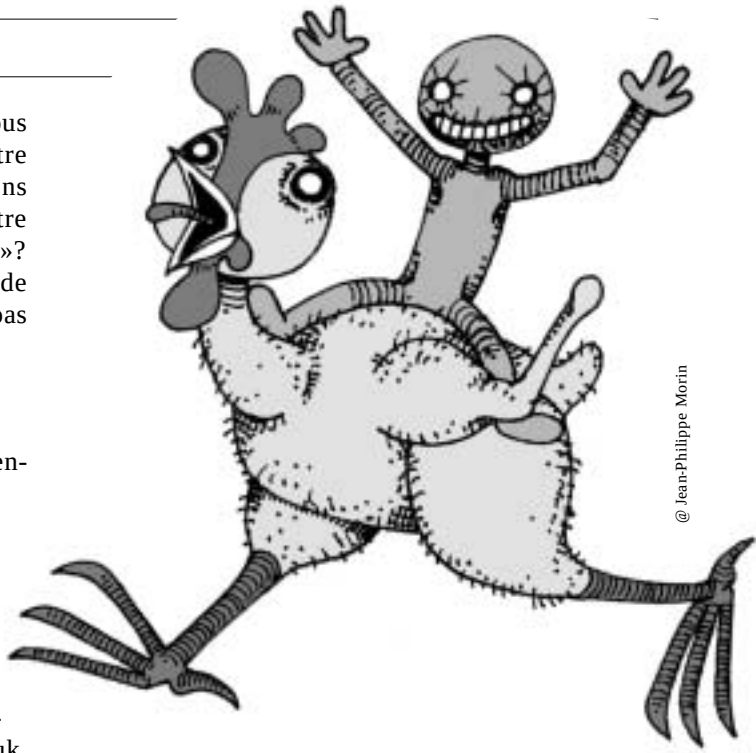
Né d'un père plumeur de poulets et d'une mère pendue (sic), Perceval Marchaterre passe les six premières années de sa vie sous une table, à l'insu de sa famille. Imaginez une sorte de Gollum qui se nourrit d'ongles d'orteils et dont le passe-temps consiste à dresser des mouches. L'étrange héros ne connaîtra l'amour que le jour où le plus vieux de ses frères, Poploulou, découvrira son existence. Sous le choc, l'aîné perdra la raison. Perceval en prendra soin : « Poploulou, c'était vraiment quelqu'un qu'on avait envie de faire boire avec ses mains. » Après une brève période de bonheur glauque, les deux frères seront séparés et Perceval suivra son chemin de croix.

Sébastien Chabot semble avoir trouvé dans l'enfance le socle de la tragédie. Après un premier roman extrêmement bien accueilli (*Ma mère est une marmotte*, Point de Fuite, 2004), le jeune auteur use à nouveau de cette arme délicate qu'est le narrateur enfant. Prenant ainsi le relais des Gary, Ducharme, Blais, Golding et autres géants de la littérature, Chabot s'expose à la comparaison — et y résiste très honorablement. Ce n'est pourtant pas faute d'être malcommode : détournant constamment les expressions courantes, salissant les images trop pures, collectionnant les invraisemblances, Chabot a tout du mauvais génie de la langue. Les quelques perles de simplicité qu'il glisse ici et là n'en ont que plus d'éclat : « Non, je n'ai pas été gâté, côté tendresse, et je connais la valeur d'une main dans la mienne. »

Loin de la naïveté qu'on attribue souvent aux enfants, le narrateur de *L'Angoisse des poulets sans plumes* (Trois-Pistoles, 160 p., 21,95\$) n'est pas sans rappeler Grenouille, l'inquiétant héros du *Parfum* de Süskind. De nature douce, il se durcit peu à peu au contact d'un monde cruel où chacun n'écoute que ses désirs. L'être déplumé, celui qui s'expose sans aucune protection, n'y fait pas long feu. À moins qu'il n'arrive à montrer aux autres qu'ils ne sont pas mieux armés que lui. C'est ce que fait Perceval : dans son regard blessé s'ouvre une nuit noire où chacun voit sa propre mort.

Familier et obscur

C'est dans un registre beaucoup plus classique que se situe le dernier livre de l'écrivain, journaliste et scénariste Jacques Marchand. Moins tourmenté que son deuxième roman (*Les Vents dominants*, L'Hexagone, 1999), *Un petit gros au bal des taciturnes* (Fides, 202 p., 22,95\$) est une méditation sur le thème de la famille. Marchand revient ainsi sur



un vieux sentier puisque son tout premier roman, *Le Premier Mouvement* (L'Hexagone, 1991), mettait aussi en scène deux frères à la fois déchirés et incapables de se séparer.

Léo, la cinquantaine bedonnante, débarque sans prévenir chez son frère Jacques, quarantenaire reclus. Il y reste quelques mois, le temps de se remettre d'un divorce et d'un échec professionnel. Dans l'intervalle, Jacques l'observe et prend des notes. On comprend bientôt qu'il nourrit à l'égard de Léo une méfiance presque universelle : celle du petit frère admiratif qui a un jour surpris dans l'œil de son aîné une lueur de mépris. Ajoutez à cela deux caractères opposés, l'un expansif et conservateur, l'autre contemplatif et marginal, et vous avez tout pour que ça explose. Mais non, ça passe, la vie suit son cours.

De prime abord, on croit qu'il s'agit de la rencontre d'un saint et d'un pécheur. Ça pourrait être agaçant : Jacques-le-saint juge tandis que Léo-le-pécheur s'enfonce. Mais si Marchand n'évite pas toujours ce piège, il n'y tombe jamais carrément. Son narrateur observe plus qu'il ne condamne et s'instruit au moins autant qu'il juge. Au bout du compte, la brutalité de Léo dévoile un fond de générosité tandis que la sagesse cynique de Jacques révèle la part d'inconfort qu'elle recèle. « Un parent trop proche revient toujours, familier et obscur », note Marchand. La méditation du cadet sur l'aîné devient ici l'occasion d'une réflexion sur soi.



L'Angoisse des poulets sans plumes



Un petit gros au bal des taciturnes

CLARA NESS

Dans l'ombre de la famille

Attrapée au vol alors qu'elle pliait bagages pour la Ville Lumière, Clara Ness m'a parlé avec enthousiasme de l'écriture de *Genèse de l'oubli*, son deuxième roman. Ce faisant, elle a aussi abordé la vie en France où elle poursuit des études en Lettres, Arts et Pensée contemporaine, de même que ses découvertes en marge de ses études et du Prix littéraire des collégiens, pour lequel elle était en lice pour une deuxième année d'affilée. À l'évidence, pour cette jeune écrivaine et libraire à ses heures, la littérature et les mots sont à la fois sources de bonheurs et d'enseignements.



CLARA NESS

Par Benny Vigneault

Genèse de l'oubli, paru en avril dernier, arrive un an à peine après *Ainsi font-elles toutes*, premier roman signé sous ce pseudonyme et qui a reçu un accueil critique fort élogieux. Lancer un ouvrage dans le sillon d'un autre qui a connu un certain succès comporte pour l'écrivain une part de risques, dont celui de chercher à être à la hauteur des attentes de ses lecteurs. Mais, dans un même temps, il propose aussi de nombreux défis dont, en premier lieu, celui de rester fidèle à soi-même et de se dépasser tout autant que la fois précédente.

« Avec ce deuxième roman, j'ai voulu faire quelque chose de radicalement différent, qui sortait de la sphère des fantasmes, explique Clara Ness en faisant référence au roman précédent. Lorsque j'ai écrit le premier, je me suis beaucoup attardée au style, je suis revenue sur chaque mot, un vrai travail de moine! Le deuxième, je l'ai abordé davantage en fonction du scénario, de la construction du récit, de la logique de l'action. C'est vrai que *Genèse de l'oubli* fait une coupure avec *Ainsi font-elles toutes*. Mais je persiste à croire que ces deux romans ne sont pas si éloignés l'un de l'autre, finalement. »

Se libérer de la famille : un passage obligé

Genèse de l'oubli raconte l'histoire de deux amoureux qui arrivent, chacun à leur manière, à un moment charnière de leur existence. Hadrien, français d'origine, roule sa bosse de conducteur de taxi dans sa Ford Thunderbird. Onze ans plus tôt, il a quitté sa famille et un père aliénant pour s'installer à Québec. Ariane, pour sa part, a quitté sa famille bourgeoise de Sainte-Foy pour le quartier Saint-Roch et une vie plus bohème. Elle est comédienne. Tous deux vivent avec leur petite Lili dans un appartement. Tous deux ont décidé un jour de se libérer de l'emprise familiale et de prendre en main leur destinée. Ils doivent maintenant admettre la part cachée de leurs origines. Voilà l'autre grand défi de leur nouvelle vie.

Ce nouveau roman de Clara Ness est le produit des recherches de l'auteure dans deux champs d'intérêts : la question de la filiation, chère à beaucoup d'écrivains du XIX^e siècle, et la psychogénéalogie, par le biais de certains de ses concepts. Dans cette perspective, et sous ces deux éclairages, le roman place la question de l'identité moins comme une quête que comme une entreprise de (re)construction.

« Je me suis plongée dans Balzac, dans Zola, souligne-t-elle. Après la révolution française, en ce qui a trait à la cellule familiale, une figure forte du père vient pallier celle du roi qu'on vient de décapiter. Au XIX^e siècle, certains ont voulu briser cette figure. Mais il y avait des limites à cette idée de *self-made man*. On finit toujours par se demander d'où on vient. Le milieu qui nous a vus naître nous rattrape toujours. La psychogénéalogie, pour sa part, s'intéresse aux relations qu'on entretient avec des ancêtres un peu plus éloignés — grands-parents, arrière-grands-parents et même des générations qu'on n'a pas connues. Il y a



© Karel Appel et Pierre Alechinsky, *Les ancêtres chuchotent*, 1976.

des secrets de famille d'une grande importance (des cas d'inceste ou encore des viols ou des enfants cachés) qui, parce que jamais révélés et assumés, se transmettent d'inconscient à inconscient et peuvent expliquer l'apparition de névroses chez certains descendants. »

Il y a donc aussi en jeu dans ce roman de Clara Ness, qui constitue la rencontre de deux arbres généalogiques, ce que Jung appelle « l'inconscient collectif ».

L'oubli, point central du roman

Genèse de l'oubli se divise en deux parties intitulées tout simplement « Hadrien » et « Ariane ». Lorsqu'ils sont partis en exil loin de leurs familles respectives, les deux protagonistes se sont délivrés des liens qui entravaient leur liberté. Des événements majeurs vont les obliger à remettre en question la légitimité même de leur éloignement : la mort du père d'Hadrien et la naissance de leur enfant. Les deux parties du roman offrent le point de vue de l'un et de l'autre alors que leur passé les rattrape. Selon l'auteure de *Genèse de l'oubli*, « Ariane et Hadrien réalisent qu'ils ne peuvent échapper à ce qui les renvoie à leur famille, surtout parce qu'ils ont un enfant à leur tour et qu'ils se demandent : Qu'est-ce que je vais lui léguer? Qu'est-ce que je vais lui cacher? Comment

vais-je lui présenter mes propres parents? Comment, en tant que parent, dois-je me positionner face à mon enfant en tant que propre enfant des grands-parents de celui-ci? C'est ce genre de questions qu'ils se posent en tant que jeunes parents. »

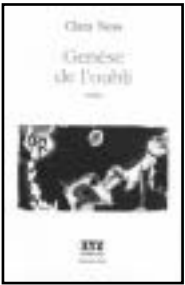
Émile Cioran, dans l'un de ses essais, souligne que ce sont les défaillances de notre mémoire qui nous permettent de continuer à vivre. Si Hadrien parvient finalement à prendre l'avion pour assister aux funérailles de son père après tout ce que ce dernier lui a fait endurer, si Ariane accepte de rendre visite à ses parents et de leur permettre de mieux connaître leur petite-fille, c'est grâce au travail du temps et de l'oubli. L'appel de leurs souvenirs, qui ponctue çà et là le déroulement du récit, montre l'évolution parcourue par les deux personnages sur le plan personnel. Là réside certainement leur « cure ». Hadrien, observateur des gens qu'il côtoie dans son taxi, et Ariane, par l'entremise des personnages qu'elle incarne, sont à même de réaliser que le monde ne s'arrête pas simplement au petit univers dans lequel ils vivent.

« Oui, l'oubli est au centre de ce roman, mais c'est un oubli qui n'est pas naïf, explique Clara Ness. C'est un oubli qui opère une fois qu'on est au courant. Il ne s'agit pas juste d'ignorance crasse ou d'indifférence à l'égard de l'histoire avec un grand ou un petit « h ».

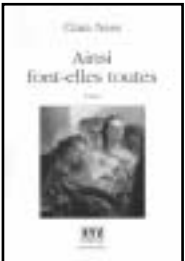
L'oubli, pour Hadrien et pour Ariane, opère vraiment une fois seulement qu'ils savent qu'ils peuvent se permettre d'oublier. Pour construire sa propre famille, il faut savoir oublier. »

Voir un grand défi dans l'écriture du roman qui suit la réussite d'un premier est un leurre : le véritable défi, c'est le troisième. Celui qu'on écrit avec les mêmes doutes et la même angoisse que les précédents mais sans l'élan qu'avait insufflé le premier. Il faut y croire.

Genèse de l'oubli
Clara Ness,
XYZ éditeur,
coll. Romanichels,
116 p., 20\$



Ainsi font-elles toutes
Clara Ness,
XYZ éditeur,
coll. Romanichels,
126 p., 20\$



Retrouvailles et découvertes

On ne dira jamais assez ce plaisir du lecteur assidu qui tient autant des retrouvailles avec des voix qu’il apprécie pour les avoir fréquentées précédemment qu’aux découvertes de nouvelles qui savent le charmer. Ici, un romancier au sommet de son art, un jeune poète de la relève, un chroniqueur à la savoureuse érudition...

À la guerre comme à la guerre

Cette saison, on a beaucoup et oiseusement ergoté sur l’universalité de notre littérature que l’on semble confondre avec la présence de nos livres sur les rayons des librairies parisiennes. Mais qu’est-ce qui au juste relève de l’universel? Qu’est-ce qui tient du régional? Selon quels critères les définir?

Daniel Poliquin est romancier. J’aurais pu écrire romancier franco-ontarien, mais ne serait-ce pas confiner inutilement dans le particularisme une œuvre qui excède les questions identitaires primaires? Relisez le roman *L’Écureuil noir* ou l’intégrale de ses *Nouvelles*, pour voir. Daniel Poliquin écrit des livres habités par des personnages forts, dont les grandeurs et les bassesses nous émeuvent, nous irritent, nous amusent et nous interpellent. Parce que ses personnages sont vrais, aussi vrais que peuvent l’être des créatures imaginaires, plus vrais que nature souvent et presque plus vrais que nous. Qu’ils ou elles habitent l’Ontario importe somme toute très peu.

Prenez ceux de *La Kermesse*, le plus récent roman de Poliquin, dont la narration s’articule autour des rêveries, des réminiscences et des correspondances de Lusignan, le protagoniste, qui s’adresse tour à tour aux « absents dans sa vie » et à son double désincarné. Fils d’une mère qui le déguisait en petit prêtre pour l’inspirer à entrer en religion, Lusignan choisira plutôt de s’enrôler comme interprète dans le régiment *Princess Pat* qui va défendre l’Empire. Nous sommes en 1914. Et dans une France scarifiée par les bombardements, Lusignan traverse les épreuves qui le transfigureront, la mort des compagnons d’armes dont il doit systématiquement porter la nouvelle aux familles éplorées, mais aussi la découverte d’un homme appelé à devenir le centre de son univers, l’officier Essiambre d’Argenteuil. Le moment de grâce intense qu’il aura vécu avec d’Argenteuil par un après-midi ensoleillé, Lusignan tentera par tous les moyens de le recréer auprès de la ravissante Amalia Driscoll, cette fiancée déchue, rejetée du monde aristocratique qu’elle convoite tant, ou auprès de Concorde, la petite bonne du quartier disparu du Flatte à Ottawa, dans les bras de qui notre héros trouvera enfin sa voie, son accomplissement.

Comme *L’Homme de paille*, le précédent opus de Daniel Poliquin, ce roman picaresque mettant en scène des protagonistes malmenés autant par la vie que par l’Histoire réussit à saisir l’esprit d’une époque charnière dans l’histoire du pays et à faire revivre une société en proie à de profonds bouleversements. Le tout nous est servi dans une écriture assurée, dense, vibrante. Vraiment, un tour de force, signé par un romancier au sommet de son art.

Errances au fil du temps

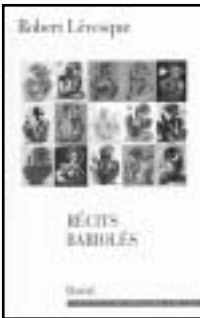
Louis-Frédéric Pagé, qui livre son premier recueil de poèmes, n’a certes pas le métier de Poliquin. Il fait cependant montre ici d’une maturité tout à son honneur. *Ce désert de sel entre les doigts*, c’est le titre du livre, s’attarde à dépeindre la dérive amoureuse d’un couple qui n’en est bientôt plus un, et aussi la poursuite des illusions, la fragilité des apparences que les êtres fabriquent et qui se fracassent invariablement tels des miroirs à nos pieds. Je ne suis pas sans savoir ce qu’une description aussi lapidaire d’un ouvrage peut comporter de réducteur; la poésie, on s’entend, se restreint rarement à un seul thème, une seule approche, un seul point de vue. C’est le cas chez Pagé, dont la suite poétique s’enrichit et se développe constamment sur le plan thématique au fil des vers.



La Kermesse
Daniel Poliquin,
Boréal, 336 p.,
24,95\$



Ce désert de sel entre les doigts
Louis-Frédéric Pagé, L’Hexagone,
108 p., 14,95\$



Récits bariolés
Robert Lévesque,
Boréal,
coll. Papiers collés,
237 p., 25,95\$

J’en reviens à ce titre, qui évoque à la fois le temps qui file comme le sable entre nos doigts et ce désert de sable, justement, image parfaite de l’errance à laquelle nous semblons condamnés. Le désert, c’est celui qu’a laissé derrière elle une femme aimée, dont l’amant éploré tente d’exorciser la réminiscence. D’elle, il ne subsiste plus qu’« un reste de parfum une photo jaunie et ce ruban rouge pour ordonner les souvenirs ».

Tout résigné qu’il puisse paraître, l’homme qui prend ici la parole dans ces poèmes rêve « d’une langue étrangère / qui parlerait d’amour ». Mais dans la douloureuse absence de l’amante en allée, il n’entend plus que la langue du désastre imminent et omniprésent, dont les échos lui arrivent de partout, de Barcelone, de Kigali, de New Delhi. Et dans cette clameur qui n’est rien qu’une forme détournée du silence, il entend autre chose, encore le souvenir d’elle puisqu’« on y parle aussi de tes seins / où les guerres viennent abdiquer / (...) / on en parle à voix basse / un peu comme on enseignerait les Écritures / dans les coins sombres des mines ».

Œuvre marquée au sceau de l’amour, du désir, certes, mais aussi par les échos du monde au cœur duquel nous évoluons, nomades immobiles, emportés par nos dérapages intimes et collectifs, *Ce désert de sel entre les doigts* nous révèle une voix forte, personnelle, à laquelle nous prendrons l’habitude de prêter une oreille attentive.

Promenade à travers les pages et les âges

Enfin, même si sa collaboration régulière à ces pages pourrait donner l’impression que je me retrouve en conflit d’intérêts, je m’en voudrais de passer sous silence le remarquable recueil de chroniques que vient de faire paraître mon éminent collègue Robert Lévesque. *Récit bariolés* réunit une soixantaine de textes que les fidèles de l’hebdomadaire montréalais *Ici* ont pu lire à la petite semaine sous la rubrique du carnet du sieur Lévesque. Carnet où s’expriment la passion et l’érudition de ce chroniqueur qui se balade chez Molière, Kafka, Blanchot, Gide, Chagall, Bourgault, Truffaut et beaucoup d’autres, avec l’aisance, la désinvolture, voire l’insolence d’un familier, d’un intime de ces grandes figures.

De la littérature au cinéma en passant par le théâtre et les arts picturaux, c’est à une promenade à travers les pages et les âges de la culture que nous convie ce guide avenant. Que vous dire d’autre, sinon que c’est encore ici du grand Lévesque, porté par un style inimitable qui navigue entre bons mots et traits assassins, entre l’anecdotique et l’analyse pointue? Eh bien, je pourrais ajouter tout simplement qu’aucun fervent d’art et de belles lettres ne devrait se passer du plaisir de bourlinguer comme ça en compagnie de Robert Lévesque.



Rédacteur en chef du journal *le libraire*, président de l’Union des écrivaines et écrivains québécois, animateur à la radio de Radio-Canada, **Stanley Péan** a publié de nombreux romans et recueils de nouvelles. Lorsqu’il n’écrit pas, il casse les oreilles de ses proches en faisant ses gammes à la trompette.

Nouveautés



Après le succès international de son premier roman, *Le Bal des imposteurs*, le jeune prodige de la littérature anglo-saxonne, Richard Mason, revient en force avec un second roman captivant, flirtant entre thriller psychologique et chronique de mœurs. Dans l'univers clos de la prestigieuse Université d'Oxford, un trio de trentenaires désabusés se forme autour de Maggie, une adolescente intransigente et passionnée, les menant dans un dangereux tourbillon de relations malsaines. Tantôt unies par la complicité, tantôt indistinctes du fait de la tension dramatique accrue, les trois voix, celles de Julian, d'Adrienne et de Jake, le frère, l'amie et l'amant, évoquent dans ce récit l'enchaînement tragique et douloureux de leur destinée à celle de la jeune femme, véritable mésadaptée sociale. *Nous*, c'est la démonstration que « l'enfer, c'est les autres ».

NOUS

Richard Mason, JC Lattès, 381 p., 29,95\$



Daniel, haut comme trois pommes, vit au village avec sa mère et ses grands-parents. Hormis Julien, son aïeul, on ne trouve plus d'hommes aux alentours. La guerre les a ravés. Curieux grand-père, qui a décroché du monde et d'une carrière de professeur de géographie pour s'abandonner à l'ésotérisme. Reste la grand-mère Germaine, qui porte dans son nom le caractère d'une solide paysanne. Dans ce monde sans papa, la mère de Daniel, la joyeuse Rosalba, peuple sa désolation en lisant un gros livre rouge d'où sortent des mots étranges comme Éros, Gaïa et Ouranos. Devenu géographe, Daniel, en mission au Mexique, retrouve Ourania, ce pays de l'enfance qu'il porte en lui, en visitant deux utopies, Campos, avec sa langue, entre l'espéranto et les chants d'oiseaux, et Emporio, communauté philosophique. C'est du Le Clézio.

OURANIA

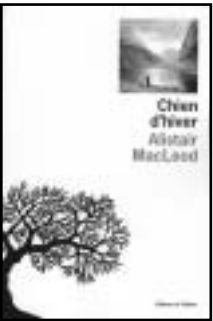
J. M. G. Le Clézio, Gallimard, coll. Blanche, 298 p., 29,95\$



« Qu'advient-il de l'amour quand l'être aimé disparaît ? » : cette question angoissante constitue le cœur d'*Un cri d'amour au centre du monde*. Vendue à 3 500 000 millions d'exemplaires au Japon, adaptée au cinéma et sous forme de manga, cette histoire de passion pudique entre deux adolescents éblouit par sa subtilité, sa pureté et sa délicatesse. De plus, elle nous offre une vision intimiste de la société nipponne. Sakutaro et Aki se connaissent depuis la petite école. À l'adolescence, des sentiments amoureux ont naturellement germé. Mais au moment où les rapprochements physiques sont de mise et où les rêves d'avenir se construisent, les tourtereaux voient leur bonheur détruit par la maladie d'Aki, qui succombera à une leucémie. Il y a un avant et un après : comment continuer à vivre sans trahir le souvenir de l'aimée ? Douloureusement touchant.

UN CRI D'AMOUR AU CENTRE DU MONDE

Kyoichi Katayama, Presses de la Cité, 233 p., 26,95\$



Il y a trop longtemps que l'on n'avait pas eu la chance de lire Alistair MacLeod. Depuis le déchirant *La Perte et le Fracas*, en fait (Boréal, 2001). Ayant peu publié bien qu'il soit traduit dans une douzaine de langues, MacLeod est né au Cap-Breton en 1936 dans une famille d'immigrés écossais. Retraité de l'enseignement, il n'est certes pas le romancier qui fait le plus de vagues. Et pourtant... Avec *Chien d'hiver*, un recueil de seize nouvelles écrites entre 1968 et 1999, vous comprendrez que cet auteur à la langue simple mais percutante remue l'âme comme peu savent le faire. À travers des personnages émouvants et des récits modernes traversés par le spectre du passé, MacLeod se penche sur le grand thème de son œuvre : la transmission de l'histoire lorsque deux cultures nous habitent. Littéralement magnifique.

CHIEN D'HIVER

Alistair MacLeod, Éditions de l'Olivier, 390 p., 39,95\$



L'été de ses 9 ans, Eddie perd sa meilleure amie. Cette dernière n'est pas malade. Elle n'a pas déménagé non plus : Eddie est de la classe moyenne et la mère d'Amanda tient son rang. Trente ans passent. Eddie est ingénieur chimiste, marié à Tanya, brillante doctorante. Nous sommes à la fin des années 80, au moment où la Bourse remplace la circulation aux bulletins télévisés. Tandis que le gouvernement québ... australien liquide le patrimoine public, le cours s'effondre brutalement. Eddie sera sauvé par Amanda... Dans cette charge contre le néolibéralisme, cette critique de l'approche-client des universités, ce discours sur la civilité, cet hymne à l'amour, bref, ce roman, il est aussi question d'Elvis et de Joy Division. Certains livres ont les défauts de leurs qualités. Boîte à surprises sur la vie ordinaire, *Trois dollars*, premier roman de l'auteur d'*Ambiguïtés*, a plutôt les qualités de ses défauts.

TROIS DOLLARS

Elliot Perlman, Éditions Robert Laffont, coll. Pavillons, 403 p., 29,95\$



Ascension, chute et renaissance : *L'Infortunée* raconte le fabuleux destin de Rose, fille adoptive de Lord Geoffroy Loveall, l'homme le plus riche d'Angleterre. Londres, dans les années 1820. Recueillie dans un tas d'ordures, l'orpheline est élevée dans le plus grand luxe, vivant dans un manoir entourée de domestiques. Elle remplace en somme la sœur de Loveall, décédée en bas âge, un drame que l'homme n'a jamais pu oublié. Tellement que le fait que Rose soit en réalité un garçon n'a pas compté lors de sa découverte... À l'instar de l'irrésistible Sugar, imaginée par Michel Faber (*La Rose pourpre et le Lys*, Boréal, 2005), la Rose de *L'Infortunée* séduira les lecteurs goûtant les héroïnes fortes et imprévisibles. Ce suspense victorien très maîtrisé signé par Wesley Stace, un premier roman pour ce musicien ayant accompagné Bruce Springsteen, a connu un succès considérable.

L'INFORTUNÉE

Wesley Stace, Flammarion, 466 p., 39,95\$



Kath, Ruth et Tommy ont vécu ensemble dans un coin retiré de la campagne anglaise, dans un pensionnat paradisiaque où on leur donne affection et attention. Des années après avoir quitté ce nid douillet, Kath s'engage dans les sentiers de sa mémoire pour parvenir petit à petit à peindre la cage derrière les barreaux dorés. Kath est une *accompagnante*. Ses amis étaient en fait des clones cultivés pour leurs organes, que l'on berce hypocritement jusqu'à l'âge adulte. À quoi rêvent les poulets nourris au grain ? À partir d'une histoire qui évoque à la fois la *Modeste proposition*... de Jonathan Swift et le *Do Androids Dream of Electric Sheep?* de Philip K. Dick, l'auteur britannique d'origine japonaise Kasuo Ishiguro, lauréat du Booker Prize en 1989 pour *Les Vestiges du jour*, est issu de la meilleure tradition du roman psychologique.

AUPRÈS DE MOI TOUJOURS

Kazuo Ishiguro, Fides, 441 p., 29,95\$



Pour grandir et s'épanouir, il faut nécessairement connaître ses racines. Ce besoin absolu d'origines, ce « besoin de famille » insatiable et la solitude qui s'y rattache nourrissent, de livre en livre, Stéphanie Janicot depuis *Matriochkas*. Autour de la figure du père, *Cet effrayant besoin de famille* traite avec subtilité des relations familiales alimentées de trahisons, de secrets et, heureusement, d'affection. À sa mort, Pablo Albaràn laisse un héritage plus complexe qu'une liasse d'euros : quatre enfants de trois femmes différentes, illégitimes et légitimes, italiens et français. C'est Santa, dont la vie est en panne sur les plans professionnel et amoureux à l'aube de la quarantaine, qui cherchera, malgré la souffrance qu'engendre la vérité. Elle pourra, de ce fait, résoudre le mystère entourant ce foyer décomposé pour, enfin, voir éclore sa vie.

CET EFFRAYANT BESOIN DE FAMILLE

Stéphanie Janicot, Albin Michel, 252 p., 25,95\$



Les Conspirateurs

Shan Sa, Albin Michel,
281 p., 26,95\$

Dans ce nouveau roman, Shan Sa nous livre une percutante histoire d'espionnage. Ayamei est une militante chinoise qui, après Tiananmen, a obtenu l'asile politique en France. Jonathan est un Américain qui s'installe à Paris, près d'Ayamei. Philippe, un politicien français, veut s'assurer une retraite confortable. Alors que personne n'est ce qu'il prétend être et que chaque mot prononcé est pesé, ces personnages évolueront et seront entraînés bien malgré eux sur une route imprévue. L'auteure maîtrise magnifiquement l'art de dévoiler des secrets au compte-gouttes sans jamais forcer la note. Ce roman nous fait découvrir les changements qui se sont produits et qui se produisent encore en Chine, de même que le combat perpétuel de ses habitants.

Véronique Bergeron Monet



Dans la tête du frelon

Jerome Charyn, Mercure de France, coll. Bibliothèque étrangère, 372 p., 47,50\$

Seize écrivains se partagent la scène de *Dans la tête du frelon*, une anthologie de littérature juive américaine dirigée par Jerome Charyn. L'ouvrage nous offre une brève présentation des auteurs, accompagnée d'extraits de leurs œuvres les plus marquantes. C'est le monumental Saul Bellow qui ouvre les hostilités avec « Les aventures d'Augie March », inévitable point de départ de ce recueil. Puis suivent ceux qui empruntèrent le même chemin à leur façon : Philip Roth (*Portnoy et son complexe*), Allen Ginsberg (*Kaddish*), Henry Roth (*L'Or de la terre promise*), Leonard Cohen (*Les Perdants magnifiques*), Herbert Gold (*Pères*) et Jerome Charyn lui-même (*Rue du Petit-Ange*). Une lecture pleine de découvertes, bourrée de souvenirs agréables qui donnent envie de se replonger dans certaines œuvres. Ce livre ne prétend pas être une bible. Il ne s'agit que d'un survol, une petite fenêtre ouverte qui laisse entendre les mots qui bourdonnent dans la tête du frelon. Charles Quimper Pantoute



Je viens de tuer ma femme

Emmanuel Pons, Arléa, coll. 1^{er} mille, 155 p., 26,95\$

Découverte surprenante que ce roman paru dans la belle collection 1^{er} mille! Dans un petit débarras, le narrateur, las de sa vie conjugale où la passion s'est éteinte, tue sa femme froidement. Convaincu du bien-fondé de son geste, il prévoit tout de même se rendre aux gendarmes dès le lendemain. Mais au gré des rencontres et des conversations avec les habitants de ce village de Normandie, il finit par avouer son crime. Or, on ne le prend pas au sérieux, on ne s'émeut pas, on écoute même distraitement! L'effet salvateur que procure habituellement l'aveu se transforme en étai et se resserre de plus en plus... D'autres meurtres surviennent... Malgré la violence de cette histoire insensée, Emmanuel Pons dresse le portrait d'une relation étouffante et blessante dans laquelle la communication est inexistante. Il réussit aussi le double exploit de nous faire rire aux éclats et, subséquentement, de nous donner froid dans le dos...

Johanne Vadeboncoeur Clément Morin



Les Prodigieuses Aventures des sœurs Hunt

Elisabeth Robinson, Les deux terres, 345 p., 29,95\$

Ancienne scénariste et productrice indépendante, Elisabeth Robinson a puisé dans ses années de galère professionnelle — dont un projet avorté d'adaptation de *Don Quichotte* avec Robin Williams — le sujet de son premier roman. Olivia Hunt, 33 ans, joue des coudes parmi les requins du cinéma. Elle vient de perdre un contrat et s'est fait larguée par son petit ami. Alors qu'elle touche le fond du baril, Olivia apprend que sa cadette est atteinte de leucémie. Commencent d'incessants va-et-vient entre L.A. et Shawnee Falls, dans l'Ohio. Écartelée entre son travail et sa famille, préoccupée par sa copine qui tente d'avoir un enfant et hantée par le souvenir de son ex, la jeune carriériste devra faire des choix importants. *Les Prodigieuses Aventures des sœurs Hunt* oppose la futilité hollywoodienne à l'existence d'une famille de classe moyenne, en montrant avec humour et tendresse que les épreuves imposées par la vie servent toujours de leçons. Hélène Simard le libraire



La Moitié de l'âme

Carme Riera, Seuil, coll. Cadre vert, 223 p., 39,95\$

Le dernier roman de l'écrivaine catalane est le premier à être traduit en français. Quel bonheur! Riera a un style riche combinant tous les genres littéraires, de la comédie à la *road-story* en passant par le polar, ce qui donne à son œuvre des airs labyrinthiques dans lesquels il fait bon se perdre pour mieux trouver son chemin. Il n'y pas que le lecteur qui soit en quête : Maria, la jeune protagoniste de 18 ans, recherche ardemment sa mère, Carme, cette moitié d'elle-même dont elle ne connaît rien. Le temps d'un entretien, mère et fille se retrouvent coincées au creux d'un sofa, obligées de se raconter. Le tandem est charmant et la réconciliation, délicate : c'est ça, une relation mère-fille! Une écrivaine à suivre à la trace. Annie Mercier le libraire



Connaissance du temps

Lucio Mariani, Gallimard, coll. L'Arpenteur, 83 p., 25,95\$

Il y a bien quelques rares poètes qui s'inscrivent dans une sorte d'intemporalité et dont la voix pourrait être entaillée dans une poésie de tout temps. Lucio Mariani est de ceux-là. Il est fascinant de voir au fil de notre lecture comme tous les mots de ce recueil se trouvent à leur place, comme ce bouquet d'odeurs méditerranéennes et de lumières est précis et ne demande qu'à être lu à voix basse. C'est que *Connaissance du temps*, recueil élégant et discipliné, capte avec force, finesse et mesure ce qui pourrait ne nous apparaître normalement qu'entre les lignes, qu'à l'angle mort des mots, et il découle de cette lecture une riche impression de prise complète sur le monde. C'est bien à ce moment que nous savons que nous sommes en présence de très grande poésie.

Jean-Philippe Payette Monet



Ravel

Jean Echenoz, Minuit, 123 p., 19,95\$

On peut parler ici d'un roman d'atmosphère, car il a bien une gueule d'atmosphère, ce Maurice Ravel. Echenoz nous raconte les dix dernières années de la vie du compositeur, dans les années 1930, en campant bien le personnage dans son temps, dandy solitaire et caractériel, à l'époque des voyages en transatlantiques. Ravel est au sommet de sa gloire, avant de sombrer dans une période de déchéance physique durant laquelle la maladie est accélérée par un accident. Le roman se déroule donc en deux périodes bien marquées, l'avant et l'après-accident, tracées avec une distance apparente par l'auteur. Où s'arrête la vraie vie, où débute la fiction? Cela n'a aucune importance tant l'auteur parvient à nous attacher à ce personnage, si particulier soit-il.

Yves Guillet Le Fureteur



L'Hôte

Guadalupe Nettel, Actes Sud, 233 p., 34,95\$

Ana, la narratrice, sait depuis l'enfance qu'un hôte intérieur se terre en elle. Attendant le moment propice pour prendre définitivement possession de son être, La Chose surgit parfois des profondeurs. Elle s'attaque ainsi à Diego, son frère cadet, lui laissant une étrange cicatrice sur le bras. Ce n'est que plusieurs années après la mort de son frère qu'Ana en pénètre le secret : c'est du braille. Comprenant qu'un lien existe entre les aveugles et La Chose, la jeune femme se fait engager comme lectrice dans un institut. La véritable nature de son hôte ne tarde pas à se révéler à elle. À l'image de la narratrice de *L'Hôte*, le roman de Guadalupe Nettel a deux facettes : l'une, ensoleillée, faite de magnifiques phrases poétiques qui, dans ses entrailles obscures, en dissimule une autre, profonde réflexion sur le monde. Une œuvre inquiétante et fascinante. Mireille Masson-Cassista Pantoute



Un nom pour un autre

Jhumpa Lahiri, Éditions Robert Laffont, coll. Pavillons, 355 p., 34,95\$

Fin des années 1960, un hôpital de la Nouvelle-Angleterre, un couple d'immigrés indiens, une naissance : c'est un garçon! Quel nom donner? Les Ganguli aimeraient bien respecter la tradition. Mais l'administration américaine s'impatiente. Puisqu'il faut vite un nom, alors ce sera Gogol! Si lourd d'émotions pour le père, ce nom n'appartient toutefois ni à la culture bengalie ni à la culture américaine. Avec le temps, son étrangeté dit même jusqu'à l'aversion le sentiment d'étrangeté qui envahit le protagoniste principal. Talentueuse nouvelliste (Pulitzer, 2000), Jhumpa Lahiri signe un premier roman d'une grande maîtrise stylistique. Peintre des nuances du malaise des expatriés dans une Amérique à la fois si exotique et si familière, son récit empreint de retenue n'en acquiert que plus de force. Pour Gogol comme pour Lermontov, « la patrie est là où l'on nous aime ».

Paul-Albert Plouffe Pantoute

La Fièvre

Avec le retour des beaux jours revient immanquablement la Fièvre, une étrange maladie qui, suivant les humeurs de Dame Météo, nous pousse à dénicher l'évasion sous d'autres latitudes ou, solution plus simple et plus économique, entre les pages d'un bon bouquin. La Fièvre nous condamne à une irrésistible fuite en avant, au gré d'une prose tantôt placide, tantôt démontrée comme les mers les plus terribles des légendes. Embarquement, donc, pour un aller simple vers l'imaginaire, là où les rivages se confondent avec le ciel.

Le phare du bout du monde

Je l'avoue un peu honteusement : c'est seulement avec *Garder la flamme* de Jeanette Winterson que j'ai eu vent de l'existence de Melville, un éditeur au nom évocateur qui a eu l'idée de faire du voyage, intérieur comme extérieur, sa spécialité, exploitant ainsi un filon d'une extraordinaire richesse. Winterson, qui a fait ses premières armes chez Plon avec *Le Sexe des cerises* et *Écrits sur le corps*, puis chez l'Olivier avec *Powerbook*, trouve donc un nouvel éditeur pour ce roman encensé par la critique anglo-saxonne, qui a salué la fraîcheur de son imaginaire et la grande maturité de sa prose.

Si *Garder la flamme* s'inscrit dans la grande lignée des récits baroques fleurant bon les embruns, précisons qu'on n'y voyage pas beaucoup. En fait, l'évocation de l'ailleurs nous parvient principalement grâce aux récits fabuleux de marins à moitié fous rapportés par Pew, le gardien de phare écossais qui, un jour, a recueilli la petite Vif-Argent après que celle-ci eut perdu sa mère. Les circonstances de la tragédie sont assez singulières puisque sa « compagne de cordée » a fait une chute de la maison, perchée selon un angle audacieux sur le bord de la falaise, pour finir dans les flots. La petite Vif-Argent grandit donc en compagnie des légendes que lui raconte Pew et des histoires de gens célèbres qui auraient fréquenté ce coin de pays, balayé par les bourrasques et oublié du reste du monde. Ainsi, un certain Charles Darwin y serait allé chercher des fossiles, tandis que Robert Louis Stevenson y aurait trouvé l'inspiration. Il y a aussi ce superbe personnage nommé Babel Dark, qui a hésité longtemps entre l'amour des femmes, de Dieu ou de la science. Sur ce ton craquant d'une enfant qui ne voit pas encore la fragile frontière séparant le vrai du faux, le songe de la réalité, Vif-Argent narre les hauts et les bas de son existence et, incidemment, de sa quête amoureuse. Car c'est là que Winterson, en romantique désespérée, espère nous emmener. Pour ma part, j'ai préféré les récits de marins et la simplicité de la prose.

L'enchanteur malgré lui

Ce sont à peu près les mêmes raisons qui m'attirent vers les eaux plus tranquilles de l'œuvre de Maxence Ferminé, écrivain français maintes fois comparé (à raison) à Alessandro Baricco. Il y a chez lui un sens de l'enchantement, une imagination naïve auxquels seuls les esprits chagrins savent résister. Après le plutôt décevant *Tango Massai*, qui suivait l'extraordinaire *Amazone*, restait à savoir si *Le Labyrinthe du temps* allait être à la hauteur. Si la magie y est toujours, les références aux *Mille et Une Nuits* et aux légendes éternelles aussi, force est d'avouer qu'il ne faudra pas demander à ce court roman d'évasion d'être d'une grande profondeur. À partir du récit en apparence réaliste d'un chrétien parti évangéliser les Ottomans au début du XIX^e siècle, Ferminé dérape rapidement vers les territoires du fabuleux pour nous emporter sur une île hors du temps, hors des cartes, où notre héros cherchera à trouver où il a échoué et, tant qu'à n'avoir que cela à faire de son temps, découvrir le secret du « trésor de vérité ». Sans céder entièrement du conte moraliste, Ferminé marche sur les traces de Gabriel García Márquez (pour la richesse de son univers) et de Luis Sepúlveda (pour le talent de fabuliste), ce qui s'avère déjà une réussite. À déconseiller aux lecteurs trop pragmatiques, *Le Labyrinthe du temps* devrait être lu sur le bord d'une plage, question de laisser errer son regard à l'horizon entre deux paragraphes.



Garder la flamme
Jeanette Winterson,
Melville éditeur,
249 p., 37,95\$



Le Labyrinthe du temps
Maxence Ferminé,
Albin Michel,
247 p., 25,95\$



La Grande Île des tortues-cochons
Liu Sola, Seuil,
coll. Cadre vert,
268 p., 36,95\$



Le Mage
John Fowles, Albin Michel,
647 p., 34,95\$

Asie d'hier et demain

L'écrivaine chinoise Liu Sola a elle aussi imaginé, dans *La Grande Île des tortues-cochons*, une terre merveilleuse située quelque part en Asie et dans un futur très lointain, en l'an 4000 très exactement. La civilisation telle que nous la connaissons a été oubliée, et c'est à une relecture complète de nos origines que l'écrivaine nous convie à travers la saga d'un clan, les Ji. Réalisme, tradition et fantaisie abondent dans ce roman échevelé qui se plaît à bousculer nos repères. Sola, qui par ailleurs a vécu un temps à New York et à Londres avant de revenir à Pékin, emploie différents procédés narratifs, ajoutant à la perplexité d'un lecteur qui ne sait plus trop comment cataloguer cette histoire d'anticipation truffée de clins d'œil à l'actualité, mais qui emploie le ton historique, un bestiaire fabuleux et un enrobage postmoderne pour parvenir à des fins qui ne s'éclairent que très lentement. Si vous appréciez l'imaginaire des contes ancestraux chinois ou la complexe alchimie des êtres à l'œuvre au cœur du *Rêve dans le pavillon rouge* (Cao Xueqin, La Pléiade), il vous faut lire cet opus qui, à sa manière, donne à voir ce que la Chine pourrait apporter à la littérature mondiale.

L'île étrange

Et puisque les îles sont à l'honneur, soulignons en conclusion la réédition d'un grand livre d'un auteur qui nous a quittés l'année dernière, non sans avoir laissé sur la littérature britannique une marque importante : *Le Mage* de John Fowles. Certes, pour bien digérer toute la portée symbolique et les jeux de faux-semblants tendus comme autant de pièges au fil d'une narration qui ne cesse de jouer avec nos certitudes, il faut avoir du temps devant soi. Beaucoup de temps. Au début des années 50, Nicolas Urfe est décidé à refaire sa vie et part pour l'île grecque de Phraxos, perdue au milieu de la mer. Là, il fait la rencontre de l'énigmatique Maurice Conchis, propriétaire d'une villa nommée la « Salle d'attente ». Petit à petit, la relation avec ce dernier, puis avec deux envoûtantes jumelles, devient de plus en plus étrange et la limite séparant le fantasme du réel s'érode lentement. Au fil des hallucinations et des récits contradictoires, le lecteur est appelé à comprendre ce que Conchis a derrière la tête. L'auteur de *Sarah et le lieutenant anglais* sait maintenir son suspense tout en décrivant de brillante façon l'étrangeté des lieux, théâtre d'un drame freudien qu'on n'oublie pas de sitôt. Bref, un dépaysement total, dans tous les sens du terme. N'est-ce pas ce à quoi on s'attend de la Fièvre, au fond?



Longtemps animateur d'émissions culturelles à la radio, **Antoine Tanguay** écrit (souvent à la dernière minute) dans divers journaux et magazines. Outre les livres, Antoine a trois passions : la photographie, les voyages et ses deux Siamois.

Claude Simon

Miroir éclaté, mémoire éclatante

Si, comme l'a écrit Stendhal, « le roman est un miroir qui se promène sur une grande route », ce miroir, dans le cas de Claude Simon, vole en éclats : mille morceaux de miroir, ou de mémoire, de choses vues, s'entrecroisent, s'enchevêtrent, s'emmêlent, pour former une œuvre kaléidoscopique d'une lecture fascinante, où le discontinu et le juxtaposé créent un univers littéraire unique, sans chronologie ni psychologie, un univers du regard plus que du sens. Recevant le Nobel en 1985, il déclara, citant Shakespeare : « Si le monde signifie quelque chose, c'est qu'il ne signifie rien ».

Admis à la Pléiade de son vivant (mais mort à 91 ans en 2005 avant la parution de l'ouvrage dont il a cependant choisi les sept titres, plus son *Discours de Stockholm* dans lequel il défend l'art du roman tel qu'il le pratique : une littérature qui dépasse le réalisme), Claude Simon est de ces écrivains qui, comme Faulkner et Joyce, qu'il admirait, méritent une lecture attentive, ces écrivains maniaques qui donnent matière à travailler au lecteur, ces laborantins de la grande littérature, ces fils de Proust.

« Je n'ai rien à dire, au sens sartrien de cette expression, disait-il aux académiciens du Nobel, mais j'ai à faire ». Que faire, donc, ou plutôt, faire avec quoi? « Lorsque je me trouve devant ma page blanche, expliquait-il, je suis confronté à deux choses : d'une part le trouble magma d'émotions, de souvenirs, d'images qui se trouve en moi (remarquons que c'est le trouble magma qui est en lui, non les émotions telles quelles : c'est primordial), d'autre part la langue, les mots que je vais chercher pour le dire (le magma), la syntaxe par laquelle ils vont être ordonnés et au sein de laquelle ils vont en quelque sorte se cristalliser ».

Claude Simon, qui a d'abord pensé être peintre, ou musicien, est un grand formaliste et c'est sans doute pour cela, par sa magistrale mise en crise de l'illusion romanesque et de la représentation fictionnelle, comme l'a bien résumé Henri Godard dans *Une grande génération* (Gallimard, 2003), qu'il est demeuré ignoré du grand public, et que son lectorat est restreint mais fervent. C'est un écrivain français plus lu à l'étranger que dans son pays. C'est d'ailleurs un universitaire britannique, Alastair B. Duncan, qui a dirigé cette édition de la Pléiade.

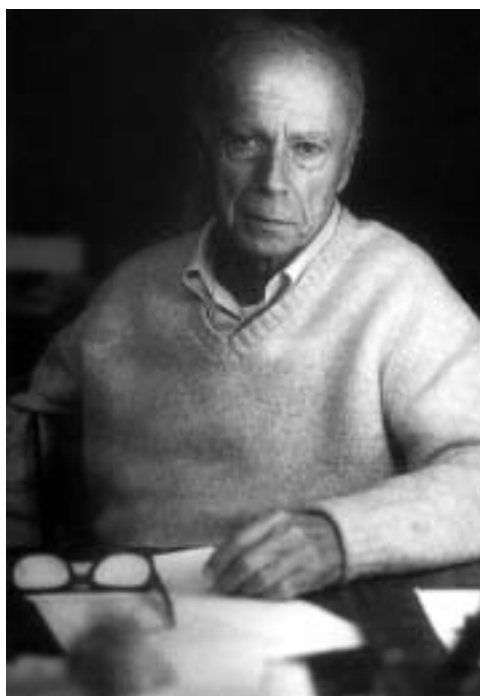
Citons encore son *Discours de Stockholm* (c'est sa *Préface de Cromwell*, en quelque sorte) : « L'on n'écrit (ou ne décrit) jamais quelque chose qui s'est passé avant le travail d'écrire, mais bien ce qui se produit (et cela dans tous les sens du terme) au cours de ce travail, au présent de celui-ci, et résulte, non pas du conflit entre le très vague projet initial et la langue, mais au contraire d'une symbiose entre les deux qui fait, du moins chez moi, que le résultat est infiniment plus riche que l'intention ». Aussi : « De même que la peinture, le roman ne se propose plus de tirer sa pertinence de quelque association avec un sujet important, mais du fait qu'il s'efforce de refléter, comme la musique, une certaine harmonie ».

La page comme la planche à dessin, la toile blanche, le clavier, la cristallerie : comme chez Proust, la littérature laborieusement fabriquée par Simon (il revendiquait ce labeur, vu chez d'autres comme péjoratif, synonyme d'ennuyeux) est une littérature du temps, de la mémoire morcelée, de la fragmentation du temps où, par les mots, se cristallisent le souvenir, le passé, le présent, l'avant, le maintenant, l'après, l'ancien, l'alors...

Rien que des mots

« Romancier fondamentalement visuel, comme l'écrit Michel Dansel dans *Les Nobel français de littérature* (Éditions André Bonne, 1967), Simon a choisi comme finalité la beauté de ce qui paraît indescriptible ». Il écrit le fugitif, l'impalpable, le reflet, l'insaisissable : « Le bouillonnement, le foisonnement, le décousu des pulsations, des sentiments, des élans, des mouvements les plus instinctifs, tout cela devient littéra-

ture pure, émotion restituée ». Dansel explique ainsi la reconstruction patiente et tenace du réel qui fait la force de cette œuvre : « Les êtres et leurs histoires, les choses, les couleurs, les reflets : des mots, rien que des mots. Mais c'est ainsi que le texte, prolongement de la pensée, devient une symphonie palpable, une alchimie fascinante qui, depuis le frémissement d'un brin d'herbe, grandit jusqu'à ce mystère souverain de l'écriture où le temps et la mémoire tissent la trame de la vie ».

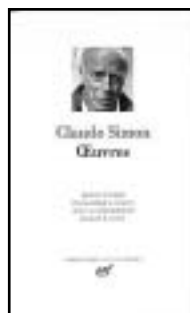


CLAUDE SIMON

Dans l'œuvre de Simon, deux événements vécus sont à la base de tout ce qu'il a écrit et réécrit : sa participation à la guerre d'Espagne (en 1936, à 23 ans, il s'était porté volontaire pour aller soutenir les républicains), et l'embuscade d'où il s'échappa péniblement en 1940 lors de la débâcle de l'armée française, avant d'être fait prisonnier et envoyé en Allemagne. Longtemps après ces deux événements fondateurs de sa vocation d'écrivain, Simon reviendra, avec *Le Palace* et *La Route des Flandres*, au souvenir, à la mémoire, aux impressions de cette révolution et de cette guerre, mais sans aucun intérêt historique ou message à livrer, sans nommer les lieux ni dire les dates, simplement pour permettre à la mémoire de restituer ce passé brouillé, fragmentaire, ces choses perçues, vues, cherchant à concilier le mouvement et la simultanéité avec la linéarité de l'écriture.

Dans *Le Palace*, on est dans une chambre d'hôtel, un défilé funéraire passe dans la rue, il y a un récit d'assassinat, l'évocation d'une nuit blanche au cours de laquelle cet assassinat est peut-être commis, des hommes qui attendent... Dans *La Route des Flandres*, deux cavaliers ont vu leur officier être tué par les balles des Allemands au moment où il levait son sabre en l'air, ils avancent dans la boue, le récit remonte au passé familial de l'officier tué, une sorte de hiatus nous amène au moment où les deux cavaliers sont prisonniers, ou dans un train bondé de blessés et de morts, il y a la description d'une course de chevaux à Auteuil, mais peut-être tout cela se passe-t-il dans la tête d'un soldat qui meurt...

Claude Simon s'est fait l'écrivain du désastre — personnel —, et du chaos — collectif. Ses romans, à nuls autres pareils, sont des textes où il a renoncé à tout espoir en l'homme (le contraire d'un Malraux). Déçu à Barcelone, ne croyant pas à la révolution, blessé dans la boucherie de 1940, il n'a pas cherché à comprendre, mais à témoigner à sa manière, plaçant l'Histoire au premier plan, mais filtrée par une mémoire incertaine, créant des romans-anamnèses qui jouent sur l'incertitude née de la pluralité des voix et des regards qui se succèdent sans transition, sans commencement ni fin, jouant avec des motifs (le cheval, le sabre du cavalier, les corps dégradés, la boue, des femmes aperçues) à travers une ponctuation lacunaire, une écriture du discontinu et du juxtaposé qui débusque la pseudo-chronologie du langage linéaire. Simon, un littérateur cubiste. Un grand.



Œuvres

Claude Simon, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1570 p., 95\$



Robert Lévesque est journaliste culturel et essayiste. Il tient un carnet dans l'hebdomadaire *Ici Montréal* . Ses ouvrages sont publiés chez Boréal, et aux éditions Liber et Lux.

Décernés par la Crime Writers of Canada (CWC), les **Prix Arthur-Ellis récompensent des auteurs anglophones et francophones**. Cette année, Les Éditions JCL de Chicoutimi tirent habilement leur épingle du jeu, puisque deux de leurs publications sont en lice dans la catégorie « Best Crime Writing » : *La Trace de l'escargot* de Benoît Bouthillette, également récipiendaire du Prix Saint-Pacôme du roman policier 2005, et *Motel Riviera* de Gérald Galarneau. Les Éditions Alire, quant à elles, font partie de la compétition avec *La Rive noire* de Jacques Côté.



Les fans de Stephen King n'auront pas eu à patienter longtemps avant d'avoir un nouveau roman à se mettre sous la dent. En effet, J'ai lu a fait récemment paraître *Colorado Kid*, un inédit qu'on présente comme « un vibrant hommage à Raymond Chandler et à Agatha Christie ». À mille lieues, donc, des sanglants zombies de *Cellulaire* (Albin Michel), cet opus du roi de l'horreur met en scène une journaliste en stage dans un hebdo local qui, pour faire ses preuves, doit élucider le mystère planant depuis vingt-cinq ans autour d'un homme retrouvé mort sur une plage.

L'auteur du *Dragonfly of Chicoutimi* et de *Leçon d'anatomie*, le professeur et dramaturge Larry Tremblay, fait désormais partie des rares auteurs québécois accueillis dans la collection « Blanche » de la maison Gallimard. En avril, Tremblay a vu trois de ses nouvelles, regroupées sous le titre *Piercing*, passer les portes des librairies françaises — et québécoises, bien entendu. Dans son édition du 7 avril, l'hebdomadaire français *Livres Hebdo* publiait une critique du livre de Tremblay, saluant « son écriture [...] d'une exceptionnelle densité, d'une grande qualité, presque poétique. » Une consécration de poids pour l'auteur originaire du Saguenay. Vous pourrez lire un commentaire sur *Piercing* en page 15.

Paulo Coelho a entamé un périple de trois mois en Transsibérien qui le mènera aux quatre coins de la Russie.

C'est que l'auteur de *L'Alchimiste*, bien qu'ayant vendu 65 millions de livres dans plus de 150 pays, n'avait pas encore vu son *Pèlerin de Compostelle*, paru en 1987, traduit en russe. En bon Brésilien, Coelho achèvera son voyage le 22 juin, jour du match opposant son pays au Japon et qui se déroule dans le cadre de la Coupe du monde de soccer.



Douze millions d'adultes britanniques peinent à déchiffrer l'alphabet? Aux grands maux les grands remèdes! Afin d'inciter ses citoyens à (re)découvrir le plaisir de lire, le premier ministre Tony Blair a donc mis en branle la campagne « Quick Reads », qui s'articule autour de courts textes (128 pages maximum) offerts à prix d'ami, écrits dans un style accessible et signés par une douzaine d'auteurs populaires comme Maeve Binchy, Ruth Rendell et Minette Walters. À noter que cette initiative de nature culturelle, néanmoins motivée par des intérêts économiques (l'analphabétisme coûte cher au pays), est financée par les auteurs, les éditeurs et les librairies en association avec divers ministères.

L'édition américaine est en ébullition : Dan Brown a annoncé la suite du *Da Vinci Code* pour 2007, alors qu'elle était initialement prévue pour cette année. L'auteur soutient que le procès pour plagiat et l'adaptation cinématographique ont accaparé beaucoup de son temps. De plus, la rédaction lui demandant énormément de recherche, Brown implore ses 44 millions de lecteurs d'être patients. Autre suite fort espérée et totalement dénuée de controverse, celle de *Retour à Cold Mountain*, d'ailleurs bien rendu au cinéma. Random House a confirmé que Charles Frazier, quatre ans après avoir reçu un à-valoir de 8 M\$, s'est enfin attelé à la tâche.

Le projet était depuis longtemps sur la glace, mais c'est finalement à l'automne prochain que le premier tour de manivelle sera donné pour l'adaptation de *Qui a tué Daniel Pearl?*, enquête-choc de l'auteur et philosophe Bernard-Henri Lévy. Brad Pitt, longtemps pressenti pour interpréter le rôle de ce journaliste du *Wall Street Journal* enlevé et décapité au Pakistan en janvier 2002, s'est fait damner le pion par l'acteur Josh Lucas, qu'on peut voir dans *Poséidon*.



DANIEL PEARL

Tandis qu'un nombre considérable d'Anglais éprouve des difficultés de lecture, les lecteurs masculins qui se débrouillent bien avec la langue de Shakespeare ont élu leur écrivain favori : Albert Camus. L'enquête, organisée par l'Université de Londres, a révélé que les hommes aiment l'auteur de *La Peste* parce que son œuvre aborde les thèmes de l'isolement, de l'indifférence et de l'absence d'émotions. De leur côté, les femmes ont préféré des romanciers faisant preuve de sentiments plus doux...

Michel Houellebecq a manifesté son intention d'adapter et de tourner pour le cinéma son dernier roman, *La Possibilité d'une île*, paru en fanfare chez Fayard l'automne dernier. Les droits pour le septième art appartiennent à Mandarin Cinéma, qui a produit la comédie *Brice de Nice*. Après avoir provoqué un tapage médiatique quasiment jamais vu en France pour, finalement, tomber dans l'oubli presque aussitôt après la sortie de son livre, Houellebecq connaîtra-t-il plus de succès avec le film, si film il y a, bien sûr? À suivre.



Si quelques lecteurs ont la chance de fouler le sol de l'Europe cet été, il leur faut absolument passer par les Pays-Bas, où se tient jusqu'au 3 septembre une exposition des lettres d'Anne Frank. Morte à Bergen-Belsen en 1944, l'adolescente a permis au monde entier de mettre un visage sur la persécution des Juifs par les nazis. Organisée par le Musée historique d'Amsterdam et la Maison Anne Frank, l'exposition comprend notamment une lettre inédite datée de quelques mois avant la mort d'Anne, et dans laquelle, s'adressant à son père, elle déclarait son indépendance et laissait poindre ses sentiments naissants pour un homme qui partageait leur cache.

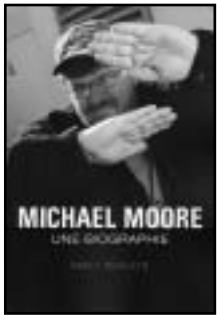
Nouveautés



Ignore-t-on encore quelque chose sur Trudeau? Étonnement, la réponse est oui. La majorité des documents consacrés à ce premier ministre au charisme sans égal dans l'histoire moderne du Canada versent dans l'hagiographie ou le règlement de comptes, et portent surtout sur les années de pouvoir. Max et Monique Nemni, deux universitaires retraités, ont plutôt entamé le chantier de sa biographie intellectuelle. Quelles sont ses premières lectures? Quels cours suit-il? En s'intéressant aux dissertations scolaires du jeune Trudeau, dans lesquelles ils ont relevé les passages des œuvres qu'il choisit de citer, les auteurs parviennent à un portrait séduisant de celui qui, à 25 ans, justifiait déjà ainsi son admission à Harvard : « [...] être homme d'État sera ma profession, et, si Dieu le veut, je connaîtrai bien ma profession. »

TRUDEAU. FILS DU QUÉBEC, PÈRE DU CANADA (T. 1)

Max et Monique Nemni, Éditions de l'Homme, 446 p., 27,95\$



À l'époque de *Roger and Me*, bien avant de réserver ses plus terribles foudres à la famille Bush, Michael Moore ne connaît pas grand-chose à l'art cinématographique. Si le corps replet de l'apprenti réalisateur est si souvent capturé par la pellicule, c'est par incompetence autant que par calcul. Il s'aperçoit vite que les personnes filmées sont plus à l'aise lorsqu'il est devant la caméra. Voilà qui donne naissance au personnage de Moore, clown shakespearien égaré à l'ère des images. Rédactrice en chef de *This Magazine*, Emily Schultz réussit un portrait vivant du cinéaste engagé, polémiste plutôt qu'observateur, démagogue plutôt que journaliste. À quelques mois de la sortie de *Sicko*, qui traitera du système de santé américain, Schultz parvient à présenter une solide mise en contexte le travail de Moore, entre le documentaire et le film de propagande.

MICHAEL MOORE. UNE BIOGRAPHIE

Emily Schultz, Bayard Canada, 282 p., 27,95\$



« La destinée des nations dépend de la manière dont elles se nourrissent », pensait Brillat-Savarin qui, bien avant de se changer en fromage, signalait avec une suavité sans égale sa *Physionomie du goût*. Dans ses traces, Anthony Rowley, historien et spécialiste de la gastronomie, nous propose son code de l'alimentation. Que l'on se gave ou se prive, l'appât des plats et leur disposition cache toujours un bricolage, une accommodation : « Il manque toujours quelque chose, du pain, du vin ou de la viande; du soleil ou de la pluie; des mains ou des greniers; des produits qu'on doit se contenter de regarder de biais ou derrière la vitre ». C'est ce mensonge qui intéresse Rowley, de la préhistoire au conflit Bio-Burger. En nous rappelant que l'inégalité et l'imperfection sont lois de la nature, ce livre est utile aux mangeurs en série que nous sommes devenus.

UNE HISTOIRE MONDIALE DE LA TABLE

Anthony Rowley, Éditions Odile Jacob, coll. Histoire, 401 p., 57\$



D'avril à juillet 1994, de vieilles braises ravivées par le souffle de démons embrasent l'ensemble du Rwanda. La rancœur des Hutus empoisonne en rage meurtrière. En cent jours, le génocide emporte près d'un million de personnes. Tandis que le général Dallaire est réduit à l'impuissance par l'ONU, qui lui refuse jusqu'à la saisie du dépôt d'armes hutu, « un homme ordinaire », Paul Rusesabagina, agit à sa manière. Il garde l'hôtel des Milles Collines ouvert et y accueille Tutsis et Hutus venus y trouver refuge. Aux assassins qui se relaient pour abattre leur sale besogne, il remplit les verres et leur met des cigares en bouche. Paul Rusesabagina, surnommé le « Oscar Schindler » africain, vit aujourd'hui en Belgique. Le film *Hôtel Rwanda*, du réalisateur Terry Georges, est tiré de son expérience.

UN HOMME ORDINAIRE

Paul Rusesabagina, Libre Expression, 287 p., 27,95\$



Les Remus et Romulus de la jeune histoire politique québécoise ne vont jamais l'un sans l'autre. Les deux dernières rentrées littéraires en témoignent! Occupant la même « niche écologique » que le *Pierre Elliott Trudeau* d'André Burelle, à ceci près qu'il a autrement plus de coffre, le livre de Martine Tremblay détaille en quelques tableaux les neuf ans de René Lévesque à la tête de l'État. Proche collaboratrice de Lévesque à partir de 1971 et directrice de son cabinet de 1981 à 1985, l'auteure a privilégié une approche fondée sur les preuves écrites. Un portrait impressionnant, assorti de quelques perles. On apprend entre autres que Lévesque, qui aimait à griffonner lui-même ses discours, répugnait à déléguer la tâche de régler sa vie personnelle... jusqu'à ce qu'un compte d'électricité en souffrance aboutisse au bunker!

DERRIÈRE LES PORTES CLOSES : RENÉ LÉVESQUE ET L'EXERCICE DU POUVOIR (1976-1985)

Martine Tremblay, Québec Amérique, 710 p., 29,95\$



Philosophe et ancien ministre français de l'Éducation, Luc Ferry est un prince parmi ces essayistes qui joignent à leur signature le titre de philosophe. Dans ce « traité de philosophie à l'usage des jeunes générations », l'auteur du *Nouvel ordre écologique* propose un cours vigoureux mais accessible à tous, ne sacrifiant au cucul que par le ton, qui fait parfois « Pangloss à Candide » (« Tu comprends bien mon enfant »). Mais se faire expliquer la visée du vivre-sans-espoir commun aux stoïciens et aux bouddhistes par l'intermédiaire de la déception inévitable qui suit l'acquisition du « dernier » lecteur MP3 ou de l'« [...] adieu veau, vache, cochon, couvée » de *La Laitière et le Pot au lait* a son charme! Revisitant les grands mouvements grâce à quelques éléments de sagesse antique au posthumanisme, *Apprendre à vivre* est une initiation remarquable à l'histoire de la pensée.

APPRENDRE À VIVRE

Luc Ferry, Plon, 302 p., 31,95\$



Longtemps, l'œuvre poétique et critique de Margaret Atwood avait largement suffi à lui gagner une renommée internationale. Depuis *La Servante écarlate*, toutefois, c'est l'œuvre romanesque de l'écrivaine canadienne qui occupe le devant de la scène. Boréal nous ramène en coulisses avec ce recueil d'essais, traduits pour la première fois en français. Nationalisme, féminisme, littérature, des années d'école jusqu'à l'écriture du *Dernier homme* : les textes d'Atwood, habiles et malicieux, étonnent par leur diversité. Le meilleur tient toutefois aux commentaires sur l'écriture et la lecture, « Écrire l'utopie » en tête. Sachez, enfin, qu'on a demandé à M^{me} Atwood pourquoi ses romans ne finissaient pas bien : « Parce que j'écris en mode ironique, tête de mule », a-t-elle répondu. Y a-t-il quelqu'un qui n'avait pas compris?

CIBLES MOUVANTES. ESSAIS 1971-2004

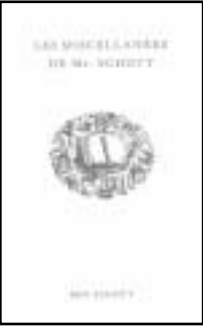
Margaret Atwood, Boréal, coll. Papiers collés, 307 p., 25,95\$



Harland Sanders, pompier, vendeur d'assurances puis restaurateur, n'a pas reçu son grade de colonel en raison d'une longue carrière dans l'armée, mais pour la saveur de son poulet. Un autre colonel, Tom Parker celui-ci, devra cet honneur du gouverneur de la Louisiane à son implication dans l'industrie naissante de la musique populaire. Joueur compulsif et gérant aux méthodes douteuses, l'impresario du King pompait pas moins de la moitié des cachets de son protégé. La journaliste Alanna Nash s'est attaquée à la biographie d'Andreas Cornelius van Kuijk (Parker), un personnage pour le moins mitigé qui refusa toutes les offres de tournées en Europe et trempa dans une sombre histoire de meurtre aux Pays-Bas, qu'il quittait à 18 ans. *Le Colonel Parker. L'homme dans l'ombre d'Elvis* retrace les origines troubles d'un homme qui ne tenait pas particulièrement à voir son nom inscrit en haut de l'affiche.

LE COLONEL PARKER. L'HOMME DANS L'OMBRE D'ELVIS

Alanna Nash, Stanké éditeur, 536 p., 34,95\$



Les Miscellanées
de Mr. Schott

Ben Schott, Allia,
158 p., 26,95\$

Les Miscellanées de Mr. Schott : une encyclopédie? Une anthologie? Un almanach? Ce petit livre de quelque 150 pages est un recueil d'écrits littéraires et scientifiques qui réunit une somme de renseignements aussi divers que surprenants, sur tout et n'importe quoi. Utiles ou futiles, ils prétendent néanmoins être indispensables. On y retrouve le pluriel des noms composés, les maris de Liz Taylor, la dureté des mines de crayons, ou comment dire je t'aime en 43 langues différentes. C'est un livre farfelu, intelligent et anecdotique. Son auteur, Ben Schott, est photographe et designer londonien. *Les Miscellanées...*, un de ces livres rares qui peut être lu à maintes reprises. Peu importe où on l'ouvre, c'est une découverte à chaque fois. Un incontournable.

Michèle Roy *Le Fureteur*



Voyage au bout du
monde. Carnets
de Corée du Nord

Patrice Bériault, Lanctôt
éditeur, 165 p., 17,95\$

Patrice Bériault éprouve beaucoup d'empathie pour les Nord-Coréens : « En plus d'être enfermés à l'intérieur du pays, [ils] sont enfermés à l'intérieur d'eux-mêmes », écrit-il. Rare visiteur de cet enfer totalitaire, l'auteur a attendu quelques années avant de retranscrire le journal de ce voyage, effectué avec une amie en 1998. « Nous avons vécu deux semaines de festivités [là-bas] pour que les Nord-Coréens puissent se dire qu'ils sont les meilleurs et que tout va pour le mieux dans leur pays ». Bériault conserve le souvenir de la misère et de la famine, du smog et du silence accablant de la capitale, Pyongyang. Au pays de Kim Il-Sung, la vie n'est que soumission, le mensonge est vérité absolue. Que cesse l'isolement de la population et le régime ne pourra que s'effondrer. Un portrait éclairant et bouleversant de la Corée du Nord qui complète fort bien le récit en BD, plus ironique, de Guy Delisle, *Pyongyang* (L'Association, 1993).

Christian Vachon *Pantoute*



La Censure de l'im-
primé. Belgique,
France, Québec et
Suisse romande. XIX^e et
XX^e siècles

Collectif, Nota bene,
coll. Sciences humaines,
464 p., 29,95\$

Les effets proscriptifs de la censure sur le livre sont bien connus. Mais que savons-nous du phénomène proprement dit, des raisons pour lesquelles il apparaît, de son terrain d'action? Des chercheurs francophones ont fait le point sur la question. Il en résulte un recueil d'essais fort instructif, examinant quatre grands types de censure : littéraire, cléricale-étatique, para-étatique et mercantile, auxquels il faut ajouter un corrélat essentiel : l'autocensure, expression de l'intériorisation par les individus des attentes normatives du groupe. C'est là l'aptitude dont fait preuve le censeur, seul autorisé à lire ce qu'il ne faut pas... Riche en analyses de cas variés (manuels scolaires, presse du cœur, textes diplomatiques) l'ouvrage atteste que l'exercice de la censure doit faire l'objet d'une vigilance et d'un débat constants en régime démocratique.

Paul-Albert Plouffe *Pantoute*



Gala pour Dali.
Biographie d'un
couple

Sophie Delassein, JC Lattès,
286 p., 26,95\$

Dali, avec Picasso, fut l'un des plus grands peintres du vingtième siècle. Sa rencontre avec Gala, en 1929, déterminera son parcours et son ascension. Dans cette biographie, l'auteure trace le parcours de ce couple mythique. Gala fut pour Dali non seulement une muse, mais aussi une épouse attentionnée et une femme d'affaires avertie; le peintre, « sans son jumeau Gala, [...] n'existerait plus ». La lecture de ce livre nous fait traverser le siècle de Gala et de Dali en nous faisant côtoyer Paul Éluard, bien sûr, et tous les acteurs du mouvement surréaliste : André Breton, Max Ernst, Luis Buñuel et bien d'autres encore. L'auteure nous transporte au cœur de la relation entre ces deux êtres exceptionnels. Fascinant!

Céline Bouchard *Monet*



Entretiens

Jean-Baptiste Coursaud, Éditions
Thierry Magnier, coll. Essais,
284 p., 24,50\$

Six écrivains de littérature
jeunesse, six voix magnifiques :
Jeanne Benameur, Shaïne
Cassim, Arnaud Cathrine,
Cédric Énard, Jean-Paul

Nozière et Marie-Sabine Roger nous introduisent au cœur de la création littéraire, de son processus et de sa grande diversité. L'impression que quelques secrets nous sont livrés n'est pas loin... Leurs propos sur la lecture et l'écriture sont le reflet d'une littérature pour la jeunesse « hautement littéraire ». Tout au long de ces entretiens, un fil conducteur : le refus de toute uniformisation est net, la lecture et l'écriture sont « une révolution permanente » (Benameur). La littérature, ici de jeunesse, est revendiquée comme une libération, un enrichissement, un voyage au fond de nous-mêmes et au creux de nos vies.

Alice Liénard *Monet*



Ma guerre contre
la guerre au
terrorisme

Terry Jones, Flammarion,
230 p., 34,95 \$

« La première victime de la guerre, c'est la grammaire » : s'inscrivant dans le meilleur de la tradition satirique britannique, l'auteur n'épargne aucun des chefs de l'Axe du Bien, en route sur les sentiers de la guerre éternelle, « au risque de la plus absurde inhumanité ». À la manière d'Orwell, Jones démonte avec brio les arguments des Bush, Blair et Cie pour justifier leur « guerre au terrorisme ». Comme le note l'ex-Monthy Python, « comment livre-t-on une guerre contre un substantif abstrait? [...] Les linguistes savent qu'il est très compliqué d'obliger un substantif abstrait à se rendre ». En somme, il nous invite à nous questionner sur les bien-fondés d'une guerre menée sous les oripeaux de la démocratie, mais qui relève davantage de l'ambition impériale.

David Murray *Monet*



Les Canadiens français
et la guerre de Sécession

Jean Lamarre, VLB éditeur,
186 p., 20,95\$

Jean Lamarre, professeur d'histoire au Collège militaire royal de Kingston, nous faire connaître un aspect de notre histoire à peu près inconnu. Naturellement, tout le monde a entendu parler de la guerre de Sécession, mais peu de gens savent que de nombreux nationalistes y ont participé : Allemands, Irlandais, Suisses, Polonais, Français, Italiens, et un nombre assez important de Canadiens français. Ceux-là s'enrôlent de leur propre chef; ils ne sont envoyés ni par l'État, ni par l'Église. L'auteur, qui a fait des recherches dans les archives militaires à Washington, décortique le « comment » et le « pourquoi » de cette décision. Il s'attarde à la condition économique des Canadiens français et retrace les différentes classes sociales ayant participé au conflit. Lamarre démontre cette guerre est la continuité de l'émigration vers les États-Unis, qui s'était amorcée quelques années auparavant. Un livre très intéressant sur un sujet méconnu, qui plaira sûrement aux passionnés d'histoire. Jean Moreau *Clément Morin*

L'œil et la serrure Censure et cinéma au Québec

En avril dernier, marchant dans les pas des États-Unis, le gouvernement Harper annonçait qu'il ne serait plus permis de filmer les cercueils rapatriés de soldats tombés en Afghanistan. Nous retrouvons alors, par le biais des sentiers de la guerre, une situation similaire à celle qui engendra la propagande moderne. Dès 1913, sentant déjà l'odeur de la poudre, de simples fictions étaient refusées dans la Belle Province de Sa Majesté George V parce qu'elles montraient des scènes de combat ou exhibaient le drapeau américain.



Par Mathieu Simard

Coupures à l'aveugle

Le 4 mars 1913, le Bureau de la censure des vues animées naît au Québec. En un an, les trois notables qui le composent s'inventent le temps d'examiner et d'évaluer 9 853 films. De ce nombre, ils en refusent 361 pour des motifs allant de l'« usage des armes à feu » à la « mise en scène des mystères de la Passion ». L'auteure Nicole M. Boisvert, qui a tout fait dans les milieux du cinéma et de la télévision, et l'historien Telesforo Tajuelo, de la Régie du cinéma, racontent les moments forts de cette triste histoire dans *La Saga des interdits*, de *The Birth of a Nation* de D. W. Griffith à *Deep Throat* en passant par la retouche au pinceau du pagne de Johnny Weissmuller sur les affiches de Tarzan. Que penser, enfin, de l'intervention de Maurice Duplessis sur *Les Enfants du paradis* de Marcel Carné, qui accablait vingt ans durant (« Thèse immorale et inacceptable [...] glorifiant l'amour libre ») le chef-d'œuvre?

Six mille films ont été refusés aux pupilles des Québécois jusqu'à la fin du Bureau, en 1967. D'autres ont plutôt été retouchés de manière parfois loufoque, voire amputés. Complet, généreux et raisonné, le *Dictionnaire de la censure au Québec* est la somme à consulter sur le sujet. Deux littéraires, le professeur Pierre Hébert de l'Université de Sherbrooke et le chercheur Kenneth Landry en ont assuré la direction avec l'historien du cinéma Yves Lever. Trois cents articles, consacrés aux films et aux livres interdits ou interrompus, composent cette encyclopédie. On retrouve parmi ceux-ci des textes sur des personnalités comme André Guérin, dernier président du Bureau de la censure, qui cumulera cette fonction à la direction de l'Office du film du Québec. Ce jeune intellectuel parviendra, après quelques interdictions, à agir comme un défenseur de la liberté

d'expression jusqu'au remplacement définitif du Bureau par la Régie du cinéma. Des articles plus généraux, portant sur des organismes culturels et politiques importants comme l'Institut Canadien ou des thèmes comme le droit d'auteur, y figurent également.

Vues animées

Dans le mot de « Cinématographe », il y a du « mouvement » et de l'« écriture » : ce n'est pas moi, mais le *Petit Robert* qui le dit. Impossible de tout saisir, encore moins de l'écrire. Vingt ans ont passé depuis la première version du *Dictionnaire du cinéma québécois* de Michel Coulombe et Marcel Jean (Boréal, 44,95\$). En voici, encore toute chaude sortie des presses, la nouvelle mouture. En plus de nouvelles entrées, les notices déjà existantes ont été mises à jour jusqu'aux premiers mois de 2006. L'œuvre consacre près de 800 articles au cinéma québécois et à ses artisans directs, des acteurs aux monteurs.. En complément, on peut se fier à *La Chronologie du cinéma au Québec* d'Yves Lever et Pierre Pageau. Tous deux retraités du Cégep Ahuntsic, ces deux spécialistes ont réalisé un outil agréable et rapide à consulter. Kinematoscope, Mutoscope et autres variantes plus ou moins raffinées de lanternes magiques ou de Flip Books mécanisés éreintent déjà les pupilles à l'époque où le cinéma se développe. En 1896, deux jours avant New York, Louis Minier et Louis Pupier offrent au café-concert Palace, boulevard Saint-Laurent, une séance de projection à l'aide du Cinématographe des frères Lumière. Un public trié sur le volet découvre *Une charge de cavalerie* et autres vues animées : c'est le premier tour de manivelle d'un art dont la popularité s'enflamme. En 1907, M^{gr} Bruchési, archevêque de Montréal, interdira à ses ouailles de fréquenter les cinémas le dimanche, qui est, du reste, le seul

jour de repos des ouvriers. Pour contourner la menace, Ernest Ouimet, démiurge de notre cinéma, se fera vendeur de friandises, invitant les acheteurs à les manger gratuitement dans son *Ouimetoscope*. De ces temps héroïques à l'année 2004, la *Chronologie* s'impose comme un guide incontournable.

Dans *Le Déclin de l'empire hollywoodien* (VLB éditeur, 17,95\$), Hervé Fisher compare la pellicule 35 mm à la voie romaine. Le développement de la technologie numérique, moins coûteuse et plus maniable, aurait déjà ébranlé la chaîne qui permet à Hollywood d'imposer ses films. Nous voici au temps des invasions barbares. Longtemps paradis du ciseau et du bâillon, le Québec se signale en même temps pour sa liberté d'expression et le renouveau de son cinéma populaire. À ce titre, que l'exercice cynique de Denys Arcand ait remporté, en 2004, l'Oscar du meilleur film étranger, est savoureusement ironique.

La Saga des interdits.

La censure cinématographique au Québec

Nicole M. Boisvert et Telesforo Tajuelo, Libre Expression, 350 p., 29,95\$

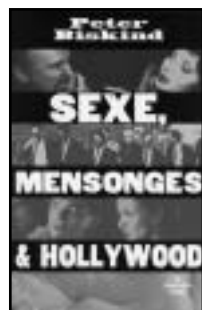
Dictionnaire de la censure au Québec.

Littérature et cinéma

Pierre Hébert, Yves Lever et Kenneth Landry (dir.), Fides, 716 p., 54,95\$

Chronologie du cinéma au Québec

Yves Lever et Pierre Pageau, Les 400 coups, coll. Cinéma, 269 p., 24,95\$



Sexe, mensonges & Hollywood

Peter Biskind, Le cherche midi, 669 p., 36,95\$

Navrant, ce titre, qui fait écho à celui du premier film de Soderbergh! Il peut laisser croire que ce bouquin n'est qu'un recueil de potins à la *People Magazine*. Mais il n'y a pas de sexe, on n'y trouve qu'un peu de mensonges, et l'action se déroule davantage au milieu de bureaux de New York ou des montagnes de l'Utah que dans les studios d'Hollywood. L'ouvrage met en vedette la maison de production Miramax des frères Weinstein et le festival du film indépendant de Sundance, et non Julia Roberts et Sharon Stone. Délice exquis pour un fana de cinéma, ce volumineux essai de Peter Biskind comprenant plus de 200 entretiens est en fait la suite de son *Nouvel Hollywood*, consacré à la fécondité des cinéastes américains des années 70. On y traite de la montée du cinéma indépendant américain au début des années 90, incarnée par les œuvres audacieuses de Steven Soderbergh, Quentin Tarantino et Todd Solondz. **Christian Vachon** *Pantoute*



le libraire CRAQUE

Luis Buñuel. Une chimère 1900-1983

Bill Krohn et Paul Duncan (éd.), Taschen, 192 p., 27,95\$

Le jeune cinéophile que je fus est souvent surpris que Luis Buñuel ait encore besoin de présentation. Il fut pourtant du premier groupe des surréalistes et réalisa, avec Dali, deux des films les plus scandaleux de leur époque : *Un chien andalou* (vous savez, l'œil tranché au rasoir?) et *L'Âge d'or*. Si sa longue carrière connut ensuite quelques creux, Buñuel sut toutefois rebondir, et plusieurs fois, que ce soit en Espagne, son pays d'origine, aux États-Unis, au Mexique ou en France, où il réalisa dans les années 1970 une série de chefs-d'œuvre qui sont ses films les plus connus (pensez au *Charme discret de la bourgeoisie*). La publication d'un Taschen « director » sur Buñuel est l'occasion idéale pour (re)découvrir cette grande œuvre : personnelle, iconoclaste, osée : en un mot, révolutionnaire.

Stéphane Picher *Pantoute*

DAVID SUZUKI

L'éternel combattant

Le moins qu'on puisse dire, c'est que David Suzuki ne manquait pas de choses à raconter, en préparant *Ma vie*, son autobiographie publiée ce printemps chez Boréal. Généticien de formation et vulgarisateur scientifique bien connu pour ses émissions de télé et de radio à la CBC, militant écologiste de longue date, professeur émérite de l'Université de la Colombie-Britannique, président de la fondation qui porte son nom, auteur d'une trentaine de livres et d'une chronique hebdomadaire sur le site de sa fondation (*david-suzuki.org*), récipiendaire de dix-huit doctorats honorifiques et de huit titres honorifiques conférés par les nations autochtones, Suzuki est depuis toujours un véritable boulimique des causes environnementales, sociales et politiques. Et aussi un fier mari et papa et un grand amateur de pêche, comme plusieurs passages du livre le montrent.

Par Rémy Charest

« Nous sommes des animaux. Pour vivre, nous avons besoin que l'air, l'eau et la terre soient propres. »



Les sources de cette hyperactivité proviennent, comme il l'écrit dans *Ma vie*, d'une expérience plutôt traumatisante vécue alors qu'il avait six ans : Canadien d'origine japonaise, il se voit expulsé de chez lui et envoyé dans un camp dans les Rocheuses en 1942, alors qu'une peur panique et xénophobe s'empare du pays au lendemain de Pearl Harbor.

« Ça a donné deux choses, explique-t-il aujourd'hui. Être captif dans les Rocheuses, sans école et au milieu des montagnes m'a permis de m'attacher profondément à la nature. De l'autre côté, ça a suscité un sentiment d'aliénation double. D'abord, face au pays qui nous traitait ainsi — pendant longtemps, je suis resté nerveux et réservé face aux Blancs — mais aussi face aux autres Japonais, qui se moquaient de moi parce que je ne parlais pas japonais et que je ne comprenais pas la moitié de ce qu'ils disaient. »

Petite parenthèse sur cette ambiguïté : l'internement subi pendant la Deuxième Guerre mondiale devait conduire David Suzuki à devenir l'un des rares au Canada anglais qui se sont opposés à l'instauration de la Loi des mesures de guerre à la suite de la crise d'Octobre. Quelques années plus tard, alors qu'il apprenait le français à Chicoutimi, il fut toutefois un brin choqué de voir que ses professeurs nationalistes ne voyaient pas pour autant le parallèle avec le sort subi par les Canadiens d'origine japonaise...

Pas étonnant que Suzuki ait l'impression d'être un éternel *outsider*. Au point qu'il a d'abord songé à intituler son livre *L'Outsider*, jusqu'à ce que sa fille lui fasse remarquer que tout le monde se sent comme ça un jour où l'autre, et que le déluge d'honneurs et de compliments que le Canada lui a décernés au fil des ans contredisait quelque peu cette idée.

Qu'à cela ne tienne : le sentiment a eu des effets profonds sur toute l'existence de Suzuki. Son choix de la génétique, souligne-t-il, est venu en réaction au fait que sa différence raciale ait pu justifier son internement. Et de façon plus profonde,

précise-t-il encore : « Ça a créé chez moi une sorte de maladie. Je me suis toujours senti obligé de montrer aux Canadiens que j'étais à la hauteur. Si je reçois un appel de quelqu'un, mon sentiment immédiat est qu'il faut que je fasse quelque chose. » Une qualité et un défaut, à son propre avis, car l'énergie déployée dans toutes ces causes se voit aussi dispersée.

L'échec écolo

Une grande partie des énergies de David Suzuki s'est quand même concentrée sur les causes environnementales. Un mouvement dont il a pu constater les immenses progrès, des années 60 au début des années 90, mais dont il constate l'affaiblissement depuis. Peut-on même parler d'échec? « Et comment! », acquiesce-t-il sans l'ombre d'une hésitation.

L'animateur de *The Nature of Things* rappelle qu'en 1962, quand la biologiste américaine Rachel Carson a publié *Silent Spring*, considéré par plusieurs comme le livre fondateur du mouvement écologiste, « il n'y avait pas un seul ministre de l'Environnement dans le monde. De là, le mouvement a grandi de façon spectaculaire, au point que George Bush père, en 1988, avait même déclaré qu'il serait un président environnementaliste. » Une affirmation que Suzuki assimile, *a posteriori*, à une mauvaise blague, mais qui démontrait aussi la pression réelle ressentie alors par les politiciens.

Mais depuis Rio, les gains ne se matérialisent pas, bien au contraire, tandis que le protocole de Kyoto est passablement affaibli, encore plus avec les récentes décisions du gouvernement Harper. Pourquoi? Pour Suzuki, il faut regarder la difficulté remarquable que nous avons, collectivement, à voir les choses de façon globale et à long terme.

Par exemple, il rappelle que 12% des adolescents canadiens souffrent d'asthme : « J'ai fait une émission sur l'asthme. J'ai choisi une journée de smog, à Toronto, et on est allés voir les urgences. Il y avait des paquets de jeunes en crise d'asthme, et la plupart étaient reconduits par leurs parents en VUS (véhicules utilitaires sports)! Les gens ne font pas le lien avec leurs propres décisions. Pourtant, pas besoin d'être un génie pour voir le rapport avec



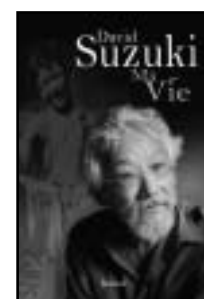
DAVID SUZUKI

toute la merde qu'il y a dans l'air, dans l'eau et dans le sol! » De même, ajoute-t-il, les médias rendent compte des grandes tempêtes, des feux en Indonésie, des sécheresses, mais font rarement le lien entre ces phénomènes pour expliquer les changements climatiques. Et le monde politique fonctionne à court terme, alors que l'action environnementale demanderait de mettre en place des mesures dont on récoltera les fruits dans quinze, vingt ou trente ans. « On ne voit pas les choses en contexte », résume-t-il.

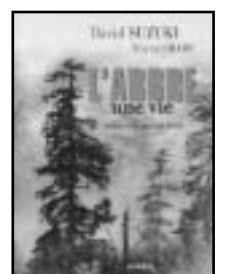
Face à ces problèmes considérables, face à la complaisance relative des citoyens, Suzuki l'infatigable refuse de baisser les bras et sonne encore le rappel des troupes : « Il faut réclamer que les politiciens agissent. Il y aura des élections fédérales d'ici deux ans. Il faut qu'on demande que les questions environnementales fassent partie du débat. Il faut en faire plus. »

N'hésitant pas à recourir à des images colorées, il fait même de la lutte aux changements climatiques une question identitaire pour le Canada : « Wayne Gretzky a appris à jouer au hockey sur une patinoire que son père lui préparait dans la cour familiale. Avec le réchauffement, il ne pourrait plus. Au Nord, les ours polaires sont menacés de disparaître. Dites-moi, que serait le Canada sans hockey et sans ours polaires? »

Plus sérieusement, il ajoute que les principes écologiques sont tout ce qu'il y a de plus simple et de plus évident : « Il n'y a rien de compliqué là-dedans. Nous sommes des animaux. Pour vivre, nous avons besoin que l'air, l'eau et la terre soient propres. » Alors, au travail...



Ma vie
David Suzuki, Boréal,
512 p., 29,95\$



L'Arbre, une vie
David Suzuki
et Wayne Grady,
Boréal,
268 p., 25,95\$

Catastrophiles et naturophobes

Foudroyants et capricieux, les déchaînements de la nature réveillent nos peurs ataviques. La littérature est truffée de déluges auxquels de rares héros survivent. Alors que les menaces écologiques abondent, on pourrait croire qu'il n'est plus besoin d'aller chercher ce frisson du côté de la fiction. Pourtant, les romans catastrophes font recette. Voici quelques-uns des meilleurs vendeurs des dernières années.

Par Mira Cliche

Espèce menacée

Le dernier Stephen King commence abruptement : des dizaines de milliers d'Américains sont transformés en zombies alors qu'ils utilisent leur cellulaire. S'ensuit un chaos sanglant dans lequel un jeune bédéiste tente de sauver son fils. *Cellulaire* (Albin Michel, 403 p., 29,95\$) n'annonce pas la fin du monde, mais le drame qui s'y joue pourrait bien conduire à l'extinction d'une espèce : l'humain. Dire que nos utilisateurs de cellulaires craignent un banal cancer du cerveau...

Écologiste de la première heure, James Graham Ballard écrit des romans catastrophes depuis le début des années 1960. La traduction française de son dernier livre, *Millenium People*, vient de paraître aux éditions Denoël (coll. Denoël & d'ailleurs, 364 p., 39,95\$). Comme dans ses derniers romans, le célèbre écrivain braque son humour cynique sur les classes moyennes, imaginant les excès auxquels leurs petites frustrations pourraient les mener. C'est tout l'écosystème urbain qui se trouve ici mis en péril.

La collection « Le Livre de Poche » vient de publier *Peur blanche* (444 p., 12,95\$), le dernier roman de Ken Follet. Déployant l'art du suspense qui a fait sa renommée, le prolifique auteur britannique flirte ici avec la catastrophe bactériologique : des terroristes s'emparent d'échantillons d'un virus mortel qui pourrait se propager à la grandeur de la planète. Ex-flic et agente de sécurité, Antonia tentera d'empêcher la catastrophe. Malheureusement, une gigantesque tempête de neige compliquera toute intervention... Ce thriller ne réinvente pas la roue, mais s'en sert habilement.

Espèce menaçante

Maurice G. Dantec s'est vite taillé une réputation d'empêcheur de tourner en rond. Son plus récent roman, *Cosmos Incorporated* (Albin Michel, 568 p., 34,95\$), confirme cette vocation. En 2053, Plotkine fait son boulot de tueur à gages dans un monde

où l'humain n'a plus grand-chose d'humain. Le réchauffement de la planète s'est intensifié, le concept même d'unité politique semble dépassé et l'Islam règne en maître. La construction fine et complexe de ce roman fait rapidement oublier ses accents prophétiques. Amateurs de nuances théologiques s'abstenir.

Lauréat du prix Goncourt 2001 pour le roman *Rouge Brésil* (Folio, 601 p., 17,95\$), Jean-Christophe Rufin est revenu sur la scène littéraire en changeant complètement de genre : *Globalia* (Folio, 498 p., 17,95\$) est un roman d'anticipation pur et dur. Dans un futur où les hommes sont pratiquement immortels et où les valeurs morales et politiques n'ont plus cours, les populations sont concentrées dans de gigantesques mégapoles protégées de la pollution par des dômes de verre. À l'extérieur de ces zones, c'est l'anarchie — avec tout ce que ça représente d'attraits... et de dangers.

Normand Lester donne lui aussi dans un nouveau genre : le roman. Le journaliste a récemment publié *Verglas* (Libre Expression, 350 p., 27,95 \$) en collaboration avec l'écrivaine Corinne De Vailly. Comme le titre l'indique, l'action se déroule en 1998 : en pleine crise du verglas, le sergent-détective Pierre Dumont enquête sur un meurtre qui le mènera du Saguenay à la Russie en passant par l'Antarctique. Intrigue policière, complots politiques, désastre écologique et problèmes autochtones s'entremêlent dans ce polar qui, pour être écrit un peu platement, a tout de même le mérite d'une grande vraisemblance.

Spécimen rare

Vous en avez marre d'entendre parler du réchauffement planétaire, de la pollution et des catastrophes environnementales? Michael Crichton aussi. Le célèbre auteur de *Parc jurassique* vient de publier *État d'urgence*, un pavé de 650 pages (Robert Laffont, 29,95 \$) qui met en scène un monde menacé par... les écologistes! Un avocat et son assistante découvrent que des écologistes fanatiques se livrent à des actes terroristes mettant la planète en péril. Pour cyniques aguerris.



BOUQUINVERT

L'ère du voisin dégonflable

Si Dominique Michel tournait une publicité sous les tropiques de nos jours, on ne s'étonnerait pas d'entendre à la place de « Mon bikini, ma brosse à dents », « Mon ouragan, ma malaria ». Difficile, en effet, de garder la tête froide tandis que s'accumulent les alarmes sur l'état de la nature. Pourtant, « menacé par l'homme, l'environnement sera sauvé par l'homme » : la formule de Pierre Dansereau n'a jamais sonné si juste qu'aujourd'hui. Pour en illustrer toute la valeur, j'ai concentré mon choix d'ouvrages sur une problématique d'actualité, les changements climatiques.

Par Mathieu Simard

Sous le titre *Rapport secret du Pentagone sur le changement climatique* (Allia, 68 p., 10,95\$), les éditions Allia publiaient plus tôt cette année un scénario réalisé par des consultants à l'intention du département de la Défense. Il s'agissait de réfléchir aux impacts éventuels des changements sur la sécurité intérieure des États-Unis. Pour rendre crédible leur exercice de science-fiction, Doug Randall et Peter Schwartz ont puisé leur inspiration dans des situations comme celle qu'ont vécue les populations nordiques au cours des années 1300 à 1850, période appelée la Petite Ère de glace. Ainsi, les difficultés liées au réchauffement de la Terre ne sont pas sans précédent dans l'histoire humaine, périodiquement secouée par des soubresauts climatiques. Ce qui est inédit, par contre, c'est la rapidité et l'intensité des changements, observés dans des phénomènes comme la fonte du pergélisol, la croissance précoce des végétaux dans les régions froides ou la disparition progressive des grands récifs de coraux. Mark Lynas, animateur du site OneWorld.net, a quant à lui été bouleversé à la suite d'un pèlerinage. En vingt ans, le glacier des Andes péruviennes apparaissant dans le diaporama de son père s'est quasiment évanoui! Suivez son « enquête sur le réchauffement de la planète » dans *Marée montante* (Au diable vauvert, 382 p., 42,95\$), qui a toutefois les limites méthodologiques du récit de voyage sans en avoir le souffle.

Reste que les preuves d'un réchauffement sont fondées, même un André Fourçans n'en doute pas. Dans *Effet de serre. Le grand mensonge?* (Seuil, 138 p., 27,95\$), l'économiste, auteur de *La Mondialisation racontée à ma fille* (Seuil), prenait position pour un peu plus de

compromis et moins de panique, vantant notamment les mérites des « permis de polluer », tels qu'on les retrouve, à l'échelle des États, dans le protocole de Kyoto. En même temps, il y a déjà quatre ans, l'ingénieur Jean-Marc Jancovici se demandait quant à lui quel temps nous préparions pour le futur dans *L'Avenir climatique* (Points, 285 p., 16,95\$), retournant comme un gant l'expression bien connue « chaque geste compte » au profit d'une réconciliation de l'économie et de l'écologique. « En quoi, se demandait-il par exemple, cela serait-il « mauvais pour l'économie » que, au lieu d'acheter une voiture à 15 000 €, nous achetions un système de chauffage scolaire pour le même prix? » La question de l'énergie, à l'heure où l'idée de décroissance se heurte au développement de sociétés comme la Chine et l'Inde, est au cœur de l'ouvrage. Ses derniers chapitres, prônant un abandon complet des combustibles fossiles, ouvrait la porte, sous certaines conditions, au nucléaire civil, avec un parti pris pour des sources propres comme la biomasse et le solaire, utilisant en appoint l'hydroélectricité, l'éolien et le géothermique. Paru cette année, le dernier livre de Jancovici, *Le Plein s'il vous plaît!* (Seuil, 186 p., 34,95\$), coécrit avec l'économiste Alain Grandjean, propose une solution originale pour accélérer le pas vers la conversion. La consommation d'essence ne cesse d'augmenter malgré la hausse des prix, l'épuisement accéléré de la ressource et la pollution? Taxons encore plus massivement. Bon, d'accord : pas très original, mais trouvez mieux!

Au fait, ça mange quoi en hiver, qu'il neige ou qu'il pleuve, un « changement climatique »? Cinq ans après l'édition originale nous arrive la seconde version de *Vivre les changements climatiques* (MultiMondes,

382 p., 34,95\$) des biologistes Claude Villeneuve et François Richard. Bien tassé et convivial, ce livre à l'intention des étudiants et du grand public est de loin le meilleur en son genre. Multipliant les exemples et les graphiques, il explique en de courts paragraphes d'un style limpide l'ensemble du phénomène du réchauffement. Des notions complexes comme la production et la rétention du CO² dans l'atmosphère, souvent galvaudées par des politiciens de l'Alberta ou des auteurs de technothrillers en mal d'inspiration, s'y trouvent vulgarisées sans raccourci et développées à partir de données encore toutes fraîches, voire d'expériences en cours comme le reboisement de la taïga. Notre adaptation, concluent Richard et Villeneuve, qui est directeur de la Chaire d'Écoconseil de l'UQAC, repose sur notre capacité à réinventer notre mode de vie et à modérer nos transports. Dans cet esprit, non sans malice, ils nous invitent à entrer dans l'ère du voisin « dégonflable » et à privilégier le système D avant d'acheter. Un programme qu'on pourrait appliquer à l'ensemble de notre existence. Gonflés ou pas, nous sommes toujours le voisin d'un autre.

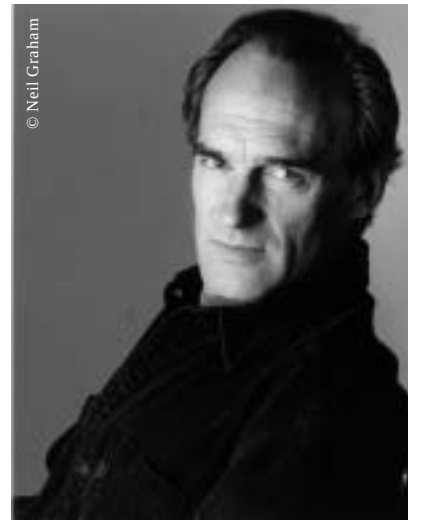


RONALD WRIGHT

Chronique d'une chute annoncée

On n'arrête pas le progrès, dit le dicton. Parfois, c'est vraiment dommage. Même que c'est mortel, nous dit Ronald Wright dans sa *Brève histoire du progrès*, un livre-coup de poing sur les cycles répétitifs d'évolution et d'effondrement des civilisations qui ont marqué l'histoire humaine depuis ses débuts. Issu d'un cycle de conférences, les *Massey Lectures*, organisé annuellement par la CBC, le livre a permis à l'auteur « de prendre conscience de la fragilité de nos civilisations, de la manière dont tout peut s'écrouler très facilement et très brusquement », explique-t-il en entrevue. Non pas à cause de l'agitation actuelle entourant les changements climatiques, mais bien de phénomènes qui semblent caractériser l'humanité depuis toujours.

Par Rémy Charest



RONALD WRIGHT

En effet, Wright observe sans catastrophisme, mais avec une certaine inquiétude, sur une très longue période, la tendance fréquente des civilisations à grandir et à développer leurs moyens techniques, jusqu'à un point de non-retour où elles surexploitent leurs ressources et en viennent à s'effondrer.

Progresser jusqu'à l'échec

C'est ainsi que les Mésopotamiens établirent une civilisation florissante, notamment grâce à l'invention de systèmes d'irrigation avancés et performants. Trop performants, en fait, puisque cette irrigation excessive finit par conduire à la salinisation des terres et à leur transformation permanente en désert. Les Mayas, de même, avaient construit de grandes villes et ouvert des vallées entières à l'agriculture. La déforestation entraînée par ce développement intensif devait toutefois provoquer des phénomènes d'érosion catastrophiques et l'effondrement de la société maya classique, dont plusieurs villes furent alors abandonnées.

« ... nous vivons sur des ressources que nous empruntons littéralement aux générations futures. »

Un phénomène similaire s'est produit lors de la dislocation de l'empire romain, explique Wright : « Rome, sous l'empire, a atteint 500 000 habitants. Il a fallu jusqu'au XX^e siècle pour revenir à ce niveau de population. En Angleterre, les villes romaines ont été plus ou moins abandonnées. Les poèmes anglo-saxons parlent de ces ruines. En Italie et en Espagne, l'archéologie nous montre clairement que des secteurs avaient été déboisés et que, pendant mille ans, la forêt a repris ses droits. La situation a perduré jusqu'à la fin du Moyen Âge, lorsque la population a suffisamment augmenté pour qu'on occupe de nouveau ces terres. »

En fait, la tendance remonte même au-delà de la civilisation, à l'époque préhistorique, où les hommes ont provoqué les premières extinctions massives de

grands mammifères. Comme l'écrit Wright, « les chasseurs du Paléolithique qui ont appris à tuer deux mammoths au lieu d'un seul avaient fait du progrès. Ceux qui ont appris à en tuer 200 — en faisant culbuter un troupeau au bas d'un escarpement — en avaient fait bien trop. Ils ont mené la grande vie pendant un temps, puis ce fut la famine. »

Nulle part où aller

Reportés à l'échelle d'une société d'hyperconsommation de plus en plus planétaire, les exemples passés donnent froid dans le dos. Les hommes préhistoriques ou les peuples de Mésopotamie pouvaient toujours déménager et se réinstaller un peu plus loin. L'homme contemporain n'a nulle part où aller si son système économique et l'environnement se mettent à flancher. « Si nous ne vivons pas à l'intérieur de nos moyens, notre civilisation s'effondrera. Nous ne faisons pas exception à cette règle », résume l'auteur, dont un roman intitulé *La Sagaie d'Henderson* paraît également ce printemps chez Actes Sud.

« L'histoire se répète et chaque fois, le prix augmente », disait un graffiti cité par Wright. La fin annoncée du pétrole, les conséquences de la désertification de plusieurs zones de notre planète, la menace qui pèse sur la grande majorité des écosystèmes marins et des stocks de poissons qui y vivent, une baisse de la production alimentaire due à la surexploitation des terres ou aux changements climatiques sont autant de facteurs qui pourraient provoquer des dislocations graves dans nos sociétés, et affecter profondément la capacité de l'humanité à soutenir sa population actuelle. « Si notre système industriel tombe, il est peu probable que plus d'un ou deux milliards d'humains puissent vivre sur la Terre », soit la population mondiale à l'orée de la révolution industrielle, explique Wright.

Wright n'est d'ailleurs pas seul à penser de la sorte. Il souligne entre autres les résultats de l'*Évaluation des écosystèmes pour le millénaire*, rapport réalisé par l'ONU et publié en mars 2005¹, qui signale très clairement que l'humanité appauvrit actuellement le capital naturel dont sa vie dépend : « Près des deux tiers des services dispensés par la nature au genre humain sont en déclin dans le monde entier », lit-on dans ce document troublant, qui souligne de plus que « dans bien des cas, nous vivons sur des ressources que nous empruntons littéralement aux générations futures. »

L'humanité condamnée?

Courons-nous irrémédiablement à notre propre perte, comme tant d'autres civilisations avant nous? Est-ce que la terre est devenue une immense île de Pâques, cette terre qu'un peuple a surexploitée jusqu'à couper le dernier arbre des jungles qui la couvraient autrefois? Sommes-nous condamnés? « J'ai de bonnes et de mauvaises journées en y pensant, répond Wright. Je crois qu'il est possible qu'on se fauille à travers les défis qui se posent actuellement : nous avons la capacité technologique et la richesse nécessaires pour y arriver. Ce qui nous manque, c'est la volonté politique. Et un sentiment d'urgence chez nos classes dirigeantes. »

Le fait que les conséquences de nos excès se fassent sentir à long terme crée un problème supplémentaire qui freine l'émergence de ce sentiment d'urgence dans un monde politique et social qui pense avant tout à très court terme. C'est généralement face à des crises majeures, souligne Wright, que l'humanité donne les coups de barre nécessaires : « C'est seulement quand les choses tournent vraiment mal que nous nous mettons à agir. De façon réaliste, il faudrait qu'on passe tout près de la catastrophe pour que tout le monde se réveille. Moi-même, j'espère le mieux, mais je crois que nous devrions prévoir le pire. »

Ainsi, nous devrions chercher à réduire notre impact environnemental partout sur la planète, en évitant notamment aux peuples émergents de répéter les erreurs historiques (et continues) de l'Occident : « Pourquoi laisser l'Inde et la Chine passer par la même étape de développement “ sale ” que nous avons vécue? Si nous ne maîtrisons pas les choses, les chances de nous maintenir au-delà de quelques décennies se réduisent considérablement. »

Bien sûr, si la civilisation moderne en venait à s'effondrer, la nature pourrait souffler et se remettre des abus perpétrés par les humains. « Mais c'est un processus à très long terme. Et ça, ce n'est pas une bonne nouvelle pour nous », conclut Ronald Wright.

¹ Disponible à l'adresse Internet www.millenniumassessment.org/en/Products.BoardStatement.aspx

Brève histoire du progrès
Ronald Wright,
Hurtubise HMH,
224 p., 19,95\$



Une alimentation raisonnée

Si la lecture nourrit l'âme, elle peut aussi alimenter la conscience écologique et nutritionnelle de nos enfants, pour que leur corps s'en porte mieux. Qu'il s'agisse de dénoncer la malbouffe et les OGM, d'informer sur la biodiversité et l'agriculture biologique ou encore le commerce équitable, les livres pour la jeunesse font une large presse aux enjeux environnementaux qui régissent actuellement l'avenir des adultes de demain.



Par Brigitte Moreau, librairie Monet

Je vous propose de commencer cet éveil environnemental par un incontournable : *Si le monde était un village de 100 personnes, tome 2 : L'alimentation*, dont l'originalité repose sur une représentation du monde plus accessible pour l'enfant : on y réduit la population mondiale à l'échelle d'un village de 100 habitants. Ainsi, « le monde compte aujourd'hui 6,5 milliards d'habitants. Si on réduisait le monde à un village de 100 personnes, que mangerait-on dans ce village et comment se partagerait-on la nourriture? »

Excellent vulgarisateur, ce petit bouquin est plein d'enseignements et ne cessera de vous étonner. En voici une preuve éloquente : « Il faut 4 tonnes d'eau pour produire 1 kilo de riz, 20 tonnes d'eau pour produire 1 kg de viande. Mais 16 villageois [sur 100] ne disposent pas d'eau potable pour la préparation des repas. » Un documentaire percutant qui fait réfléchir.

Plus près de nous, Élise Gravel nous fait sérieusement rire avec son irrésistible album sur la malbouffe, *Bienvenue chez BigBurp*, une inoubliable visite guidée dans les méandres d'un restaurant *fast-food* d'où personne ne ressort indemne! Si la viande que nous consommons nécessite l'apport d'une considérable quantité d'eau pour la produire, je n'ose vous révéler les multiples manipulations que subissent les bœufs pour devenir des « jumbo burp grosgras ». Gravel tourne en dérision de façon savoureuse la surproduction de bovins et du dédain le plus total des burgers transgéniques qui en résultent, dégoulinant à souhait de gras trans. Voilà qui vous fera réfléchir à deux fois avant de vous engouffrer de nouveau dans un tel type de restaurant.

Une autre façon d'aborder le sujet est de l'envisager de son point de vue historique

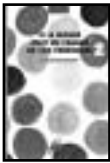
Le documentaire de l'ethnobotaniste Michel Chauvet, *Des céréales*, est une fenêtre ouverte sur l'histoire, la culture et la diversité de ces grains de vie que sont le blé et le maïs. « Les céréales nourrissent la planète et alimentent les mythes d'hier autant que les débats d'aujourd'hui », lit-on en quatrième de couverture. Mais mon préféré demeure *Petite histoire des nourritures* de Sylvie Baussier et Michelle Daufresne, qui propose un tour d'horizon complet de la nourriture : de la gourmandise au partage des ressources alimentaires, à travers différentes époques et cultures. Nous y appren-

drons aussi que l'« on peut faire pression sur les États et sur les organismes internationaux, en tant que citoyens, pour que soit vraiment reconnu le droit de chacun à se nourrir décemment. Cela peut se traduire par des décisions concrètes : faire payer les industries qui polluent les cours d'eau, donner aux paysans le minimum de terres nécessaires pour nourrir leur famille [...], empêcher les puissantes entreprises agroalimentaires d'imposer aux paysans des semences génétiquement modifiées [...] ». Bienvenue au pays de la conscience sociale : il en va de l'avenir de notre planète et des populations qui l'habitent!

L'environnement nous concerne tous, adultes comme enfants, puisque nous vivons en complète symbiose avec la nature... que nous acceptons de sacrifier au nom d'une sacro-sainte économie! Nous devons valoriser l'émergence d'une conscience sociale chez les jeunes, et ce, le plus tôt possible. Si « Acheter c'est voter »¹ et que « Nous sommes ce que nous mangeons »², ces livres sont tout aussi vitaux pour la santé de vos enfants que l'est le calcium pour leurs os!

¹ *Acheter c'est voter. Le cas du café*, Laure Waridel, Écosociété, 2005.

² *Nous sommes ce que nous mangeons*, Germaine Désir et Maurice Poyet, édité à compte d'auteur, 1966.



Si le monde était un village de 100 personnes (t. 2) : L'alimentation
Ikeda Kayoko (texte) et Yamauchi Masumi (ill.), Picquier Jeunesse, 102 p., 17,95\$



Bienvenue chez BigBurp
Élise Gravel, Imagine, 32 p., 13,95\$



Des céréales
Michel Chauvet, Éditions Gulf Stream, coll. Sauvegarde, 68 p., 24,95\$



Petite histoire des nourritures
Sylvie Baussier (texte) et Michelle Daufresne (ill.), Syros, coll. Petite histoire des hommes, 76 p., 34,95\$

ROBERT BARBAULT

La vie, mode d'emploi

Le monde connaît sa sixième grande crise d'extinction. Ne cherchez pas l'astéroïde : la frappe, cette fois, provient de l'espèce humaine. Derrière ce portrait sans complaisance, on trouve Robert Barbault, directeur du département d'écologie et de gestion de la biodiversité du Muséum d'histoire naturelle de Paris. Après *Pour que la Terre reste humaine* (Seuil), qu'il publiait en 1999 en collaboration avec Nicolas Hulot, le biologiste signe un nouveau livre à l'intention du grand public. Le message d'*Un éléphant dans un jeu de quilles*, remède de cheval contre les regards simplistes, est clair : la nature n'est pas le carré de sable de l'homme; l'homme n'est pas l'ennemi de la nature.

ROBERT BARBAULT

Par Mathieu Simard

« Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la » (Genèse : I, 28) : le tour du propriétaire proposé à Adam par Dieu n'a guère dévié de sa route avant que l'émergence des discours militants et scientifiques environnementaux et écologiques ne repoussent le balancier à l'extrême, diabolisant l'être humain. « Réconcilier » les deux, voilà le programme de Robert Barbault. Sur près de 250 pages exigeantes mais toujours passionnantes, l'écologue invite à « sortir de cette alternative perverse » qui oppose « adorateurs de bébés phoques » et « porteurs de progrès ». *Un éléphant dans un jeu de quilles*, plutôt que de servir une enfilade d'injonctions, transmet au lecteur les clés qui lui permettront de juger par lui-même de la réalité de la crise actuelle. « Pour atteindre cet objectif, résume l'auteur au bout du fil, j'ai considéré qu'il fallait d'abord expliquer ce que c'était que la vie, rendre attachante la diversité du vivant. Montrer que dans cette affaire, l'homme est loin d'avoir été constamment en opposition, mais en fait partie. »

La vie, la vie

« Primate aux yeux grands ouverts sur le monde, l'homme a tendance à réduire la diversité du vivant à ce qu'il en perçoit », écrit Robert Barbault au moment de présenter cette formidable prolifération du vivant. De la vie, on en trouve « jusque dans nos matelas, sur notre peau, dans nos intestins. » Des fosses maritimes les plus profondes aux sommets les plus élevés, la Terre en fourmille. À ce jour 1,7 millions d'espèces ont été répertoriées. Si on estime avoir à peu près fait le tour des vertébrés (46 700), on est loin du compte pour les plantes et les insectes : on a décrit 320 000 espèces de ces derniers sur une possibilité estimée à 8 millions. Les grandes surprises surviendront toutefois du côté des bactéries et des virus, véritable « monde du silence » de la biosphère. On ne connaîtrait présentement qu'un virus sur deux cents existants.

Chaque espèce fait partie d'un réseau complexe de liens avec les autres espèces. L'aventure humaine est, de même, un récit au développement chaotique, ponctué de rencontres et de ruptures, de hasards. Cette complexité est cruciale, comme me le fait sentir, voix enflammée, le biologiste : « Toute espèce est une invention prodigieuse. C'est quelque chose qui a résolu des problèmes avec une sophistication dont on n'est pas tout à fait capable à l'heure actuelle malgré nos performances technologiques. » À l'heure où la possibilité de cloner des humains soulève des débats, on

trouvera profit à lire le chapitre intitulé « Le sexe, pour quoi faire? », où la sexualité, forme moins « économique » que la division cellulaire pour assurer la reproduction, est décrite comme une formidable machine à produire du nouveau, quand la division n'aboutit qu'à une simple copie. Vaccin contre l'aveuglement de la technique, l'importance de la variété pour la survie d'une espèce reviendra au cours de l'entrevue dans une comparaison entre l'agriculture biologique et la culture d'OGM : « Si on prend, par exemple, la production laitière ou tel type de maïs pour sélectionner des individus qui sont performants dans un contexte donné, bien ciblé, dans des conditions très contrôlées, on va y arriver. Mais dans la nature, avec des parasites, avec des périodes sèches, des périodes froides, on va s'apercevoir que notre organisme ne va pas produire autant qu'on l'avait imaginé parce que la réalité est beaucoup plus complexe. Il aura perdu des capacités de résistance qu'on trouve dans des espèces moins productives. »

Coopérer

Pour remettre les jeux du hasard à leur juste place, l'écologue apporte ceux de l'amour. La primauté du *struggle for life* en prend pour son rhume : « Il y a non seulement des relations de prédation et de compétition dans la nature, mais aussi de coopération. Redire aujourd'hui qu'il faut qu'il y ait réconciliation entre l'homme et la nature, ça n'est qu'énoncer quelque chose qui a été fondamental dans l'histoire du succès de l'humanité. » Contrats à plus ou moins long terme avec les animaux ou les végétaux, ces interactions sont innombrables. Chacun garde à l'esprit l'amusante image du petit oiseau picorant sans risque entre les dents du crocodile, mais les manifestations de mutualisme ou de symbiose prennent parfois des formes plus douces au cœur de l'humain. Enfin, à son palais! Par exemple, *Un éléphant dans un jeu de quilles* parle de l'émergence

de l'élevage au néolithique, laquelle permettra la culture du lait, du fromage... puis du petit bleu, dû à l'action de moisissures comme le *Penicillium roqueforti*. Cette savoureuse conséquence est le fruit d'une coopération entre l'homme, l'animal, le végétal et le bactérien.

Et l'éléphant?

« À l'aube du troisième millénaire, l'homme apparaît comme un acteur majeur de la biosphère : c'est une espèce invasive qui pille ses propres ressources, menace d'extinction nombre d'autres espèces et affecte les climats de la planète. » Auteur de ce constat impitoyable, Robert Barbault refuse pourtant de baisser les bras. Le plus urgent, pour lui, est d'ouvrir le questionnement à l'ensemble de la population : « Moi-même, je considère que beaucoup de scientifiques sont trop [ancrés] dans leur spécialité. Le résultat, c'est que certains citoyens bien informés ont une capacité d'analyse scientifique généraliste qui vaut largement celle du spécialiste. Il ne s'agit pas de dire : "Moi, je suis scientifique, donc j'ai raison", mais plutôt : "Examinons les faits, on met tout sur la table". » Dans cet esprit, le troisième et dernier volet du livre attaque la confusion qui consiste à croire en la conception unidimensionnelle du progrès. Le texte s'impose alors comme un petit traité d'autodéfense intellectuelle. Ainsi, puisque les arguments affectifs des amoureux de la nature n'ébranlent guère la logique du Marché, il propose d'intégrer à ce dernier la conscience écologique. La disparition de l'éléphant d'Afrique n'émeut pas la haute finance? Montrons-lui la valeur économique de cet « ingénieur de l'écosystème », qui, bénévolement, entretient de vastes étendues.

Plus sérieusement, l'homme gagnerait à se souvenir qu'étant originaire de ces mêmes savanes, il est en littéralement pétri. C'est dans cet esprit que Robert Barbault termine son livre par un appel à un « renouveau humaniste », à une participation de tous à la défense du patrimoine vivant de la Terre.

Un éléphant dans un jeu de quilles
Robert Barbault,
Seuil,
coll. Science ouverte,
266 p., 39,95\$



Infos écolos

Le genre naissant de la bande dessinée documentaire (ou de reportage) prolifère irrésistiblement! Depuis quelques années à peine, et de plus en plus ces derniers mois, on assiste à l'avènement de nombreux titres s'attaquant tout aussi bien à des problématiques relationnelles et sociales que politiques. Et la bande dessinée étant un médium en phase avec son époque, l'environnement aussi se retrouve fréquemment abordé, souvent avec succès.

Par Eric Bouchard, librairie Monet

Chronique d'une collision politique

Rappelons-nous que c'est Étienne Davodeau qui ouvre le bal du reportage engagé en 2001 avec *Rural!*, cet inoubliable plaidoyer en faveur de la culture bio. Durant un an, l'auteur a suivi trois jeunes éleveurs laitiers ayant choisi de convertir leur production au biologique, et un couple qui, après dix ans de labeur, achève de rénover une maison de campagne. Mais voilà, un projet autoroutier viendra saboter les rêves de ces quelques passionnés, qui devront rejouer David contre Goliath face à la tyrannie d'un tracé absurde. Cette bande dessinée exceptionnelle aura fait des petits...

Portrait d'une utopie

Se définissant lui-même comme « reportage d'anticipation », *Écoloville* est un récit où sont projetées à grande échelle diverses technologies écologiques existant actuellement à l'état d'essai. Dans un futur proche (2015!), le réchauffement climatique s'est tant accéléré que des pics de chaleur estivaux à 50 degrés ne sont pas rares... Et comme le niveau de la mer s'est considérablement élevé, la France se retrouve avec une population côtière de 20 millions de personnes à reloger de toute urgence. Dans le but de bâtir un projet urbain durable, une délégation scientifique sera envoyée à Écoloville pour s'inspirer de ces différentes innovations. D'abord, son réseau de brumisateurs géants, soufflant air chaud en hiver et air frais en été, offre un microclimat confortable à ses habitants. Ensuite, son incroyable parc de panneaux solaires, installés sur l'ensemble des habitations grâce à un programme d'aide, assure une autonomie énergétique relative à la Ville. Par ailleurs, l'étude des énergies renouvelables est une matière scolaire obligatoire! Ajoutons à cela l'immense marché à ciel ouvert, les zones de friches classées réserves naturelles ou les automobiles fonctionnant au biocarburant (hum, ça sent la merguez!). Une ville de rêve, pensons-nous? Mais tous ne voient pas la vie en vert à

Écoloville, à commencer par la Mairie et la société Tricel, qui se disputent un nouvel or noir : le recyclage des déchets! Se serait-on jamais imaginé qu'on se battrait pour une épluchure de patate?

Autopsie d'une catastrophe

Mars 2003, deux mois après la fermeture de l'usine Metaleurop, le dessinateur Jean-Luc Loyer et le journaliste Xavier Bétaucourt se rendent sur place pour dresser un bilan de l'affaire et recueillir les témoignages de quelques *métallos*. Ils sont plus de sept cents à voir leur emploi supprimé à la suite d'une décision unilatérale d'actionnaires, et laissés pour compte sans plan social dans un milieu contaminé au plomb sur une zone de quarante-cinq kilomètres carrés! À la lumière d'une visite guidée des installations délabrées de Metaleurop désaffecté (personne n'osait se plaindre de la dangerosité du lieu de peur qu'on le ferme), le rapport de ces quelques anecdotes nous donne un grand frisson dans l'échine : alors que la direction persiste à affirmer que le site n'est pas pollué, le taux de saturnisme (intoxication infantile au plomb entraînant des troubles neuro-comportementaux irréversibles) de la commune est dix-huit fois supérieur aux normes autorisées; ou nous laisse un goût écœurant dans la bouche : par exemple, cet exploitant agricole qui se rend compte après des années de cultures infructueuses et la mort de plusieurs de ses vaches que le vétérinaire, qui ne voyait rien d'anormal dans ces décès, était soudoyé par les dirigeants de l'usine, et que ses sols étaient saturés en métaux lourds! Et à qui, après l'avoir accusé de répandre des céréales empoisonnées sur le marché, on propose des subventions pour financer sa production insuffisante! L'hypocrisie de Metaleurop aura duré jusqu'à la fin.

© Écoloville, Hachette



Rural!
Étienne Davodeau,
Delcourt,
coll. Encrages,
144 p., 19,95\$



Écoloville
Jean-Yves Duhoo,
Hachette
littératures,
coll. La Fouine
illustrée, 94 p.,
24,95\$



Noir métal
Jean-Luc Loyer et
Xavier Bétaucourt,
Delcourt,
coll. Mirages,
109 p., 24,95\$



Les guides du parfait petit écolo

Si on se fie à la quantité de livres disponibles, les jeunes d'aujourd'hui ont tous les moyens pour devenir de parfaits écolos, conscients de tout ce que la nature a à offrir et de toutes les manières dont nous risquons de la détruire. Lutte contre la pollution, compréhension des changements climatiques, espèces menacées, production d'énergie, agriculture : tout est touché par ces ouvrages souvent militants et regorgeant de propositions d'actes concrets que chacun de nous peut poser pour améliorer les choses.

Par Rémy Charest

L'un des plus réussis de cette catégorie est sans aucun doute *L'écologie* dans la collection « L'imagerie pourquoi comment », produite par les éditions Fleurus (125 p., 19,95\$). En courtes séquences question-réponse, le livre fait habilement le tour de questions comme les transports, l'agriculture, l'effet de serre, la gestion de l'eau, la pollution urbaine et la gestion des ressources naturelles, ou même de sujets plus pointus comme les espèces envahissantes ou l'assèchement de la Mer d'Aral dans l'ex-URSS. Mise en contexte, explications claires et faits incroyables se côtoient de page en page, d'une façon très équilibrée et rigoureuse, tout en étant agréablement présentés.

Chez Milan Jeunesse, on offre également toute une collection écologiste, sous le titre collectif « Agir pour ma planète ». Il y a d'abord un guide général intitulé *J'aime ma planète* et toute une série de tomes plus spécifiques sur *L'Eau*, *Le Bruit*, *L'Énergie* ou *Les Déchets* (31 p. ch., 11,95\$ ch.). Petits livres compacts et bien illustrés, ils sont aussi informatifs et pratiques, comme en témoigne le slogan imprimé en bas de couverture de tous les ouvrages de la série : « je découvre – je comprends – j'agis ».

En faire trop

Emportés par la bonne cause, certains livres ont tendance à trop en faire. Par exemple, *Champions du monde de l'écologie*, aussi chez Milan Jeunesse (96 p., 16,95\$), propose plein d'excellents gestes quotidiens ou occasionnels qui peuvent aider véritablement l'environnement. Mais il y a beaucoup d'autres idées dont les avantages, voire la pertinence, ou même l'exactitude, se révèlent beaucoup plus douteux. Par exemple, visiter un Écomusée est-il vraiment un moyen de constater qu'« autrefois, la nature imposait son rythme aux hommes »? Prendre le vélo, nous dit-on encore, nous permet d'être plus haut perché et donc, de respirer moins de gaz d'échappements qu'en étant à pied : vraiment? Et quand on parle de qualité de l'air, est-ce que la guerre aux acariens est vraiment un moyen de lutte contre la pollution? À prendre avec un grain de sel – marin, sans doute.

De même, *Le Dico de l'écologie* des éditions De la Martinière Jeunesse (123 p., 26,95\$), s'il se montre globalement plus rigoureux dans ses propos scientifiques, a toutefois une tendance à pousser l'éditorial assez loin dans les rubriques. L'article sur la faim dans le monde, par exemple, procède d'un point de vue plus politique que scientifique. Sous le terme « Robinet »,

on trouve la phrase : « Un robinet, ça s'ouvre, mais ça se ferme aussi! », ce qui est plus un slogan qu'une définition. Pour un dico, c'est un dico engagé, c'est le moins qu'on puisse dire.

Bien sûr, il n'est pas étonnant que le point de vue donné soit jusqu'à un certain point militant, et que l'on cherche un peu à secouer le jeune enfant-consommateur des pays industrialisés. Mais le risque, c'est de faire passer de l'opinion pour de l'information, un mélange des genres qui, au bout du compte, crée des confusions supplémentaires qui n'aident pas plus la cause. Le principe de précaution que les écologistes recommandent pour les interventions humaines, ça peut aussi s'appliquer aux affirmations de tout un chacun.

Comment ça marche, la Terre ?

Pour bien comprendre le fonctionnement de la nature et éclairer les actes écologiques que nous sommes appelés à poser, il faut aussi pouvoir remonter un peu en amont de ces livres engagés pour s'informer sur un mode un peu plus encyclopédique. Bref, on choisit mieux ses gestes si on comprend bien quels effets ils auront sur le monde qui nous entoure.

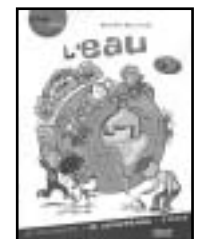
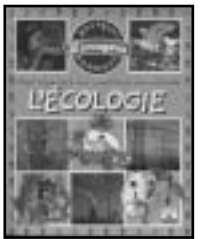
Ainsi, on comprendra mieux la biodiversité en explorant *La Vie des animaux*, une encyclopédie Larousse destinée aux 6 à 9 ans (78 p., 19,95\$). Des mœurs amoureuses à la vie de groupe en passant par les cris, l'alimentation, le camouflage, la reproduction, l'habitat ou les défenses naturelles des animaux, on couvre tout de façon simple et claire, compréhensible pour un élève du primaire. Un beau tour des merveilles du règne animal, qui ont de quoi nous donner envie de mieux les préserver.

Pour un lectorat un peu plus âgé, les « Guides de la connaissance » des éditions Québec Américain constituent également une collection hautement recommandable. Dans le style qui a fait le succès de la maison, fort sur l'illustration et clair dans ses explications, le dernier-né de la série, *Les Plantes*, sous-

titré *Comprendre la diversité du monde végétal* (128 p., 19,95\$), fait le tour de la question en détails, des structures cellulaires à la croissance des grands arbres et aux milieux naturels pris dans leur ensemble. Le développement des plantes à fleurs, le rôle de la chlorophylle ou la façon dont certaines plantes s'en passent, le transport de la sève ou la dispersion du pollen sont autant de phénomènes expliqués avec des images éclairantes et un propos ordonné et systématique. Un tour d'horizon des centaines de milliers d'espèces du monde végétal qui a tout ce qu'il faut pour bien nous faire comprendre que tout ce qui nous entoure, en ville comme à la campagne, grouille de vie complexe et adaptée à son milieu. Le genre d'enseignement qui, une fois implanté dans votre esprit, vous suit toute la vie.

En ce sens, le parcours que proposent ces livres est loin de se limiter à l'enfance. Pour quand ils seront grands, vous pourriez aussi leur acheter *L'Arbre, une vie* de David Suzuki et Wayne Grady, un ouvrage très original qui fait le tour de la vie d'un pin de Douglas et de tout ce qui l'entoure et l'habite, au fil des siècles. Loin d'être légère, cette biographie se lit lentement, en portant attention aux petits détails de la Vie, ce qui est peut-être en soi une leçon d'écologie.

© Champions du monde de l'écologie, Milan Jeunesse



Écosociété

Un engagement durable

En 1992, un regroupement de citoyens mettait sur pied l'Institut pour une écosociété (IPE), destiné à s'imposer comme un *think tank* alternatif. Les objectifs de l'Institut, qui se voulaient « partie prenante des grands courants sociaux qui combattent le productivisme, la surconsommation, les pouvoirs hiérarchiques et de domination », ne souffrent d'aucune ambiguïté. Quatorze ans plus tard, les Éditions Écosociété et leurs cent dix titres publiés ont rempli une bonne part de l'ambitieux programme de l'Institut.



JULIE MONGEAU

Par Mathieu Simard

Small is beautiful

Reflet fidèle de la profonde culture démocratique de ses fondateurs, la rare souplesse de gestion de l'entreprise l'a pourtant conduite à des extrémités peu souhaitables. Écosociété a en effet frôlé la catastrophe. La nomination de Julie Mongeau comme coordonnatrice de la maison en juin 2004 résulte directement de ses difficultés : « Je suis arrivée dans un moment de crise. Il y avait 5-6 employés à temps plein, mais personne ne portait de titre. C'était un peu à l'image de la boîte, en toute collégialité : les problèmes en ont été d'autant plus aigus. » Le comité de gestion, forme antérieure de l'actuel conseil d'administration, comprenait l'ensemble des employés, en plus de simples sympathisants. Ceux-là, remplis de bonne volonté, étaient souvent peu au courant de la marche quotidienne d'Écosociété. Sollicité pour son expertise, un professeur de management remettra quelque peu les pendules à l'heure. Là où on croyait faire de la cogestion, il n'y verra simplement... pas de gestion du tout! « La difficulté financière s'était avérée être si sérieuse, explique Julie Mongeau, qu'il a fallu prendre des mesures draconiennes. Et ça a voulu dire le licenciement de tout le monde. »

À ce contexte houleux s'ajoutait encore son inexpérience du monde du livre. Après des études en journalisme, en enseignement de l'anglais et en communications, Julie Mongeau, endossera toutefois l'habit d'éditrice avec bonheur, à la mesure de sa polyvalence : « Il fallait apprendre, gérer, n'échapper aucun morceau. Mais je pense que le défi a été relevé. » Repartie sur des bases nouvelles, Écosociété n'emploiera désormais que trois personnes à temps plein. À part sa nouvelle coordonnatrice, on retrouve depuis novembre 2005 à l'éditorial et à la direction de la production Valérie Lefebvre-Faucher, et un poste aux communications était toujours à pourvoir au moment de mettre sous presse. À temps partiel, on compte sur les services d'Hasna Addou à la comptabilité et de Serge Mongeau, qui demeure un véritable voltigeur pour la maison... et l'un de ses auteurs-vedettes : *La Simplicité volontaire, plus que jamais*, édition revue et augmentée en 1998 de ce titre phare, s'est écoulé à ce jour à plus de trente mille exemplaires.

Des succès sans compromis

Pas de recette spéciale chez Écosociété : la nécessité de rendre l'information accessible au plus grand nombre prime sur la recherche de bons coups. Les rééditions emploient d'ailleurs une part importante des énergies de la maison qui, pour les mêmes raisons, consacre une grande proportion de son activité annuelle aux traductions : « On se le fait reprocher et parfois moi-même je m'en insurge, mais ce n'est pas évident de trouver un livre sur

certains sujets. C'est plus facile de s'exprimer sur un " produit fini " que d'attendre qu'un Québécois finisse, éventuellement, par envoyer un manuscrit intéressant, explique Julie Mongeau, qui se montre d'ailleurs sensible à la condition des étudiants ou des personnes vivant d'un faible revenu. Partager les livres ou les faire acheter par sa bibliothèque locale constituent autant de solutions qu'elle n'hésite pas à présenter ouvertement aux lecteurs rencontrés dans les salons. *La Simplicité volontaire...* propose d'ailleurs en page 245 cette dernière possibilité, qui peut sembler paradoxale pour un éditeur.

Malgré cela, un ouvrage comme *Les Dessous de la politique de l'Oncle Sam* de Noam Chomsky passe la barre des vingt mille exemplaires vendus. Plus près de nous, on se souviendra d'*Acheter, c'est voter* de Laure Waridel, d'*Équiterre*, et de *Bien commun recherché*, signé par la porte-parole de Québec Solidaire, Françoise David. *L'Envers de la pilule*, quant à lui, connaît une vie plus qu'honorable avec trois réimpressions et près de 5000 exemplaires vendus depuis l'automne 2004. Écrit par Jean-Claude Saint-Onge, cet essai brosse un tableau sans complaisance de l'industrie pharmaceutique, dont les profits déjà faramineux s'accroissent au même rythme que les dépenses publiques en santé.

Du reste, entre ces ouvrages bien couverts par les médias et les livres pour ainsi dire mort-nés, d'autres s'écoulaient comme des petits pains chauds en dépit d'un silence radio presque complet. Au chapitre des livres négligés par la critique, on compte *Repenser l'action politique de gauche*, troisième livre du sociologue Pierre Mouderde à paraître chez Écosociété, après *ADQ. Une voie sans issue* et *Quand l'utopie ne désarme pas*, une enquête sur la

gauche sud-américaine qui, à l'aune des dernières élections de la région, mérite une relecture attentive. Sorti l'automne dernier, *Repenser l'action politique de gauche* tombe tout autant à pic. Une agréable surprise pour Julie Mongeau : « Un mois après sa parution, j'étais en réimpression. Au Salon du livre de Montréal, les gens s'arrêtaient, interpellés. Le livre arrivait à point avec la course au leadership du Parti québécois, la création de Québec Solidaire... »

Figurant parmi les quatre-vingts éditeurs canadiens à s'être engagés auprès de l'organisme Écoinitiatives à ne pas utiliser de papier issu de forêts anciennes ou menacées, Écosociété imprime à l'encre végétale sur un papier recyclé, sans nulle trace de chlore. Signataire québécois, avec L'instant même et Les Écrits des Forges, de la Déclaration des éditeurs indépendants du monde latin, qui réclame notamment des gouvernements une politique du livre accentuant la protection des droits d'auteurs et l'instauration d'un prix unique, la maison d'édition participe de plus à la collection « Enjeux Planète ». Paru dernièrement, *La Diplomatie non gouvernementale* d'Henri Rouillé d'Orfeuil, qui analyse et explique les pouvoirs et les limites des ONG à l'échelle internationale, représente déjà le dixième de ces « livres équitables », dont la production est prise en charge par Écosociété et ses dix partenaires d'Europe et d'Afrique.

Les mots « patience et dévouement » pourraient servir de slogan à Écosociété : « J'ai encore récemment réimprimé un livre qui est paru en 1994. Mes défis à moi ne sont pas les mêmes que ceux de Michel Brûlé, par exemple, qui fait plus des livres collés à l'actualité. À chaque maison sa spécificité et ses difficultés aussi. » À l'instar de sa coordonnatrice, « digne fille de son père » mais volant depuis belle lurette de ses propres ailes, Écosociété a trouvé sa niche entre le savoir et l'agir : « Pour chacun de nos livres, on a ça en tête, conclut-elle : qu'ils ouvrent des pistes de solutions, qu'ils proposent des voies à suivre. »

LES ÉDITIONS ÉCOSOCIÉTÉ
C. P. 32 052, comptoir Saint-André
Montréal (Québec) H2L 4Y5
Tél. : (514) 521-0913
info@ecosociete.org
www.ecosociete.org



Faire la différence

Avec la mobilisation mondiale autour des problématiques écologiques, force est de constater que l'avenir de la vie sur la Terre est périlleux. Dans ce mouvement de conscientisation à la situation planétaire s'inscrit *Mal de Terre* d'Hubert Reeves (Points, 272 p., 14,95\$), qui préconise un passage à l'action marquée par la responsabilisation des citoyens. Comme le vieil homme qui sauve, une à une, une centaine des milliers d'étoiles de mer échouées sur la plage, si chacun d'entre nous jette son étoile à la mer, aussi petit soit le geste, nous pourrions peut-être espérer changer le cours des choses.

Par Annie Mercier

Le cycle de la vie

Pour comprendre l'ampleur de la dégradation terrestre, il est primordial de remonter aux sources de la création avec *Origines. Du néant à la vie*, (Flammarion/GÉO, 200 p., 79,95\$). Les photographies quasi surréalistes nous transportent treize milliards d'années en arrière. D'état gazeux à solide, la Terre n'a cessé d'évoluer et de se régénérer depuis la plus importante extinction, survenue il y a 250 millions d'années, et au cours de laquelle plus de 96% des espèces ont disparu.

Aujourd'hui, nous risquons d'être la cause et les victimes de cette sixième disparition massive, d'où l'urgence de concentrer nos forces pour sauvegarder cet univers fragile, rendu en photos par Michel Gunther dans *Passion planète* (Artémis, 223 p., 59,95\$). Ces sublimes clichés sont prétextes à exposer les grands problèmes environnementaux et à célébrer les peuples engagés à conserver ces richesses. La déforestation, la désertification et le réchauffement des eaux constituent des phénomènes menaçant toutes les espèces vivantes. On pourrait aussi aborder le tourisme, le trafic d'espèces et les guerres.

Depuis le début des hostilités au Congo, en 1996, la moitié des gorilles des plaines de l'est ont été tués. *Le Cœur des gorilles*, jolie plaquette aux Éditions Les 400 coups (31 p., 12,95\$), sensibilise les enfants à la fragilité de ces géants touchés par les tirs des troupes armées ou des braconniers. Et combien d'autres races sont ainsi menacées par l'homme?

L'engagement en partage

Un hommage photographique grandiose est exprimé à la biodiversité planétaire par le journaliste-voyageur Nicolas Hulot dans *La Terre en partage* (La Martinière, 384 p., 79,95\$). Amoureux de la nature, il crée en 1990 sa fondation éponyme ayant la mission de développer l'éducation à l'environnement en élaborant des projets aux visées écologiques, sociales et économiques, conjointement avec des organismes gouvernementaux. *La Diplomatie non gouvernementale* (Écosociété, 204 p., 20\$) démontre que ces partenariats entre ONG et instances gouvernementales sont indispensables pour donner « un mouvement, une dynamique aux sociétés humaines » à l'échelle mondiale.

Profitant de ce contexte synergique, Nicolas Hulot et l'ADEME (Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie), au cœur du programme « Le Défi de la Terre », s'associent à la maison d'édition Actes Sud pour proposer

aux jeunes une collection éducative et amusante, scientifique et pratique, dans le but de les inciter à se renseigner et à s'impliquer concrètement dans la défense de l'environnement (*L'Énergie à petits pas* et *Le Climat à petits pas*, 79 p. et 69 p., 21,95\$ ch.).

Parce que l'avenir, c'est aujourd'hui

Pour que nos efforts pour minimiser notre « empreinte écologique » soient maximisés, les actes posés doivent être quotidiens. *365 gestes pour la planète* (La Martinière, 380 p. 49,95\$) s'avère un précieux livre de chevet avec ses conseils au jour le jour, agrémentés des photos de Philippe Bourseiller.

Afin que les générations futures puissent également profiter de notre belle planète, il est essentiel de transmettre aux petits et aux grands de saines habitudes en matière de transport, de recyclage, d'achats, etc. Et ça commence avec *Léon et l'environnement* (La courte échelle, 63 p., 20,95\$). Sous forme de bande dessinée, le rigolo cyclope présente aux 6 à 10 ans des pratiques simples : économiser le papier, éteindre les lumières ou éviter les sacs de plastique.

Dans le but de poursuivre l'éducation à une jeunesse « verte », lancez-les à la chasse aux trésors naturels menacés de disparition avec l'encyclopédie *Trésors vivants* (Québec Amérique jeunesse, 160 p., 12,95\$). Cette « aventure nature » autour du monde, dont l'enfant est le héros, encourage à protéger le patrimoine, à commencer par les forêts et les cours d'eau. Au Québec, ces deux richesses représentent d'ailleurs des sujets épineux. Les regroupements de militants, écologistes ou artistiques, sont de plus en plus nombreux à se porter à leur secours. La Fondation Rivières et son porte-parole, Roy Dupuis, présentent dans *Eau de vie* (Un monde différent, 207 p., 22,95\$) des réflexions d'artistes en textes et en poèmes sur le thème l'eau. Au même moment, avec de la suite dans les idées, Richard Desjardins signe la préface des *Dernières Forêts d'arbres libres* (Lancôt, 157 p., 17,95\$), un hymne en prose à nos forêts dévastées pour quelques billets verts.

Vers une humanité responsable

Dans cette course effrénée pour la survie humaine, les pessimistes comme les optimistes valorisent « un assagissement au niveau planétaire » de la consommation pour favoriser, entre autres, le développement durable. Cette mondialisation du concept de consommation, espérons-le, donnera naissance à un nouveau type d'acheteur, plus conscient de l'impact de ses choix et exigeant la transparence des biens et des services consommables, tel que présenté dans *Consommer éthique. Un choix* (Éditions Luc Pire, 174 p., 33,95\$). Cette conscientisation devrait aider le commerce équitable à s'imposer au-delà du 0,01% du commerce mondial occupé actuellement, ce qu'espère ardemment Tristan Lecomte, fondateur de l'entreprise Alter Éco et auteur du *Pari du commerce équitable* (Éditions d'Organisation, 363 p., 64\$).

Cette vague de popularité pour les produits équitables, l'agriculture biologique ainsi que l'engouement pour la simplicité volontaire dénote l'urgent désir des humains de changer ce mode de vie destructeur pour des habitudes plus respectueuses de la nature. Certains ont troqué l'auto pour le vélo, d'autres font partie de coopératives d'habitation et quelques-uns vont jusqu'à développer des projets d'écovillages comme Diana Leafe Christian, auteure de *Vivre autrement* (Écosociété, 448 p., 30\$).

Est-ce que toutes ces belles idées nous sauveront? Seule la fin le dira! En attendant, Jacques Languirand nous offre, dans sa préface de *Vivre autrement*, la meilleure des réponses : « Après tout, il faut bien que nos folles expériences, peu importe leur issue, servent aux nouvelles générations ».

© Léon et l'environnement, Annie Groovie, La courte échelle.





Nouveautés



Au départ respectables fonctionnaires élus parmi l'élite, les mandarins sont devenus des magnats de la finance aux mains pas nettes. L'inspecteur Cheng doit faire la lumière sur les circonstances entourant la mort, survenue dans une maison close, d'un de ses collègues chargé d'enquêter sur Xing Xing, un membre du Parti s'étant enfui en Amérique. Qu'à cela ne tienne : Cheng, sous le couvert d'une tournée d'auteurs chinois, s'envole pour le pays de l'Oncle Sam, où l'attendent magouilles et corruption. *Le Très Corruptible Mandarin* traite une fois de plus de la Chine postcommuniste, pervertie par le profit. Né à Shangai, Qiu Xiaolong a été victime de la Révolution culturelle. De son pays d'adoption, les États-Unis, il jette un regard mordant et non dénué d'humour sur la dérive de l'Empire du Milieu.

LE TRÈS CORRUPTIBLE MANDARIN

Qiu Xiaolong, Éditions Liana Levi, 375 p., 34,95\$



Les violences faites aux femmes et aux enfants sont parmi les moins tolérées en Occident, et deviennent carrément odieuses lorsqu'il s'agit d'une mère enceinte d'un poupon. Thriller sordide, *Un tueur parmi nous* raconte comment treize femmes ont été violées, tuées puis éviscérées. Treize victimes? Parlons plutôt de vingt-six puisqu'elles portaient toutes un enfant. En congé de maladie à la suite d'un incendie dans lequel son collègue pompier, Thomas, a péri, Emmanuella Sanchez ne reste pas inactive pour autant. Avant de mourir sous les décombres de l'immeuble en flammes, Thomas a avoué avoir assassiné son épouse et sa fille à naître. Celui qu'elle croyait connaître serait-il le Tueur des Laurentides? Emma payera très cher pour apprendre la vérité...

UN TUEUR PARMI NOUS

Marie-Christine Vincent, Éditions de Mortagne, 496 p., 24,95\$



Dans *Les Loups de Fenryder*, l'écrivain de fantastique Stanley Holder révélait à un journaliste les sources de son inspiration : un secret que sa grand-mère lui avait fait promettre de taire à jamais. En représailles, la fille de Holder est assassinée par des membres d'une secte mystérieuse. En Louisiane, sur leur piste, Stanley rencontre une famille, les Baldwin, et trouve une alliée en Sarah Wildar, une journaliste. Après un premier livre où brillaient déjà comme un diamant noir l'humour macabre et l'érudition discrète d'Alec Covin, *États primitifs* raconte la poursuite de la chasse dans un New York contemporain. Là, Sarah et Tim Modin, véritable croisé sous un imper de privé, s'engagent dans une lutte contre un pouvoir occulte qui les dépasse. Tandis que l'Amérique, heurtée par le 11 septembre, se referme dans la peur de l'Autre, le danger croît de l'intérieur.

ÉTATS PRIMITIFS

Alec Covin, Plon, 376 p., 36,95\$



En douze ans et dix livres dont plusieurs primés, Fred Vargas s'est imposée comme le fleuron du polar français. Vargas (un nom de plume) a même inventé sa marque de commerce, le « rompol » (abréviation de « roman policier »), qu'une journaliste du *Magazine littéraire* décrit comme un genre « essentiellement poétique, (...) pas noir mais nocturne, [et qui] plonge le lecteur dans le monde onirique de ces nuits d'enfance où l'on joue à se faire peur ». Il est impossible de résumer un livre de l'auteure de *Pars vite et reviens tard*, qui, d'une enquête à l'autre, remet en selle ses personnages fétiches, dont le commissaire Jean-Baptiste Adamsberg, qui doit ici élucider le meurtre de deux junkies. Sachez seulement que *Dans les bois éternels* est un très grand cru...

DANS LES BOIS ÉTERNELS

Fred Vargas, Éditions Viviane Hamy, coll. Chemins nocturnes, 442 p., 34,95\$



Le journaliste John Cattuso part pour l'Italie réaliser un documentaire sur le grand Jubilé du Millénaire. Son attention se tourne rapidement vers l'étrange maladie de Sorsi, l'ingénieur ayant inventé le système de surveillance du Vatican. La mort suspecte de ce dernier lui met la puce à l'oreille : le trépassé a sûrement vu une chose qui devait rester dans l'oubli. Le reporter investigate. Ses recherches le mènent à la « Porte du silence », gardienne d'un secret apte à ébranler toute la chrétienté. Mais franchir son seuil comporte sa part de dangers... Parmi tous les clones du *Da Vinci Code* qui mettent à mal les dogmes fondamentaux du catholicisme, *La Porte du silence*, un thriller historico-théologique au rythme soutenu et à l'intrigue bien ficelée, s'en tire haut la main

LA PORTE DU SILENCE

Henri Bellotto, JCL, 479 p., 24,95\$



Alice Liddell, une consultante américaine du Fonds monétaire international, est chargée de mener à bien la privatisation de la plus importante distillerie de vodka de Russie, Octobre Rouge. En décembre 1991, l'ex-URSS est encore sous le choc du putsch manqué des tenants de l'orthodoxie communiste, et la capitale vit au rythme des règlements de comptes entre mafias russe et tchétchène. Comme si l'ambiance n'était pas déjà à couper au couteau, les meurtres de trois enfants découverts sous les glaces de la rivière Moskova compliquent le travail d'Alice. Il appert que certains personnages haut placés, à commencer par le directeur de l'usine, veulent conserver le contrôle de cette eau-de-vie si pratique pour dissimuler quelques trafics... Un bon thriller qui vous donnera froid dans le dos pendant les chaleurs d'été!

VODKA

Boris Starling, L'Archipel, 582 p., 32,95\$

le libraire CRAQUE



La Trahison de l'ange

Ève de Castro, Éditions Robert Laffont, 432 p., 29,95\$

Après avoir gagné une partie de mah-jong contre un mystérieux Égyptien, le journaliste Nat Ndouala remporte 30 000\$. L'Égyptien propose d'échanger la

somme contre une information explosive difficile à refuser pour un modeste pigiste. De Londres à Cuba, de Las Vegas à Moscou, Nat remonte la piste, ne se doutant en rien de la machination effarante dans laquelle il est propulsé. Il y avait longtemps que je n'avais pas eu un tel livre entre les mains, captivant et émouvant, dont l'intrigue réside dans les temps, les verbes et les silences. Certains passages sont si beaux qu'on les déguste lentement en jalosant la plume si riche, colorée et magique, qui donne naissance à des personnages carrément inoubliables. Un roman construit comme un jeu de stratégie dont on ressort bouleversés, avec l'envie de le lire une deuxième fois pour mieux saisir la finesse et la subtilité de l'intrigue.

Mélanie Quimper Pantoute



Du plomb comme pourboire

Pinson du Champ d'Ail, JCL, coll. Couche-tard, 328 p., 17,95\$

Pinson travaille au restaurant *Le Crotale Sonné*. Un jour où il remplace la patronne, partie en vacances dans le Sud, il se voit dans l'obligation

de remplacer le livreur Stéphane, absent au moment de l'arrivée d'une foule de clients inattendus. Lors de sa livraison, des hommes armés de fusils de chasse tenteront de le tuer. Mais en est-il vraiment la cible? Sa patronne ne voulant pas impliquer la police dans cette affaire, Pinson décide de mener lui-même sa propre enquête. Il découvrira une machination des plus inattendues, dirigée contre les enfants du primaire. *Du plomb comme pourboire*, c'est un roman policier où l'auteur ne finit plus de surprendre. S'adressant directement au lecteur, ses propos littéraires et sociaux, empreints d'humour et de réalisme, nous offrent une lecture intelligente, captivante et pleine de rebondissements. **Sophie Lapointe** *Les Bouquinistes*



Magie noire

John Case, Presses de la Cité, coll. Sang d'encre, 475 p., 34,95\$

Alex Callahan, reporter à la télévision, emmène ses fils jumeaux de six ans visiter une fête médiévale. Alors qu'ils assistent à une joute de chevaliers, les enfants disparaissent subitement dans la foule. Après

plusieurs semaines sans nouvelles, les autorités craignent évidemment le pire. Mais Alex refuse d'abandonner ses enfants; aussi se lance-t-il seul sur une piste ignorée des autorités. Inspiré par les cas antérieurs de jumeaux disparus, il s'engage dans le monde de la magie noire, de la prestidigitation et du vaudou. J'ai lu ce roman en deux jours, fascinée par ce que l'auteur nous apprend sur l'histoire de la magie. L'enquête menée par Alex est étoffée, ses démarches sont crédibles, et sa route, jonchée de personnages aussi colorés qu'inquiétants. Ses déplacements à travers les États-Unis donnent du rythme à cette histoire sordide.

Mélanie Quimper Pantoute

ANDRÉ MAROIS

L'art de la chute

Décidément, depuis son arrivée au Québec en 1992, André Marois n'a pas chômé, comme on dit. Concepteur publicitaire, il est également l'auteur d'une dizaine de polars destinés à la jeunesse, de nouvelles noires parues dans divers revues et collectifs au Québec ou en France, et de trois romans noirs et d'un recueil de nouvelles de la même eau destinés aux adultes. Ce printemps, il signe un nouveau recueil, *Du cyan plein les mains*, où se déploie tout l'art d'un écrivain au style assuré, à l'ironie grinçante et au goût pour les chutes implacables.

Par Stanley Péan

Comme on s'y serait attendu, la nouvelle éponyme, avec son calembour en guise de titre, donne le ton : « Du cyan plein les mains » raconte la croisade d'un esthète qui a décidé de tracter les graphistes et concepteurs publicitaires responsables de toutes ces horreurs qui agressent son sens du beau. Publiée initialement sur le site Web de l'auteur avant d'être reprise dans les pages d'*Alibis*, cette nouvelle n'avait pas manqué de faire couler de l'encre, ainsi que le rappelle Marois dans le liminaire : « Ça a été une drôle d'histoire, à vrai dire, renchérit l'auteur en entrevue. J'avais participé à un jury d'un concours de graphisme et on m'avait demandé d'écrire une petite bio pour me présenter dans le magazine où l'on dévoilait les résultats. J'avais dit que j'allais écrire un roman qui racontait l'histoire d'un type

On ne connaît guère de textes de Marois qui ne relèvent pas du genre noir, de son premier roman *Accidents de parcours* jusqu'à ce recueil-ci qui, malgré la coloration turquoise du titre, porte en sous-titre l'étiquette « nouvelles noires », comme une déclaration de principe : « Il me semblait que l'étiquette “ nouvelles ” tout court était trop vaste, explique-t-il. On parle bien de roman noir et je tenais à ce qu'on le précise, je tenais à ce que les lecteurs sachent ce qu'ils ont entre les mains avant de l'acheter. Et puis, c'est le genre où je me sens le plus à l'aise. Ça étonne les gens de mon entourage, qui me disent : “ C'est bizarre, tu n'as pas l'air violent, mais tu écris toujours des histoires où tu assassines tout le monde. ” Et je leur réponds toujours que c'est tant mieux que j'assassine les gens uniquement dans mes livres... »

Implacable fatalité

André Marois ne cache pas que son goût pour le noir tient au fait que le genre lui permet de concevoir des histoires simples mais percutantes, qui prennent racine dans son quotidien sans être autobiographiques. Au fil de ces récits souvent macabres, puisés aux sources les plus sombres de la psyché de l'auteur, se profile une vision très critique de la société contemporaine : « Ce n'est pas forcément délibéré, avoue l'écrivain qui ne s'est jamais donné une mission de pamphlétaire. Certaines de ces nouvelles ont à l'origine été écrites pour le magazine *Urbania*, dont chaque numéro porte sur un thème, et dans ces cas-là, je réponds à une commande bien précise.

Mais, en général, je ne me force pas, j'aime juste raconter des choses qui se passent autour de moi, des choses quotidiennes, d'où le côté actuel, contemporain. Dans “ La Survie », je m'inspire d'un délire que j'ai vraiment eu. J'avais dit à mes enfants que je ferais un stage de survie; mais j'ai fini par écrire sur le sujet à la place et je me suis rendu compte de tout le ridicule du projet. Je me suis

aperçu que la vraie survie, c'était d'affronter le quotidien en ville, tout simplement. »

Ancrées dans la réalité de tous les jours, ces nouvelles font néanmoins appel à un imaginaire débridé et délicieusement tordu. Pareil commentaire amuse et flatte André Marois, qui ne s'en défend pas, loin de là : « Pour la nouvelle “ En face ”, où mon personnage se demande ce qui se passe de l'autre côté de la fenêtre en face de chez lui, je me suis inspiré de cette fenêtre directement en face de chez moi à travers laquelle je voyais cet homme qui écrivait toutes les nuits. J'ai même fini par savoir qui c'était, même si lui ne se doute pas du tout qu'il m'a inspiré cette histoire. » Toujours dans son liminaire, Marois identifie comme dénominateur commun aux nouvelles du recueil la récurrence d'un certain type de héros masculin, solitaire un brin désabusé... qui lui ressemble peut-être un peu? « Je crois que je m'identifie facilement à ce genre de gars, avoue-t-il. Je suis moi-même assez solitaire, même si j'ai une vie de famille bien remplie et beaucoup d'amis. Mais j'aime fonctionner seul dans mon coin et le travail d'écrivain me convient parfaitement. Et puis, j'aime lire des histoires de gens seuls; j'ai lu récemment *Le Jardin du Bossu* de Franz Bartelt et ça m'a beaucoup touché. »

Très sensible à la structure dramatique, André Marois reste attaché à une conception classique de la nouvelle qui exige que chaque récit se termine sur une chute sinon surprenante, du moins déroutante : « Pour moi, la chute, c'est très important. Il y a très longtemps, j'ai lu un recueil qui m'a marqué : *New York tic tac* de O. Henry, et je me vois dans cette lignée plutôt que dans celle de Raymond Carver, par exemple. J'aime que la chute survienne de manière implacable. » Est-ce à dire que pour l'auteur de *Du cyan plein les mains*, la littérature noire serait un lieu d'expression privilégié pour un certain sentiment de la fatalité qui apparenterait le genre aux tragédies antiques? « Absolument, croit le nouvelliste. Il y a toujours dans mes histoires quelque chose qui rattrape les personnages et il y a aussi une logique à l'œuvre. Même si je ne prévois pas toujours à l'avance le dénouement de mes nouvelles, je suis toujours surpris de voir qu'il y a une logique, une nécessité qui fait que la fin s'impose. Il est vrai que comme je finis toujours par assassiner quelqu'un, on peut parfois se douter de ce qui va arriver. Mais je m'efforce de varier les plaisirs quand même. »

qui voulait tuer tout ceux qui faisaient des choses laides. C'était une blague au début, mais j'ai fini par en faire une nouvelle que j'ai mise en ligne sur mon site personnel. Des gens d'*Infopresse* et de *Grafika* en ont parlé et ça fait boule de neige. Alors l'affluence sur mon site a grimpé en flèche et les gens m'écrivaient pour me remercier d'avoir inventé cette histoire qui leur faisait plaisir. J'ai même fait une entrevue à une émission sur la pub de la télé française. C'était vraiment incroyable, inattendu, qu'une nouvelle parue sur le site d'un auteur méconnu provoque une telle onde de choc. »



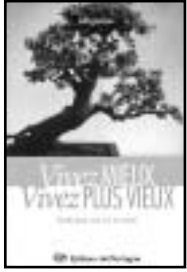
ANDRÉ MAROIS

© Céline Lalonde

Du cyan plein les mains
André Marois,
La courte échelle,
156 p., 23,95\$



Nouveautés



Vieillir, c'est inquiétant lorsque, comme l'a si bien écrit Bernard Arcand, nous évoluons dans une société axée sur les apparences en sachant « qu'il est important de soigner le dehors, mais aussi d'aller au-delà. » Avec le dépassement des limites de l'espérance de vie, les gens désirent battre des records de longévité, tout en conservant le physique de leur jeunesse. Par chance, bien vieillir n'est pas une question de rides, mais d'attitude et de santé. C'est d'ailleurs la philosophie prônée par André Ledoux : chacun est l'artisan de son âge. Il faut envisager positivement le vieillissement par l'adoption d'une alimentation saine, d'une vie sociale active, d'exercices physiques et mentaux, et ce, dans le but d'obtenir une bonne qualité de vie. Si l'on met tous ces conseils en pratique, on est prêt à devenir un centenaire... heureux!

VIVEZ MIEUX, VIVEZ PLUS VIEUX

André Ledoux, Éditions de Mortagne, 427 p., 24,95\$



Yves Lamontagne, président du Collège des médecins, impose le respect. Au Biafra pendant la guerre civile, psychiatre et chercheur, fondateur du Centre de recherche Fernand-Séguin, l'homme a connu les petits boulots de nuit à l'usine pour payer ses études. Il livre dans ce bref ouvrage une radiographie

sans complaisance du système de santé, proposant une analyse de la situation actuelle, un regard peu amène sur les institutions américaines, puis un projet de système pour le Québec inspiré des modèles scandinaves. Le spectre d'une « médecine à deux vitesses » n'effraie pas le D^r Lamontagne, qui explique que celle-ci a toujours existé et qu'il faut, au contraire, tout mettre en œuvre pour parvenir à une médecine « en deuxième vitesse ». Une « révolution du bon sens » contre la lourdeur bureaucratique et pour une pratique humanisée.

ET SI LE SYSTÈME DE SANTÉ VOUS APPARTENAIT?

Yves Lamontagne, Québec Amérique, 120 p., 19,95\$



Tandis que les magazines féminins serinent les 1001 trucs pour réussir une vie à deux, Pierre Morency nage à contre-courant avec *Le Cycle de rinçage*, dans lequel il affirme, à la lumière de son expérience, qu'une vie de couple n'existe pas et que le but recherché est de « réussir sa vie à travers le couple ». Est-ce à

dire qu'il est inutile de supporter les bas sales sous le lit pendant des années? Non. Morency, à qui l'on doit le best-seller *Demandez et vous recevrez*, père de quatre enfants, amoureux de sa Jessy depuis vingt-trois ans et pro-mariage (le seul « étai » permettant d'échapper au « grand nettoyage »), s'ingénie, à coups de traits d'humour très personnels, à démontrer que l'analogie entre une machine à laver et le couple va de soi. Eh oui, rien de mieux qu'une séance de brassage en règle pour nettoyer les esprits échauffés! Une lecture... lessivante.

LE CYCLE DE RINÇAGE. VIVRE EN COUPLE POUR LES BONNES RAISONS

Pierre Morency, Transcontinental, 167 p., 24,95\$



Nul doute que Martin Gray est l'incarnation de l'espoir et de la volonté de vivre. Ce Juif polonais de 84 ans a perdu toute sa famille dans l'horreur des camps de la mort. Comble de malheur, le 3 octobre 1970, il perd sa femme et ses quatre enfants dans un incendie de forêt. Depuis, Gray a trouvé la paix dans l'écriture, avec plus de dix livres en trente ans, et brillamment reconstruit sa vie. *Au nom de tous les miens* (1971) livrait son tragique destin. *Les Forces de la vie* livre le secret de cette énergie inépuisable permettant à Gray de continuer à vivre : l'espérance ! Pas à pas, il aide le lecteur, tel un maître, à atteindre l'épanouissement par la méditation et la recherche de l'authenticité pour enfin être en mesure de créer son « arche personnelle », indispensable au dépassement des aléas de l'existence.

LES FORCES DE LA VIE

Martin Gray, Du Rocher, 420 p., 29,95\$



Nous sommes bel et bien parvenus à la société des loisirs : le loisir de travailler toujours plus et plus tard pour se payer les joujoux et les vêtements dernier cri. Avoir un enfant, en ces temps où la comparaison tient lieu de morale publique, est devenu dans bien des cas un nouveau moyen de poursuivre l'ascension sociale. La

garderie? Oui, mais au minimum et, si possible, pas avant deux ans. Sous la forme d'exposés sur les conditions de l'attachement et l'émergence de la sécurité affective du jeune enfant, ainsi que de réflexions sur la pression sociale et le dénigrement des parents qui restent à la maison, le docteur Chicoine et Nathalie Collard, éditorialiste à *La Presse*, signent un plaidoyer complémentaire, sincère et diablement bien documenté. Pour remettre l'enfant au cœur de la famille.

LE BÉBÉ ET L'EAU DU BAIN

Jean-François Chicoine et Nathalie Collard, Québec Amérique, 513 p., 27,95\$

le libraire CRAQUE



Le Guide du parfait survivant

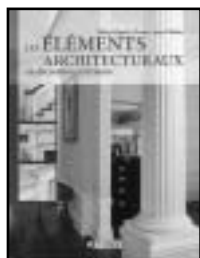
Yvon, Laverdière, Septentrion, coll. Art de vivre, 255 p., 19,95\$

Ce petit livre est un bel exemple de détermination. Il constitue un jalon au sein d'un parcours difficile et le fruit d'une heureuse transformation de l'être. Écrit dans la sérénité et avec franchise, *Le Guide du parfait survivant* est à la fois un récit personnel, une réflexion sur la médecine, la maladie et son traitement et, enfin, un outil sommaire pour imaginer un nouvel art de vivre au quotidien. Comment faire face à une maladie grave et vivre cette situation tout en envisageant la guérison? Il s'agit de repenser la « signification » de la maladie, qui n'est ni exclusivement physique dans ses origines et son évolution, ni simplement médicale dans son traitement. La guérison devient alors une démarche « consciente », la définition sincère et volontaire d'une attitude en vue de puiser en nous énergie et conscience pour surmonter l'épreuve, vivre au présent et parvenir à la connaissance de soi. **Daniel Dompierre** *Le Fureteur*

❖ **Nouveautés** ❖**Dolce vita.
La gourmandise
à l'italienne**Ursula Ferrigno, Manise,
192 p., 54,95\$

L'Italie est réputée pour la beauté de ses paysages, l'accent chantant irrésistible de ses habitants, ses pâtes et la douceur de ses *gelati*. Ah, les glaces italiennes! Les desserts sucrés de ce coin de paradis ne se résument pas aux sorbets et aux fruits : une croquée de florentins, une bouchée de figues au vin, un carré de nougat au miel, un *biscotti* aux pistaches avec le *caffè*, une tranche de *cake* aux mûres ou une pointe de tarte aux noisettes sauront convaincre tous les épicuriens de la richesse des sucreries italiennes sous influences méditerranéennes. Ursula Ferrigno, professeure de cuisine reconnue, nous met en appétit avec ce livre de gourmandises alléchant après nous avoir mis l'eau à la bouche avec *Trattoria* (Manise, 2005). Laissez-vous tenter par la *dolce vita*!

Annie Mercier le libraire

**Les Éléments
architecturaux
en décoration intérieure**Philip Schmidt et Jessie Walker,
Éditions de l'Homme,
226 p., 34,95\$

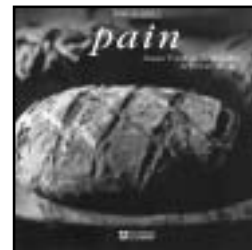
Dans cet ouvrage superbement illustré par Jessie Walker, Philip Schmidt nous montre comment il est possible de rehausser son intérieur avec certains éléments architecturaux. Autrefois, ces ornements faisaient partie intégrante du décor, mais de nos jours la plupart des maisons en sont malheureusement dépourvues. Grâce à des explications claires et précises et des conseils judicieux, l'auteur nous propose donc d'embellir notre chez-soi avec des moulures, des colonnes ou des pilastres. Comme dans les ouvrages de décoration conventionnels, *Les Éléments architecturaux en décoration intérieure* propose les dernières tendances et la nomenclature des divers styles. De plus, une section complète est consacrée aux techniques, aux outils et aux matériaux. Ce guide vraiment complet est le parfait compagnon des bricoleurs en mal d'inspiration!

Johanne Vadeboncœur Clément Morin

**Guide du plein air
au Québec (3^e éd.)**Collectif, Éditions Espaces,
304 p. 29,95\$

Lorsque les rédacteurs de la revue *Espaces* se lancent dans l'édition d'un livre sur le plein air au Québec, ce ne peut être qu'un succès. Et comme prévu, la troisième édition du *Guide du plein air au Québec* ne déçoit pas. Vous cherchez un endroit où marcher avec Pitou à Montréal? Quoi faire en Gaspésie en plein hiver? Où faire du kayak en Mauricie? Quelle paroi escalader au Saguenay? Rien de plus facile à trouver! Au total, les quelque 500 destinations proposées, toutes accompagnées de commentaires vivants, de photos attrayantes et d'une quantité d'informations pratiques vraiment impressionnante (sites Internet, hébergement, coordonnées complètes, comment s'y rendre, etc.) forment une sorte de mosaïque d'une richesse sans égale. Indispensable pour tout ceux qui prennent le Québec pour un immense terrain de jeux!

René Paquin Clément Morin



Sur des effluves de miches fraîches au miel ou au romarin, le duo d'auteurs communique sa contagieuse passion pour « l'art de boulanger ». Respectivement vice-présidente et responsable du développement-restauration des boulangeries Première Moisson, entreprise familiale fondée en 1992 et comptant quinze adresses montréalaises, Josée Fiset et Éric Blais sont tombés « dedans » quand ils étaient petits. Toujours animés par la flamme boulangère, ils ont sélectionné avec soin plus de quatre-vingts recettes, alléchantes et innovatrices, pour nous faire mettre la main à la pâte. Galette, brioche, bagnat, pita, *nan*, fougasse, croque, pain-perdu et tartinades exquises, sous forme de beurre, confiture, mousse ou tapenade, sont proposés pour le simple bonheur de craquer pour la mie

PAINJosée Fiset et Éric Blais, Éditions de l'Homme,
coll. Tout un plat!, 142 p., 24,95\$

Plus de 950 terrains de camping attendent les nomades désireux de découvrir le territoire québécois. La collection « Espaces verts », soucieuse d'éclairer le choix du site hôte de vos prochaines vacances, propose un répertoire pratique présentant 75 sites sélectionnés minutieusement, et ce, en collaboration avec la Fédération québécoise de camping et de caravanning (FQCC). Les adeptes de plein air, représentés par plus de 68% des Québécois, trouveront des lieux spectaculaires décrits en détails, en plus des informations essentielles à la préparation d'un séjour : carte du terrain, nombre d'emplacements, tarifs journaliers, route pour s'y rendre, etc. Ce sympathique guide spiralé est parfait pour profiter pleinement des escapades estivales, sous la tente ou en caravane.

CAMPING AU QUÉBEC

Collectif, Ulysse, coll. Espaces verts, 224 p., 24,95\$



La cuisine québécoise est maintenant internationalement réputée pour ses plats aux inspirations campagnardes et européennes grâce aux efforts de nos chefs. Cette opération de charme est enrichie par le colossal travail du chercheur culinaire Michel Lambert. Cinq tomes seront nécessaires à la recension du Québec gastronomique. Le premier, dans une approche plus historique que les suivants, remonte des origines jusqu'au milieu du XIX^e pour remémorer les cultures fondatrices de ce riche héritage culinaire : algonquienne, iroquoise, française et britannique. De cet amalgame unique résulte un déjeuner typiquement *british*, un engouement algonquin pour les petits fruits et un intérêt marqué pour les poissons fumés, comme les Iroquois les aimaient. Un bel ouvrage pour la mémoire de nos papilles.

**HISTOIRE DE LA CUISINE FAMILIALE
DU QUÉBEC (T.1)**

Michel Lambert, GID, 502 p., 39,95\$

Les joies du garde-manger

La grande bouffe

On sait aujourd'hui qu'une pomme par jour ne suffit pas à éloigner le docteur pour toujours. En fait, le principal apport nutritionnel de ce fruit réside dans son appréciable teneur en fibres alimentaires. Depuis quelques années, l'on a donc vu les étals des marchés se parer d'une incroyable variété d'aliments, produits au Québec ou venus d'ailleurs. L'engouement pour la cuisine a bondi en flèche, parallèlement à l'intérêt pour la saine alimentation. Des émissions comme *L'Épicerie* et *À la di Stasio* en font foi. Idem pour les rayons cuisine des librairies, qui n'ont jamais pesé si lourd.

À l'automne 2006, le nouveau *Guide alimentaire canadien pour manger sainement*, dont la dernière édition est parue en 1992, sera dévoilé. Il sera plus simple et plus flexible, intégrera davantage d'aliments, prônera l'accord nutrition-activité physique, bref, sera adapté à la réalité socioéconomique et culturelle d'aujourd'hui. Chose certaine, nos repas ne se borneront plus au pâté chinois.

Deux poids, deux mesures

Les besoins nutritionnels se modifient au cours de l'existence. Cela est particulièrement vrai pour les femmes. Au lieu de se préoccuper maladivement de l'aiguille sur la balance, ces dernières devraient privilégier un menu équilibré pour s'assurer des nutriments essentiels. Subdivisé par groupes d'âge, *La Nutrition au féminin. Le guide complet de l'alimentation pour les femmes de tous âges* propose une synthèse intelligemment construite qui permet de franchir les étapes de la vie (adolescence, grossesse, ménopause, vieillesse) sans trop d'embûches. L'information étant délivrée par sujets, on se repère aisément. Par exemple, dans le chapitre intitulé « Prévention des maladies cardiovasculaires », les auteures, deux spécialistes de la nutrition, condensent ce qu'il y a à savoir pour garder un cœur en forme. Basé sur le principe de l'« assiette bien-être » (santé, énergie, découverte, partage, plaisir), ce guide regorge de conseils faciles à mettre en pratique. J'ai entre autres trouvé très éclairant le chapitre consacré aux repas pris à l'extérieur de la maison, dans lequel on présente les pires et les meilleurs choix à faire à l'italien, la pizzeria et l'asiatique ainsi qu'au resto rapide.

Une question d'équilibre

Dans la même veine mais nettement plus exhaustif, *Bien manger pour mieux vivre* constitue une bible de la nutrition de la petite enfance à l'âge adulte. On dénombre à ce jour 300 millions d'adultes obèses dans le monde. Un tiers d'entre eux souffre de problèmes médicaux liés à leur surcharge pondérale. Et le pire est à venir. C'est en ayant à l'esprit cet alarmant constat que j'ai dévoré cet ouvrage traitant des mille et un aspects de l'alimentation, émaillé d'une foule de photos, de tableaux et de graphiques en couleurs, et qui livre les fondements d'une nutrition adéquate en

plus d'apporter un grand soin à démontrer l'impact de l'alimentation sur la santé. Traduit de l'américain mais préfacé par la nutritionniste québécoise Isabelle Huot, *Bien manger pour mieux vivre* s'avère indispensable pour trois raisons. D'abord, pour ses répertoires de vitamines et de minéraux, des plus instructifs. Ensuite, pour son chapitre dédié à l'analyse nutritionnelle de denrées familières, des plus précis (que contient le hareng? le chou vert? l'orge? un pain au chocolat?). Finalement, pour sa liste de quarante-cinq régimes amaigrissants disséqués impartialement et méthodiquement.

Jamais sans Montignac

Bien qu'un peu égratignée dans le précédent guide, la méthode Montignac, qui fête ses vingt ans, mérite qu'on s'y attarde, ne serait-ce qu'en raison de la publication d'une version vulgarisée.



La Méthode Montignac expliquée et illustrée revient sur ce régime ayant fait 25 millions d'adeptes qui, jusqu'au milieu des années 90, était sur toutes les lèvres à défaut d'être au bout de chaque fourchette. Basé sur la notion d'index glycémique (bons et mauvais glucides, bonnes et mauvaises graisses), ce régime en deux phases (perte de poids et stabilisation du poids) est populaire car peu restrictif. Aucune calorie à calculer, le droit de croquer du chocolat et de succomber au vice de Bacchus : franchement, qui s'en plaindrait? Cinquante recettes inédites, traditionnelles ou inventives, complètent cette version remise au goût du jour.

De l'importance du rituel des repas en famille

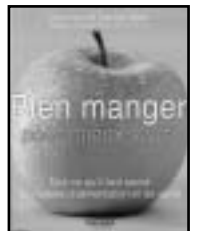
Parents, courez acheter *À table en famille. Recettes et stratégies pour relever le défi*, qui dévoile les secrets pour éviter que les repas ne prennent l'allure d'un combat. Les autres, courez aussi, car la centaine de recettes qu'il contient sont simples et alléchantes. Avec les horaires de travail variables, les activités parascolaires, les cours et les réunions, rassembler toute la famille lors du repas relève de l'exploit. Mais ce moment agréable vaut les efforts qu'on y met. C'est l'un des messages que transmettent Marie Breton et Isabelle Émond, à qui l'on doit également *Boîte à lunch emballante* et *À table, les enfants!* En envisageant le quotidien des familles modernes avec réalisme, les auteures abordent de front ce problème : comment élever un bon mangeur? Une série de recommandations (« ne pas le forcer à manger un nouvel aliment, il y goûtera à force d'y être exposé », « respecter ses signaux de faim et de satiété », « le laisser manger ce qu'il veut dans son assiette », « favoriser la variété », « ne pas offrir autre chose », etc.) semblent peut-être impraticables pour le parent qui, las de s'acharner, préfère sortir le pot de beurre d'arachides pour que sa progéniture ne se couche pas le ventre vide, mais rappelons-nous que l'éducation suppose patience et persévérance.

À table en famille s'attarde en outre au partage des responsabilités. Si l'enfant s'implique, il en retirera de la fierté et, par conséquent, sera plus tenté de goûter ce brocoli tant honni. Vérité de La Palice, dites-vous? Tout le défi réside dans l'art d'intégrer les petits dans la confection des mets. Pour ce faire, gardez à l'esprit que votre cuisine est une aire de jeu... contrôlée. Autrement, ce livre plein de gros bon sens m'a séduite par le respect montré envers l'apprenti bon mangeur, l'attention portée aux besoins nutritionnels sans laisser de côté les préférences de chacun et l'approche « déculpabilisante » du parent, qui peut être découragé devant ce petit diable qui fronce le nez devant la lasagne... aux épinards. Enfin, les illustrations de Philippe Béha ne sont pas étrangères à mon coup de cœur et au malin plaisir que prendront vos enfants à feuilleter ce livre, voire à vous donner un coup de main de leur chef. Bon appétit!



La Nutrition au féminin. Le guide complet de l'alimentation pour les femmes de tous âges

Nathalie Jobin et Marilyn Manceau, Caractère, 256 p., 24,95\$



Bien manger pour mieux vivre. Tout ce qu'il faut savoir en matière d'alimentation et de santé

Lisa Hark et Darwin Deen, Trécarré, 336 p., 32,95\$



La Méthode Montignac expliquée et illustrée

Michel Montignac, Flammarion Québec, 256 p., 29,95\$



À table en famille. Recettes et stratégies pour relever le défi

Marie Breton et Isabelle Émond, Flammarion Québec, 192 p., 29,95\$

❖ Nouveautés ❖

❖ Nouveautés ❖



On a beau jeu de s'étonner des interdits alimentaires du voisin qui ne mange pas de bacon. Il n'y a pas si longtemps, dans nos campagnes comme en ville, le carême imposait sa loi. Pendant quarante jours, à l'exception du dimanche, pas question de toucher à de la viande, à du lait ou à du fromage. Parce que les poules, mauvaises chrétiennes, pondaient quand même, on décorait leurs œufs, également proscrits, pour les offrir à Pâques. Le jeudi de la troisième semaine, on marquait une petite pause. C'était la mi-carême : on s'empiffrait, on buvait, on dansait, et pour se livrer à ces mauvaises habitudes sous couvert d'anonymat, on se déguisait. Aujourd'hui, on ne se prive plus guère de rien. C'est étrange. À regarder les photos de Pierre Dunnigan et le texte bien tourné et documenté de Francine Saint-Laurent, on a le goût de se passer un peu de sucre...

MI-CARÊME. UNE FÊTE QUÉBÉCOISE À DÉCOUVRIR
Pierre Dunnigan et Francine Saint-Laurent, Les 400 coups, 118 p., 36,95\$



« Demain si la mer est docile / Je partirai de grand matin / J'irai chercher une île / Celle que tu montres avec ta main » : cette île verdoyante que chante Félix Leclerc est celle que Jacques Cartier, en 1535, a vue au loin et surnommée l'Isle de Bacchus en raison des nombreuses vignes sauvages la recouvrant. L'âme de l'île d'Orléans, rebaptisée en 1536 en l'honneur du duc du même nom, est mise en lumière dans ce recueil d'aquarelles de l'artiste-peintre Faber. Après les *Carnets des îles de la Madeleine*, Les heures bleues poursuivent en douceur leur tournée insulaire, en dessins et en haïkus. Les courts poèmes de tradition japonaise célèbrent, en toute simplicité, la beauté des 67 km de champs, de vent et de pommes. Il est surprenant de constater qu'on ne se lasse jamais de redécouvrir ce joyau patrimonial au gré d'un tour de l'île, de Saint-François à Sainte-Pétronille.

CARNETS DE L'ÎLE D'ORLÉANS
Faber (aquarelles) et Lise Julien et Marc Lebel (haïkus), Les heures bleues, 128 p., 39,95\$

le libraire

CRAQUE



La Floue. Le parfum de Balzac
Lise Bissonnette, Hurtubise HMH, 128 p., 27,95\$

« Il était une fois une petite maison bleue... » : ainsi aurait pu débiter le dernier opus de Lise Bissonnette. Inclassable, cet objet est un hymne, tant aux gens de peu qui ont bâti, il y a presque deux siècles, cette maison sise sur ce qu'on appelait jadis la Côte de la Misère, sur le flanc nord de l'île de Montréal, qu'au somptueux travail de l'architecte Pierre Thibault. De la belle ouvrage, peut-on clamer en parlant de ce morceau de notre patrimoine et de son prolongement au XXI^e siècle, mais aussi en admirant le magnifique travail d'édition, avec photographies d'époque, reproductions de documents, croquis d'architecte et photographies récentes. M^{me} Bissonnette, avec l'élégance qu'on lui connaît, nous rend attachants ces bâtisseurs d'un autre siècle tout en offrant une nouvelle inspirée de la flouve — le scientifique *anthoxanthum odoratum*, vulgairement appelé foin d'odeur —, qui a donné son nom à la maison. On espère de tout cela un large sentiment d'émulation... **Yves Guillet** *Le Fureteur*



Marguerite Duras. La vie comme un roman
Jean Vallier, Textuel, coll. Passion, 191 p., 79,95\$

Les fous de Marguerite Duras trouveront amplement leur compte avec ce beau livre sur cette auteure hors norme et hors catégorie. *Marguerite Duras. La vie comme un roman* retrace sa vie en images avec peu de mots à l'appui (juste assez pour bien situer le lecteur). Cartes géographiques d'époque, photos de l'auteure et de ses proches, programme de théâtre auxquels elle a participé, extraits de textes inédits, tapuscrits raturés et corrigés de sa main et davantage nous permettent de remettre dans un contexte concret le parcours particulier de cette grande auteure du vingtième siècle. Évitant le piège de la redite, Jean Vallier nous offre un superbe complément à toutes les biographies qui ont pu être écrites sur elle. Un livre qu'on ne se lasse pas de parcourir et qui nous redonne diablement envie de nous replonger dans l'œuvre littéraire de Duras. **Éric Simard** *Pantoute*



Le Québec possède l'une des avifaunes les plus riches au pays. Pourquoi ne pas en profiter? Parfait compagnon du néophyte ou de l'observateur occasionnel doublé d'un complément pour l'ornithologue aguerri, *Où observer les oiseaux du Québec. Les meilleurs sites* propose, à grand renfort de photos en couleurs, un tour de la Belle Province sur les traces — ou les ailes! — du bruant hudsonien, du fou de Bassan et du roselin pourpré. En fait, c'est à la rencontre de plus de 400 volatiles et à la découverte de 130 sites disséminés dans les belles régions du Québec que nous invite l'ouvrage de Jean Paquin, ancien rédacteur en chef de la revue *QuébecOiseaux* et auteur de quatre autres guides d'ornithologie. Une manière inusitée de voyager, de contribuer à l'essor économique des régions et de rencontrer d'autres passionnés : bravo!

OÙ OBSERVER LES OISEAUX AU QUÉBEC. LES MEILLEURS SITES
Jean Paquin, Éditions Michel Quintin, coll. Guides nature Quintin, 344 p., 34,95\$



Objets de dégoût ou de fascination — parfois d'effroi! —, les insectes ne laissent pas indifférent. Sources de préoccupations constantes pour ceux qui désirent à tout prix protéger leurs jardins, criquets, vers, mouches et perce-oreilles ne sont certes pas aussi mignons que les coccinelles, mais néanmoins pas aussi nuisibles qu'on ne le croit. En fait, seulement 1% des « bibittes » s'avèrent dangereuses pour les fleurs! Conservatrice du Musée d'entomologie Lyman de l'Université McGill, Stéphanie Boucher nous apprend comment séparer le bon grain de l'ivraie parmi ces bestioles dont 99% sont là pour donner un coup de main aux humains. Pratique et de consultation facile, *Les Insectes de nos jardins* constitue une précieuse source d'enseignements.

LES INSECTES DE NOS JARDINS
Stéphanie Boucher, Broquet, 208 p., 22,95\$

le libraire

CRAQUE



Petites scènes de jardin
Bénédicte Boudassou, Rustica, 159 p., 41,95\$

Vous avez un jardin entier à aménager et vous ne savez pas par où commencer? Avant de vous lancer dans des travaux compliqués, il est toujours plus sage de lire, de consulter et de se laisser inspirer. Avec *Petites scènes de jardin*, Bénédicte Boudassou nous invite à jouer le rôle d'artiste paysager, de metteur en scène de la nature. Ici, rien de technique, uniquement des idées pour aller plus loin dans l'art de l'aménagement. Selon les goûts, les espaces disponibles et les styles désirés, les 150 compositions regroupées autour de 20 thèmes (entrées, passages et ouvertures, escaliers, sculptures et ornements, couleurs, volumes et autres) nous font voir le jardin comme un espace de création d'une richesse insoupçonnée. Trop européen comme livre, direz-vous? Il est toujours facile d'adapter des idées de décor ou d'intégrer quelques éléments dans nos aménagements. Bref, un très beau livre, agréable à feuilleter et qui nous donne envie de réinventer notre paysage! **René Paquin** *Clément Morin*



Îles. Paradis d'ici et d'ailleurs
Annie Mercier et Jean-Francois Hamel, Éditions de l'Homme, 181 p., 32,95\$

À la fois mystérieuses et terrifiantes, objets de désirs inaccessibles, paradisiaques ou initiatiques, ces parcelles de terres perdues au cœur de la mer suscitent curiosité et soif de découvertes. Ma fascination pour les îles est née, comme pour plusieurs, de ma lecture de *L'île au trésor* de Stevenson. À ce jour, elle m'a menée à la rencontre des îles du Saint-Laurent, de la Martinique et de la Corse. Les auteurs des *Rivières du Québec* n'ont pas échappé à cet envoûtement et renouvellent notre plaisir en partageant avec nous, en passion et en sublimes photographies, terrestres ou sous-marines, l'exploration de dix coins de beautés fragiles : de la Nouvelle-Zélande aux Îles de la Madeleine en passant par les légendaires Galápagos. C'est parti pour un inoubliable tour du monde en îles! **Annie Mercier** *le libraire*

L'appel de la nature

Avec les premiers chauds rayons du soleil puis l'apparition des perce-neiges, les jardiniers amateurs ne tiennent plus en place. Certains tentent d'aider la nature en pelletant le banc de neige, d'autres font leurs semis trop tôt et se demandent ce qu'ils vont faire de plants de tomates de deux pieds à la fin avril. Les plus sages observent la faune ailée durant cette courte période où les sédentaires, les migrants et les nicheurs se côtoient, et en profitent pour se stimuler en consultant l'avalanche des nouveaux livres qui arrivent dans nos librairies. Les éditeurs connaissent l'engouement des Québécois pour le jardinage et l'ornithologie, et il y a toujours d'excellentes nouveautés. Voici un bref survol de celles qui ont réussi à exciter ma curiosité.

Par Denis LeBrun

Aussi rusé qu'un renard

Je croyais bien que Larry Hodgson avait fait « le tour du jardin » après avoir décrit en détail la culture des annuelles, des vivaces, des arbres, des bulbes, des plantes d'intérieur et des jardinières. Mais non! Il récidive avec *Les 1500 trucs du jardinier paresseux* (Broquet, 704 p., 49,95\$). Tandis que certains compliquent les choses, on est toujours surpris de la simplicité des solutions de Larry Hodgson. Iconoclaste, il n'hésite pas à s'attaquer à des tabous bien ancrés. Ainsi, il balaie l'habitude-réflexe qu'a le jardinier méticuleux d'enlever tous les gourmands de ses plants de tomates, ridiculise la vaine guerre au pissenlit et se moque de l'inutilité de certains outils spécialisés qui, après une tentative d'utilisation, rouillent dans le cabanon. L'auteur aborde tous les aspects du jardinage : du potager au tas de compost, de la plantation des vivaces aux insecticides biologiques, de l'outillage à l'agencement des couleurs en passant par les plantes favorites des oiseaux aux bulbes préférés des écureuils (et comment les éloigner!). C'est un livre de référence complet, facile à consulter (l'index est précis), teinté de l'humour « hodgsonien », et éminemment pratique.

Bertrand Dumont a beau n'avoir qu'un an d'expérience comme éditeur, il est déjà au sommet de sa profession tant pour la forme (couverture souple mais résistante, papier glacé et reliure tenace) que pour le contenu de ses livres (clarté et exhaustivité). Il signe cette année un *Rosiers rustiques* tout à fait exemplaire (288 p., 33,95\$). La première partie, très complète, est consacrée à la culture (achat, plantation et entretien). Dans la deuxième partie, Dumont présente 420 cultivars choisis en fonction de leur rusticité (facilité d'entretien, peu de protections hivernales) et qu'il a classés par ordre alphabétique. Le tout est illustré par de belles photographies de l'auteur. Un seul petit bémol : il faut constamment se référer à la première partie pour les conseils de cultures. Il me semble qu'un court rappel en pictogrammes (lumière, PH, protection hivernale, etc.) dans les pages de présentation des espèces aurait facilité la vie du lecteur. Mais c'est quand même un livre de fonds à recommander fortement.

Toujours avec le label de qualité Bertrand Dumont éditeur, *Plantes grimpantes* de Julie Boudreau répertorie tous les végétaux qui s'accrochent aux treillis, murs et pergolas et qui peuvent faire de vos murs extérieurs un champ de verdure et un vrai plaisir pour les yeux (32 p., 9,95\$). Gloires du matin, clématites, chèvrefeuilles et rosiers grimpants, mais aussi des plantes de jardin moins connues comme la vanille, la bignone du Chili, le haricot asperge ou l'étrange gourde sont présentées avec rigueur et beaucoup d'observations personnelles, qui rendent la lecture passionnante. Plus d'une cinquantaine de plantes sont décrites et suivies d'autant de questions et de réponses pertinentes sur leur culture. De la même auteure, on trouve également deux livres pour enfants : *Mon premier potager* et *Mes 10 activités de jardinage* (coll. Jardins d'enfants, 32 p. ch., 9,95\$ ch.). Tout un contrat de patience pour les petits et leurs parents, mais Boudreau s'en tire haut la main avec des activités originales comme l'observation des coccinelles ou la construction d'une cabane qui fera la fierté de votre jardinier précoce.

Aux Éditions de l'Homme, cette fois, la même Julie Boudreau, qui occupe une place de plus en plus importante et méritée en vulgarisation horticole, publie *Fleurs*



veautés ce printemps : *Pivoines* de Rock Giguère et *Roses* de Gaétan Deschênes et Louis Authier (320 p. et 269 p., 29,95\$ et 27,95\$). Ces guides complets édités par grandes familles de plantes sont en passe de devenir la plus grande encyclopédie horticole des plantes qui s'adaptent à notre climat. Enfin, il faut souligner chez le même éditeur la sortie de *Les Belles de Métis. L'héritage floral d'Elsie Reford* (180 p., 32,95\$), ouvrage consacré à l'histoire du célèbre jardin réalisé par Elsie Reford au début du XX^e siècle, et surtout aux nombreuses plantes et fleurs qu'elle a popularisées, dont le fameux pavot bleu est le symbole. Écrit par son petit-fils et actuel directeur du jardin, Alexander Reford, et illustré par les beaux clichés de Louise Tanguay, ce livre ravivera les souvenirs de ceux qui ont visité ce superbe jardin du Bas-du-Fleuve ou donnera des fourmis dans les jambes à ceux qui n'ont pas encore eu cette chance.

Du côté de l'ornithologie, soulignons la publication de *Les Oiseaux du Québec* de Suzanne Brûlotte, qui deviendra vite une bible pour les observateurs d'oiseaux (Broquet, 464 p., 29,95\$). Jamais un ouvrage consacré aux oiseaux d'ici n'aura été aussi complet : 326 espèces, accompagnées chacune de deux à quatre photographies (mâle, femelle, immature) et d'une description complète. On peut voir côte à côte les oiseaux qui se confondent le plus facilement, et le guide se termine sur une galerie de photos classées par grandes familles et par sexe (20 pages, neuf photos par page) : cela facilite grandement l'identification en cas de doute. Jamais un guide n'aura fait autant de place aux femelles, qui sont généralement plus difficiles à identifier que les mâles.

Enfin, la réédition d'*Initiation à l'observation des oiseaux* de Michel Sokolyk porte bien son nom (Éditions de l'Homme, 240 p., 26,95\$). C'est un bon livre pour qui veut s'initier à l'ornithologie et dont les photographies, particulièrement claires et esthétiques, sont signées par l'auteur.



sauvages du Québec (t. 2) en collaboration avec Michel Sokolyk à la photo (224 p., 25,95\$). Un ouvrage de recension bien fait et bien illustré, comme le sont tous les livres horticoles de cette série à laquelle s'ajoutent deux nou-

Nouveautés



Le roi et la reine de ce récit ont vraisemblablement manqué les enseignements du grand Voltaire : « La discorde est le plus grand mal du genre humain, et la tolérance en est le seul remède ». Dans leur folle recherche de perfection, le couple royal fait enfermer les peu aimables, les désobéissants et les marginaux dont les archipipiques, les crocrocrouilles et les idiototos. Personne n'est épargné! Ces majestés capricieuses devront vite réévaluer leurs critères de détention, car le donjon ne pas contenir tous ces encombrants. Et si les seuls indésirables du royaume, c'étaient eux et leur intolérance? Cette courte histoire, aux personnages présentés comme dans un *scrapbook*, livre un message important aux générations futures sur un des principes fondamentaux d'une société saine et harmonieuse : le respect des autres! *À partir de 6 ans.*

LES INDÉSIRABLES

Paule Brière (texte) et Philippe Béha (ill.), Les 400 coups, coll. Grimace, 32 p., 10,95\$



En 1981, le mystérieux professeur Scientifex lançait un livre d'expériences à l'intention du jeune public, qui allait s'écouler à plus de 60 000 exemplaires. Combien sommes-nous à avoir trouvé dans cette formule stimulante, rapidement épicée par les dessins de Jacques Goldstyn (la grenouille Beppo), une initiation agréable et enrichissante à la science? Voici donc, vingt-cinq ans après une goutte d'eau qui allait donner un raz-de-marée (magazine, clubs, série télé), quarante nouvelles expériences pour apprendre à se « petitdébrouiller ». Un montage photo présente un enfant réalisant étape par étape chacune d'entre elles, des encadrés historiques les remettent en contexte et une explication complète du phénomène couronne le tout. Pour découvrir la façon de faire plier un os, touiller de la glace ou expérimenter le principe d'Archimède! *À partir de 9 ans.*

LES EXPÉRIENCES DES DÉBROUILLARDS (T. 2)

Professeur Scientifex et Yannick Bergeron, Bayard, 48 p., 19,95\$



Un bout de chou découvre un jour une plume dans l'armoire de la chambre de ses parents. Mais qu'est-ce que cette chose peut bien faire là? Pas plus haut que trois pommes, le garçon interroge sa maman. « C'est un souvenir du jour le plus important de ma vie [...], le début de notre plus belle histoire d'amour à ton papa et à moi », répond-elle, des étoiles dans les yeux. Mais quel est donc ce moment si important? Et maman de raconter une aventure drôle et merveilleuse, celle de deux âmes sœurs qui, attristées parce que « pas le moindre bout de bébé » ne se pointe à l'horizon, voient enfin leur rêve réalisé après s'être pendant longtemps « bien appliqués ». C'est avec énormément de tendresse que Dominique Demers raconte l'odyssée de la vie, une expérience chaque fois unique superbement mise en images par l'incomparable Béha. *À partir de 4 ans.*

LA PLUS BELLE HISTOIRE D'AMOUR

Dominique Demers (texte) et Philippe Béha (ill.), Imagine, 32 p., 18,95\$



« J'entends des cris, j'entends des pas / J'entends des bruits au fond des bois / J'entends la danse des Indiens / Et leurs tam-tams résonnent au loin ... » : cet extrait du « Sol indien », classique chantonné autour des feux de camp lors des célèbres Classes vertes, parle de cette complexe cohabitation entre Blancs et Amérindiens. Une cohabitation qui subsiste encore aujourd'hui et dont l'origine prend racine dans notre faible connaissance des onze nations autochtones composant actuellement plus de 1% de la population du Québec. Ce recueil de l'archéologue Yvon Codère permet de découvrir, à travers de brefs contes, les mœurs et coutumes des Amérindiens et des Inuits qui, à notre grand étonnement, sont très différentes, du fait de leur mode de vie, de leur utilisation du langage ou de leur structure hiérarchique. Un enrichissant voyage au cœur de la forêt. *À partir de 10 ans.*

CONTES ET MYSTÈRES DE LA FORÊT. L'AVENTURE AMÉRINDIENNE

Yvon Codère (texte) et Emily Bélanger (ill.), Septentrion, 101 p., 19,95\$



Carnaval, bacchanale, *potlatch*, initiation : moments forts où le temps se renverse comme un manteau porté doublure au vent, les célébrations nous en apprennent beaucoup sur la nature des sociétés qui s'y adonnent. Pour les photographes Charles et Josette Lénars, « photographier une fête, c'est fixer un instant de bonheur sur la pellicule. » Témoins privilégiés, les reporters partagent avec nous l'initiation de jeunes filles Yacouba en Côte d'Ivoire, la danse des guerriers de l'île de Nias, le nouvel an chinois, les spectaculaires rites funéraires de Bali et bien d'autres cérémonies. Mythes des origines, noces sociales, mort, liens avec les esprits et offrandes aux dieux : chacune des parties du livre est traitée par un texte qui va à l'essentiel, bordé d'illustrations qui ajoutent au sens des photos. *À partir de 10 ans.*

LES FÊTES D'AILLEURS RACONTÉES AUX ENFANTS D'ICI

Élisabeth Dumont-Le Cornec (texte), Frédéric Malenfer (ill.), Charles et Josette Lénars (photos), Hurtubise HMH, 78 p., 22,95\$



Vus de l'extérieur, les Pierson semblent unis. Pourtant, entre les parents de Francesca, dite Franky, la relation est extrêmement tendue. Ne pouvant plus vivre dans l'ombre de son célèbre mari, Krista s'éloigne de plus en plus de ses enfants, ce que Francesca, adolescente révoltée, ne se prive pas de lui reprocher amèrement jusqu'à... sa disparition soudaine. Ébranlée, Franky tente de découvrir la vérité avec l'aide de sa conscience, surnommée « Zarbie les yeux verts ». Dans un jeu de pistes, le duo tente de reconstituer le parcours remontant à la mère. Morte ou exilée? Les indices mènent autre part : et si le vénéré père n'était pas l'homme que l'on croit? Dans ce second roman pour adolescents, Joyce Carol Oates donne à la trame de la crise d'adolescence et du dédoublement de personnalité l'étoffe d'un thriller psychologique. *À partir de 13 ans.*

ZARBIE LES YEUX VERTS

Joyce Carol Oates, Gallimard, coll. Scripto, 315 p., 19,95\$



Madame et Monsieur Lafleur ont plus de 80 ans et se comportent comme des gamins. Ces nouveaux voisins sont franchement bizarres! Ils oublient leur nom, posent et reposent les mêmes questions, ne font pas les courses... Ils sont atteints de « cet horrible Alzhei...machinchose ». Nicolas et Roseline, avec leur grand cœur de 10 ans, décident d'aider le couple d'octogénaires en établissant un plan de sauvetage auquel participent tous les habitants de la ruelle : Émilie passera tous les soirs donner les médicaments, Quoc livrera les courses, Roseline s'occupera du jardin et des plantes et Kumal sera responsable de la lessive. Aline Apostolska sensibilise les jeunes à une dramatique maladie grâce à une histoire de solidarité et de bon voisinage comme il y en a peu. Un pour tous, tous pour un! *À partir de 7 ans.*

LES VOISINS POURQUOI : LES CONTES DE LA RUELE (T. 1)

Aline Apostolska (texte) et Steve Beshwaty (ill.), Québec Amérique, coll. Bilbo, 112 p., 8,95\$



L'Odyssée d'Homère a rendu les sirènes célèbres, elles qui, par leurs chants mélodieux, voulaient détourner Ulysse et ses marins vers les profondeurs de leur royaume. La fascination pour cette figure mythologique, mi-femme, mi-poisson, attirant sans peine les navigateurs dans ses palais de corail est toujours aussi vive. Les héroïnes contemporaines en sont la preuve, de *la Petite Sirène* à *Anique et Irène la sirène*. Surpris d'avoir pris un monstre dans leur filet, les pêcheurs affolés jettent leur récolte à la mer. Le filet d'algues tenant la fameuse créature captive sera retrouvé sur la plage par la jeune Anique. En échange de sa libération, la sirène Irène offre à la fillette une huître unique comme preuve de leur rencontre. Rapidement, l'histoire de la fillette devient objet de légende... *À partir de 6 ans.*

ANIQUE ET IRÈNE LA SIRÈNE

Anique Poitras (texte) et Céline Malépart (ill.), Dominique et compagnie, coll. À pas de loup, 32 p., 8,95\$



Salsa la belle siamoise

Pascal Millet, Boréal Junior, coll. Les nuits du blues, 104 p., 9,95\$

Blues le chat, qui se dit le meilleur détective privé du monde, mène une fois de plus l'enquête... Agate lui demande son aide pour retrouver sa cousine Salsa. Mais cette dernière n'est pas la seule disparue : tous les chats et les chiens du quartier sont introuvables. Usant de plusieurs ruses, Blues découvrira la cause de ce mystère. Certains personnages, plus originaux les uns que les autres, l'aideront à conclure sa mission. Inscrite dans la plus pure tradition du roman policier, cette intrigue bien construite est haletante et amusante grâce à l'imagination extraordinaire de Pascal Millet, qui crée des personnages plus humains que nature. Pourtant, les héros gardent tout de leurs particularités animales. C'est pourquoi on tombe immédiatement sous le charme de Blues, ce chat déterminé, rusé, courageux et, surtout, amoureux de sa sublime Agate, qu'il se dispute avec Tony la Moustache. Vous ne verrez plus les chats et les chiens de votre quartier de la même façon... *À partir de 8 ans.*

Katia Courteau Clément Morin



Mon pire prof

Johanne Mercier, Reynald Cantin et Hélène Vachon, Fou Lire, coll. Le Trio rigolo, 132 p., 8,95\$

Un livre; trois personnages très différents; un seul et unique thème : ce nouveau genre nous avait d'abord surpris puis séduits avec *Mon premier baiser*. Notre trio rigolo favori s'unit de nouveau et nous surprend encore. Le lien, cette fois-ci? Les personnages ont tous un professeur qui leur font hérisser le poil des bras, et ce, juste à prononcer son nom. D'abord, Laurence et son prof d'éducation physique lui faisant faire toutes sortes de figures où elle est plus que maladroite. Ensuite, Yohann et sa prof de français, ennuyante à mourir. C'est en ayant le « fixe » qu'il réussit à s'inventer une histoire des plus réalistes. Et, finalement, Daphné et son prof d'histoire, un peu trop optimiste à son goût. Comment ne pas répondre à toutes ces questions quand personne n'ose? *Mon pire prof* représente le retour du trio rigolo, dans lequel étudiants et professeurs pourront se reconnaître à tout coup! *À partir de 10 ans.*

Sophie Lapointe Les Bouquinistes



Je suis fou de Vava

Dany Laferrière (texte) et Frédéric Normandin (ill.), De la bagnole, coll. Taxi, 46 p., 19,95\$

Ce délicieux petit bonbon des îles, sucré juste à point, nous est servi dans un emballage coloré digne des plus grands confiseurs. C'est bien Haïti que l'on retrouve dans son quotidien, ses joies, ses craintes de la nuit, ses jeux et ses humeurs. Une île comme on aimerait la retrouver, comme dans un rêve d'enfance qui se raconte au jour le jour avec la chaleur d'une désinvolture réfléchie et heureuse. Une nostalgie révolue? Le texte et l'image se collent l'un à l'autre jusqu'à ne faire qu'un dans un florilège de couleurs, et quelle chute! Un petit défi de lecture, à la portée des enfants, qui leur fera comprendre qu'un texte peu changer de cadence... au gré de la fantaisie de ses créateurs. Cette fabuleuse Vava dans sa petite robe jaune est irrésistible! *À partir de 6 ans.*

Brigitte Moreau Monet

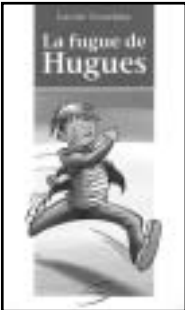


Peau de pêche

Jodi Lynn Anderson, Albin Michel, coll. Wiz, 365 p., 19,95\$

Murphy, Leeda et Birdie sont trois adolescentes qui n'ont apparemment rien en commun. La première est ravissante, sexy, délurée et arrogante; la deuxième est riche, manque de confiance en elle et n'arrive pas à se détacher de l'écrasant modèle maternel; la dernière, quant à elle, est solitaire, renfermée, naïve et empêtrée dans un corps trop rond. Elles se retrouvent cependant le temps d'un été pour travailler dans le verger exploité par le père de Birdie. Sous le soleil torride de Géorgie, elles apprennent à se connaître et à s'approprier. Elles découvrent alors en elles-mêmes et chez les autres des qualités insoupçonnées. Entourées des arômes sucrés des pêches mûres, elles grandissent, aiment, s'épanouissent et vivent une grande amitié. À la manière de *Quatre filles et un jean*, *Peau de pêche* est un roman à la fois suave et caustique dont la lecture est aussi agréable qu'un après-midi au soleil. *À partir de 14 ans.*

Mélanie Quimper Pantoute



La Fugue de Hugues

Carole Tremblay, Soulières éditeur, coll. Chat de gouttière, 143 p., 8,95\$

Hugues parle en termes intergalactiques à sa terrienne de mère qui en a plus qu'assez de le voir confondre la réalité avec les jeux vidéo. Devant l'impossible, c'est-à-dire se limiter à dire la vérité, Hughes décide de fuir. C'est alors que commence une aventure rocambolesque construite à la façon d'un jeu électronique, par niveaux de difficulté où l'action déboule à un rythme de spoutnik! Notre héros est enlevé par des extraterrestres qui veulent faire vivre aux vidéophages de la planète Proutsmic des émotions humaines. Son *mononcle*, qu'on dirait lui aussi sorti d'une autre planète, ajoute du piquant au récit. Pour les Terriens parfois réfractaires aux textes qui ne disent que la vérité. *À partir de 9 ans.*

Yolande Lavigueur Monet



Floup fait la lessive

Carole Tremblay (texte) et Steve Beshwaty (ill.), Imagine, 24 p., 9,95\$

C'est le jour de la lessive et le petit Floup s'en donne à cœur joie. À l'aide de son ami le petit canard, on s'amuse à jouer dans l'eau et dans la mousse avec différents vêtements... Et soudain, Floup part à la recherche de la chaussette perdue et « Plouf! », notre petit ami tombe à l'eau. On décrit toutes les étapes du lavage en rigolant. Floup possède un petit côté écologique, il fait sécher ses vêtements sur la corde à linge. C'est un petit personnage irrésistible et débordant d'imagination qui fera rigoler les tout-petits. On appréciera beaucoup son sens de l'humour. Des phrases simples, des illustrations cocasses, du plaisir garanti et on en redemandera, c'est certain! *À partir de 3 ans.*

Susane Duchesne Monet



© Salsa la belle siamoise, Pascal Millet, Boréal Junior.



La Couleur de la haine

Malorie Blackman, Milan, coll. Macadam, 390 p., 17,95\$

Faisant suite à *Entre chiens et loups*, *La Couleur de la haine* reprend l'histoire là où l'auteure l'avait laissée. Dans un univers où les races ne se mélangent pas, où les dirigeants Primas sont noirs et les Nihils, pauvres, sont opprimés et blancs, une jeune femme accouche d'une petite fille métisse, Callie Rose. Ce fruit de l'amour entre Callum le Blanc et Sephy la Noire devient pour le reste du monde l'enfant de la honte. Alors que le bébé pousse difficilement ses premiers vagissements, un chœur de haine se déchaîne autour de lui. Construit sous le thème de la haine, le deuxième volet de la trilogie de Malorie Blackman évite habilement les clichés. L'auteure y dépeint un univers de nuances, où personne n'est tout blanc ou tout noir. Un roman réaliste fort qui nous fait passer par toute une palette d'émotions. *À partir de 15 ans.*

Mireille Masson-Cassista Pantoute



Le Prédateur : CSU (t. 5)

Caroline Terrée, Milan, coll. Macadam, , 327 p., 17,95\$

Mettant en vedette Kate Kovaks, agente du FBI spécialisée en criminologie et en victimologie, et son équipe, *Le Prédateur* nous entraîne dans les rues de Vancouver sur la piste d'un tueur en série. Dans un grand hôtel, un homme d'affaires est retrouvé assassiné, un étrange code barre attaché à son poignet laissant soupçonner qu'il y aura d'autres victimes. Sans perdre un instant, l'équipe de Kate doit tout mettre en branle pour retrouver le « prédateur ». Le risque est grand pour tous, mais surtout pour l'agente Kovaks : l'assassin semble connaître ses allées et venues et s'amuse à jouer au chat et à la souris avec elle... Ferait-elle partie de la liste des prochaines victimes? Une enquête policière classique réussie, qui tient le lecteur en haleine. *À partir de 14 ans.*

Cauchemar aveugle

Fernande D. Lamy, Vents d'Ouest, coll. Ado plus, 343 p., 14,95\$



Ce premier roman de Fernande D. Lamy nous plonge au cœur de l'altérité en nous faisant sentir avec brio l'univers de Thierry, notre jeune héros aveugle. Comme pour lui, tous nos sens sont sollicités et particulièrement ce sixième sens, quelque peu redoutable, qui provoque un malaise certain chez le lecteur. Ce suspense à saveur fantastique nous renvoie à nos peurs originelles, qui appartiennent à l'univers du cauchemar. Lamy sait tenir son lecteur et l'amener dans un crescendo où la tension lui fait retenir son souffle. Le personnage de Thierry permettant facilement au lecteur de s'identifier à lui, il en devient rapidement vrai, crédible. Ce suspense plein d'émotions est aussi une grande leçon de courage, puisque, quoique fictif, Thierry représente une part du réel qu'il est facile d'ignorer. Un livre à mettre entre les mains de toute personne ayant à côtoyer les différences. *À partir de 12 ans.*

Lucie Arcand Clément Morin



Nouveautés



Même s'il a volé un temps avec les anges du *XX^e Ciel*, Yslaïre n'est pas encore revenu sur terre, comme en témoigne *Le Ciel au-dessus de Bruxelles*, ou la rencontre improbable entre une kamikaze musulmane devant commettre un attentat à Bruxelles lors d'une manifestation pacifiste, et un Juif cherchant son frère dans la ville belge. Ces deux personnages vivront une histoire d'amour aussi brève que marquante. De son perchoir, Yslaïre sait raconter avec une délicatesse et une poésie troublantes des réalités bien terre à terre : celles de l'intolérance et de la colère. Du point de vue du dessin, l'album intègre des éléments neufs dans le travail du créateur de Sambre, tandis que le scénario, brûlant d'actualité, étonne par sa force et sa justesse. Bref, un premier volet très réussi, qui laisse présager une conclusion prenante.

LE CIEL AU-DESSUS DE BRUXELLES

Bernard Yslaïre, Futuropolis, 66 p., 23,50\$



On ne le dira jamais assez : chaque album signé Bilal est un petit chef-d'œuvre tant graphique que narratif. *Rendez-vous à Paris*, troisième volet d'une trilogie désormais prévue en quatre volumes, ne fait pas exception. On retrouve avec bonheur Nike, Leyla et Amir, les orphelins de Belgrade qui, un jour, parviendront peut-être à se rencontrer. Tout ici est éclatement et séparations, et on parcourt en désordre les destins brisés et manipulés par Warhole, incarnation du Mal désormais réincarnée et jouant avec le trio comme avec des marionnettes. Moins lourd et tragique que les deux précédents volets (*Le Sommeil du monstre*, 1998; *32 décembre*, 2003), cet album habité par d'intenses questionnements sur l'art, la politique, l'amitié, la mémoire et la mort se veut un passage en douce vers une finale qui s'annonce grandiose. Rendez-vous dans deux ans.

RENDEZ-VOUS À PARIS : TROISIÈME ACTE

Bilal, Casterman, 72 p., 26,95\$



Voici enfin l'une de rares bandes dessinées qui peut aussi bien s'offrir à un couple qui tente d'avoir un enfant qu'à une maman qui vient tout juste de se rendre compte du pétrin dans lequel elle et son copain viennent de mettre le nez! Enfin une bédéiste qui aborde la grossesse avec humour et désinvolture, laissant à une femme le soin de narrer les hauts et les bas de la maternité, les frustrations, les bonheurs et les angoisses du père qui ne sait pas trop quoi faire et où se mettre entre le bébé, le biberon et les chats! Lynda Corraza, dont on ne saurait que trop recommander de suivre le quotidien sur son blog (<http://20six.fr/mamlynda>), nous offre une tranche de vie non seulement sans prétention et chouettelement dessinée, mais aussi tordante et criante de vérité. Et puis, une fois offert, lu et relu, ça fera un beau livre d'images pour le petit...

JE VEUX UN BÉBÉ! (MOI NON PLUS!)

Lynda Corraza, Delcourt, coll. Humour de rire, 48 p., 16,95\$



Avec simplicité et poésie, l'auteur de la série « Donjon » nous propose une relecture actuelle d'un pan de la préhistoire. Tirant son nom d'une vallée des Alpes-Maritimes célèbre pour ses peintures rupestres, cette œuvre très personnelle de l'imitable Joann Sfar est à lire comme une ode à l'amour, à la vie et à l'environnement. Les personnages, aux réparties à la fois naïves et philosophiques, sont profondément humains. Et que dire de la ligne brouillonne de Sfar, ici magnifiée par une mise en couleurs rappelant Cézanne et Matisse, sinon qu'elle est à son meilleur? Cette première aventure de Pot de miel, de Grand Nez et de leurs sympathiques petites familles est suivie d'un carnet de notes illustrées de seize pages expliquant la genèse de l'album — et encore plus! Lisez la suite, très bientôt, dans un second volet intitulé *L'Ami des gorilles*.

CHASSEUR-CUEILLEUR : LA VALLÉE DES MERVEILLES (T. 1)

Joann Sfar, Dargaud, 108 p., 26,95\$



Remember

Benjamin, Xiao pan,
189 p., 26,95\$

Xiao pan est une maison d'édition chinoise fraîchement débarquée en Occident. Avec déjà quelques titres en magasin, l'Empire du Milieu s'installe tranquillement. *Remember*, qui s'est tout particulièrement démarqué par son explosion de couleurs et la fraîcheur de son sujet, se construit en deux histoires semi-biographiques suivies de postfaces, finissant par une magnifique galerie d'œuvres. Benjamin nous raconte un moment dans la vie d'un jeune adulte, artiste passionné, en plein dans son processus créateur. Cet ouvrage montre une jeunesse expressive avec son lot d'émotivité et une charge d'agressivité adoucie par le geste sensuel du trait de l'auteur. C'est beaucoup plus qu'un simple manga, mais une galerie à feuilleter! Voilà un artiste-bédéiste à découvrir...
Geneviève Savard *Monet*



Plan cartésien

Jimmy Beaulieu (dir.),
Mécanique générale/Les 400
coups, 414 p., 29,95\$

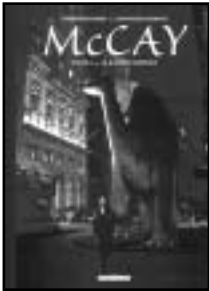
La maison Mécanique générale innove encore avec ce recueil de bandes dessinées. Présenté sous forme de courtes histoires, *Plan cartésien* propose un large portrait de ce qu'est la bande dessinée québécoise : une cinquantaine d'auteurs, tous âges confondus, nous offrent un éventail de styles tous plus différents les uns que les autres. Le seul thème qu'ils avaient à respecter : la ville. Ce recueil nous fait découvrir diverses formes dans lequel ce thème a été exploité, parfois même de façon poétique. On retrouve des histoires pour tous les goûts. Toutes les formes nous surprennent! Un recueil qui ne peut que plaire à tous, autant pour découvrir le talent et la diversité de nos bédéistes que pour plonger dans un univers où tout est permis et d'où l'on ne veut plus sortir. **Sophie Lapointe** *Les Bouquinistes*



Entre deux averses

Marion Laurent et
Arnaud Le Roux, Futuropolis,
71 p., 24,50\$

Qu'est-ce qu'une vie? Sommes-nous la somme de nos expériences? Pour répondre à ces questions, Marion Laurent se lance, à travers cet album, sur les traces de sa grand-mère. À l'aide de témoignages de gens qui l'ont connue, elle s'efforce de faire le lien entre la belle jeune femme souriante que Giuseppina était à vingt ans et l'octogénaire aux mains tremblantes qu'elle est devenue. Tout en simplicité et en finesse, ce récit de vie sobre et délicat touche et émeut autant qu'il fait réfléchir le lecteur sur sa vie et ses choix. Le dessin est subtil et personnel, la mise en page, audacieuse et la couleur, un mélange de différentes teintes de jaune et d'orangé, éblouissante. Un premier album rare et puissant qui touche le lecteur. Important.
Mathieu Forget *Monet*



La Quatrième
Dimension :
McCay (t. 4)

Thierry Smolderen et
Jean-Philippe Bramanti,
Delcourt, 56 p., 26,95\$

En 1910, Winsor McCay est déjà un génie. On s'arrache le créateur de l'immortel Little Nemo (et pionnier du cinéma d'animation avec Gertie the Dinosaur), à commencer par le grand patron de presse William Randolph Hearst. Mais Hearst aura besoin de McCay pour des raisons autrement plus graves : l'anarchiste Silas, supposé disparu dans un incendie, tente d'attenter à sa vie. Aidé d'Alicia Boole, grande mathématicienne et fille du professeur Charles Hinton, le brillant concepteur de l'espace en 4D, McCay percera le secret du voyage dans cette 4^e dimension où évolue l'assassin, et tentera de l'arrêter en le « capturant » dans un hypercube en éponge de Menger! Cette superbe biographie célébrant l'imagination s'offre une conclusion à sa hauteur : stupéfiante!
Eric Bouchard *Monet*



Locas : Love and
Rockets (t. 1)

Jaime Hernandez, Seuil,
348 p., 38,95\$



© Locas, Jaime Hernandez, Seuil.

Le jury du dernier Festival d'Angoulême a fait preuve d'une louable audace en décernant le prix du patrimoine au premier tome de *Locas*, volume qui inaugure au Seuil la série « Love & Rockets », du nom du fameux *comic underground* créé en 1981 par les frères Mario, Gilbert et Jaime Hernandez. Contribution majeure de ce dernier, la série d'histoires courtes ici rassemblées narre les tribulations de Hopey et Maggie, couple de jeunes femmes trimballant leurs angoisses et leurs amours ambiguës dans le milieu post-punk des banlieues chicanos californiennes. Le trait épuré de l'auteur — héritage des comics de l'âge d'or ayant baigné sa jeunesse — convient parfaitement à une narration elliptique dont la justesse psychologique sert le propos humaniste. **Simon Éthier** *Monet*



Ice Cream

Anthony Pastor, L'an 2, coll.
Roman visuel, 91 p., 34,95\$

Un bar des faubourgs. Un type s'installe au comptoir, annonce froidement à la patronne la mort de Jesus Morales. La discussion en voix *off* s'anime, puis les premiers instantanés apparaissent, muets et glacés, où nous reconstituons, au fur et à mesure de l'échange, le récit en puzzle de ce type un brin frappé... Ce polar sophistiqué, où personne d'impliqué n'est réellement innocent, exhibe un dessin minutieux et fouillé — du travail d'orfèvre — fait d'une hachure subtile complétée de beaux aplats noirs. Son imagerie cultive un goût certain pour le kitsch des années 70 et les tronches mémorables : coiffures afro, aisselles moites, hôtel minable et son réceptionniste hawaïen; Tarantino, es-tu là? Un *casting* sans faute pour un pur délice de voyeurisme. **Eric Bouchard** *Monet*



La Fugue

Pascal Blanchet, La Pastèque,
68 p., 24,95 \$

La Fugue, c'est l'histoire de la vie d'un pianiste de jazz, d'une génération, qui nous est racontée. Une bédé sans cases, aux dessins éloquents et sans texte. Un bel objet au look rétro, imprimé sur un papier brut, qui fait penser aux pochettes de disques 78 tours. *La Fugue* est un hommage aux grands-parents zazous et jazzophiles de Pascal Blanchet, qui rappelle qu'eux aussi ont eu trente ans et la vie devant eux. Blanchet a mis en images la vie que ces derniers ont vécue. La BD évoque aussi les générations sacrifiées de la Seconde Guerre mondiale : un livre à offrir. Pascal Blanchet, jeune illustrateur de Trois-Rivières, représenté sur le marché international par l'agence new-yorkaise Jacqueline Dedell, a obtenu le prix Bédélus Québec 2005 pour ce chef-d'œuvre. **Michèle Roy** *Le Fureteur*



L'Affaire du voile

Pétillon, Albin Michel,
46 p., 19,95 \$

Après *L'Enquête corse*, qui est certainement l'album qui a permis à Pétillon d'élargir son lectorat, voici *L'Affaire du voile*, autre sujet quelque peu délicat qui illustre à merveille un aspect de la société française. Iconoclaste, Pétillon déboulonne le tabou religieux, ici islamique, d'une manière caustique et hilarante. On pourrait s'étonner qu'il n'ait pas été grevé d'une fatwa! Les amateurs de Jack Palmer ne s'y ennuièrent pas.
Yves Guillet *Le Fureteur*



L'Empire des
hauts murs

Simon Hureau, Delcourt,
48 p., 21,95\$

Empire des hauts murs, Principauté des mille fenêtres ou bonne affaire immobilière? Pour Matéo et Didi, qui découvrent l'endroit, l'Empire s'étend sur tout un complexe immobilier à l'abandon. Pour la princesse et sa bande, la Principauté est un endroit protégé où les intrus ne sont admis qu'après une terrible initiation. Ces deux univers, une fois unifiés, deviennent un lieu de rêve et de magie qui n'a comme limites que l'imagination des enfants qui l'habitent. Par contre, pour les promoteurs, cet espace enchanté n'est rien que ruines inutiles et profits potentiels. Entre ciel et terre, une bande d'enfants perdus vivra l'été de toutes les découvertes. Une merveilleuse histoire où se côtoient aventure, fantaisie et liberté. Une bouffée d'air frais! **Mathieu Forget** *Monet*



© Ice Cream, Anthony Pastor, L'an 2.

Les **Éditions Michel Quintin** ont lancé la collection « **Haute fréquence** », qui promet des heures haletantes aux jeunes âgés d'entre 8 et 11 ans. Intrigue, insolite, fantastique, policier : voilà autant de déclinaisons qu'adopteront ces romans, classés selon trois niveaux de lecture : « 1 » et « 2 » à partir de 8 ans, et « 3 » à partir de 11 ans. Les deux premiers titres concernent justement ce dernier niveau : *Lueurs dans la nuit*, un recueil de huit nouvelles signées Michel Leboeuf, et *Alerte à l'ours* d'André Vacher, une histoire vécue parue originalement dans la collection « Grande Nature ». Plaisir garanti pour les amateurs d'enquêtes et d'animaux!



Roi des éléphants et champion des produits dérivés : Babar est toujours vert à 75 ans. Mais faisons un bond dans le passé. Nous sommes en 1930. Parce que ses deux enfants lui réclament des histoires, Cécile de Brunhoff invente le sympathique pachyderme. Son mari et peintre, Jean, décide de mettre en images les aventures de Babar, Céleste, Flore, Pom et Alexandre. Un livre est publié en 1931. Il n'en faut pas plus pour qu'un héros voie le jour. En 1946, après la mort du père, le fils reprend le flambeau. Depuis, Babar (**babar.com**) n'a jamais cessé d'enchanter les tout-petits. Pour l'occasion, Hachette Jeunesse réédite sous

la forme de **fac-similé** deux albums, *L'ABC de Babar* et *L'Anniversaire de Babar*, lance *Babar impressions*, un **portfolio** dans lequel douze illustrateurs pour la jeunesse dessinent l'éléphant à leur façon, et prévoit la sortie, à l'automne, d'un **inédit**, *Le Tour du monde de Babar*, et d'un livre animé, *Histoire de Babar*.

Les **Éditions Hurtubise HMH** ont considérablement rajeuni l'une de leurs collections **fétiches**, « **Atout** », qui existe depuis déjà quinze ans. Logo nettement plus accrocheur, titre mis davantage en évidence, reproduction d'un détail de couverture sur le dos, typographie et mise en page affinées : tout a été mis en œuvre pour donner un coup de fouet à une collection de romans reconnue pour la **diversité** et la **qualité de son catalogue**. La collection « Atout » se divise en séries : policier, science-fiction, histoire, aventure, amour, etc.

Les **Éditions Pierre Tisseyre** sont entrées, depuis ce printemps, dans la course aux séries fantastiques, qui font le bonheur des jeunes québécois depuis l'apparition de Harry Potter et d'Amos Daragon. « **Éolia princesse de lumière** » se démarque toutefois de ses concurrentes puisque le personnage principal est... une fille. Sortis en mars, les trois premiers titres signés Fredrick D'Anterny font de plus en plus d'adeptes.

Les **Éditions Fleurus** s'associent à l'UNICEF pour enrayer la tuberculose chez les jeunes démunis. Ainsi, pour chaque livre vendu de la collection « Imagerie », l'éditeur versera à l'UNICEF un montant équivalent à deux doses de vaccin contre cette maladie qui tue annuellement 2 millions de personnes.

La « **charliemanía** », vous vous rappelez? À la fin des années 80, jeunes et moins jeunes scrutaient inlassablement les **dessins tissés serrés** de **Martin Handford** à la recherche d'un gringalet à lunettes vêtu d'un chandail rayé et coiffé d'une tuque. La série « **Où est Charlie?** », c'est 43 millions de livres vendus dans le monde, 22 traductions dans 33 pays. Après neuf ans d'absence, le dessinateur londonien propose *La Grande Expo*. La magie opère toujours : on ne se lasse pas de ce jeu tant que les personnages ne sont pas tous trouvés. L'album, qui comprend des autocollants réutilisables, constitue le passe-temps parfait pour les jours d'été pluvieux!



Notamment connues pour ses guides pratiques et ses bandes dessinées du paresseux Garfield, les **Éditions Modus Vivendi** visent désormais un nouveau lectorat, les lectrices âgées d'entre 8 et 14 ans, avec la populaire série **W.I.T.C.H.** Will, Irma, Taranee, Cornelia et Hay Jin (W.I.T.C.H.) sont inséparables. Préoccupées par l'amour et la mode, ces cinq élèves dans une école secondaire sont chargées de maintenir l'ordre naturel de l'univers. Entre deux devoirs, donc, les héroïnes usent de leurs pouvoirs magiques pour se transformer et sauver la planète. Chaque livre de la série comprend une BD. C'est féminin et contemporain : une belle série pour adolescentes!

Les **Éditions Dominique et compagnie** lancent la collection « **Petites mains** ». Destinés aux tout-petits, ces livres illustrés et pétant de couleurs, cousus et semi-cartonnés, devraient résister aux manipulations les plus musclées! Huit titres vedettes sont repris dans cette collection : *Edmond le raton*, *Edmond et Amandine*, *Le Dodo des animaux*, *Les Bobos des animaux*, *Marie-Baba*, *Destructotor*, *Bébé-sorcière* et *Bébé-fantôme*. Des premières histoires bigrement chouettes!

La Pastèque réédite *Ivoire*. Les **tribulations de Joost Vanlabecke d'Émile Bravo et Jean Regnaud**, une bande dessinée parue il y a seize ans chez Magic Strip. Beau succès d'estime à l'époque, cette histoire de contrebande se déroulant en Basse Birmanie au début des années 1930 a notamment vu sa bichromie refaite. Le contraste entre les noirs et blancs et le pétillant orange brûlé sont des plus réussis. Une occasion parfaite de (re)découvrir cette perle de la BD française. Depuis la parution d'*Ivoire*, notons qu'Émile Bravo, né à Paris en 1964, s'est fait connaître avec la série « Jules ».

L'humoriste **Stéphane Rousseau** incarnera **Alafolix** dans *Astérix aux Jeux olympiques*, film librement inspiré de l'album du même titre. Le tournage de ce troisième long métrage basé sur une aventure de l'irréductible guerrier commence en juin à Alicante, dans le sud de l'Espagne, pour une sortie prévue en décembre 2007. Alafolix, un personnage qui n'existe pas dans la bande dessinée, est un athlète gaulois qui accompagnera Astérix et Obélix dans l'arène. Rousseau côtoiera des stars comme Gérard Depardieu, Alain Delon et Benoît Poelvoorde.





Les Âmes grises

Philippe Claudel, Le Livre de Poche, 280 p., 11,95\$

Ayant valu à son auteur le Renaudot 2003, ce tableau sombre représente un village du Nord de la France plongé dans la rage de la Première Guerre et ébranlé par un infanticide douloureux. Philippe Claudel a créé une énigme puissante, jouant en fin stratège et avec souplesse sur les limites complexes du bien et du mal, souvent en zone grise. L'adaptation

cinématographique du roman, qui a coûté plus de cinq millions d'euros, donna l'un des meilleurs films français de 2005. Yves Angelo a su rendre, par sa caméra mélancolique, la complexité des protagonistes et du roman.



Don DeLillo, J'ai lu, coll. Par ailleurs, 191 p., 9,95\$

Figure de proue de la littérature américaine, Don DeLillo pose avec pessimisme un œil éclairé sur la déshumanisation généralisée guettant l'Amérique contemporaine. *Cosmopolis* plonge le lecteur dans le monde de la finance, de l'argent, des gratte-ciel et de la vie urbaine new-yorkaise pré-11 septembre. Symbole de la réussite moderne, Eric Parker, derrière

les vitres teintées de sa voiture, regarde la misère humaine d'un air désenchanté, ce qui le confronte un peu plus tous les jours à lui-même. Mais qui est-il devenu?



Korsakov

Éric Fottorino, Gallimard, Folio, 525 p., 17,95\$

L'auteur de *Caresse de rouge* raconte la bouleversante histoire de l'enfance et de la maladie de François Signorelli qui, la quarantaine venue, développe le syndrome de Korsakov, dégénérescence neurologique dévastant la mémoire dont, ironiquement, il est le spécialiste. L'oubli laisse place à un univers vide où l'imagination reconforte le désir d'une vie inventée. Fottorino cerne ainsi le fantasme universel et

intemporel de devenir quelqu'un d'autre. Fort remarqué sans être récompensé, ce roman audacieux fut en lice pour le Goncourt, le Renaudot, le Femina et l'Interallié 2004.



Une soirée

Anny Duperey, Points, 276 p., 12,95\$

Il y a 18 ans, au temps de leurs études, Florence a aimé librement deux amis, Romain et Denis. Mariée à Denis depuis que le trio s'est séparé, Florence est troublée par le retour surprise de Romain. Le dilemme amoureux de cette femme se transforme rapidement en un constat bien plus complexe : a-t-elle véritablement choisi sa vie? Ébranlée et déterminée, Florence quitte ce bonheur douillet pour enfin être le seul maître à bord. Déjà vu? Certes, mais Duperey le fait avec la tendre complicité de l'observatrice touchant la fébrile soif d'exister pleinement, sans concession.



Les Équilibres aléatoires

Angela Vallvey, 10/18, coll. Domaine étranger, 381 p., 17,50\$

Chamfort disait que « le bonheur est très difficile à trouver en soi et impossible à trouver à travers les autres ». Avec l'aide de Cicéron, Sénèque et Ithaque, Vili, professeur de philosophie à Madrid, se demande comment il lui est possible d'enseigner sérieusement l'art de la vie lorsque sa propre famille est un véritable fiasco. Ce délectable roman d'Angela Vallvey repose sur le questionnement existentiel entourant le concept insaisissable du bonheur dont *Les Équilibres*

aléatoires, tel un petit traité, est la démonstration. Couronné du Prix Nadal 2002.



Verre cassé

Alain Mabanckou, Points, 256 p., 14,95\$

« Verre cassé », c'est le surnom du biographe du bar congolais *Le Crédit a voyagé*. Pour donner une parcelle d'éternité à ce refuge crasseux menacé de fermeture, l'ancien instituteur, ivrogne, répertoire dans un cahier, tel un mémorialiste, le portrait des clients givrés à la « détresse alcoolisée » et les aventures loufoques animant ce bistrot d'éclopés. Alain Mabanckou a l'invention langagière du poète, la lucidité du romancier et l'ironie du chroniqueur, trois chapeaux que l'auteur d'*African Psycho* porte avec brio. Incisif et frais, *Verre cassé* a récolté plusieurs récompenses, dont le Prix des cinq continents de la Francophonie.



Port Mungo

Patrick McGrath, Folio, 380 p., 14,95\$

Dans leur quête absolue de créativité, les artistes s'oublient, s'emportent et se perdent dans leurs excès, souvent destructeurs, mais délicieux à la fois. Le tourbillon créé par l'enivrante Vera mène Jack de New York à Port Mungo, village pauvre et reculé du Honduras, sous le regard inquiet de sa sœur Gin. Le couple de peintres, confronté au cruel déchirement familial qu'inflige la mort, sombre dans une

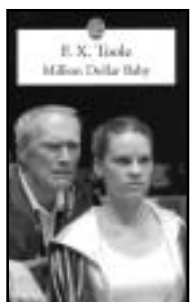
intolérable souffrance aux effluves de rhum, dans une étouffante chaleur tropicale. McGrath, traduit en plus de vingt langues, est aussi l'auteur de *Spider* (2002) et de *L'Asile* (1997).



C'est égal

Agota Kristof, Points, 107 p., 9,95\$

« C'est égal, de toute façon, on n'est bien nulle part » : Agota Kristof a fui en 1956 sa Hongrie natale pour la Suisse, où elle s'est approprié le français, langue rédemptrice du deuil provoqué par cet exil. Ces vingt-cinq courts récits, composés au fil des années 70, sont empreints de ce profond déracinement incarné par des personnages naufragés aux destins vagabonds. Leur espoir est habituellement engendré par la déchirure ou la fuite qui les amène, malgré tout, à avoir la nostalgie d'une famille ou d'une maison. Cruel et incisif, *C'est égal* ramène à l'anodin, aussi absurde et étrange soit-il.



Million Dollar Baby (La Brûlure des cordes)

F.X. Toole, Le Livre de Poche, 315 p., 11,95\$

L'ancien boxeur F.X. Toole livre, dans un style efficace et musclé, six nouvelles de ring, dont le pivot est la figure du soigneur. Cet homme en retrait des cordes assiste impuissant à la déchéance des sportifs qui, en un round, sont défigurés, blessés et même assassinés. Ces histoires émouvantes, d'abord parues sous le titre *La Brûlure des cordes*, racontent un rêve et un métier aux motivations multiples, soit la

haine, la jalousie, le courage, la cupidité et parfois l'amour. C'est d'ailleurs ce qu'a montré *Million Dollar Baby* de Clint Eastwood, film dont le titre est devenu, pour l'occasion, celui du recueil.



La Bête qui meurt

Philip Roth, Folio, 215 p., 14,95\$

David Kepesh, universitaire brillant ayant vécu la révolution sexuelle des années 60, se plaît encore, malgré ses 62 ans, à séduire ses étudiantes. Sur un ton de confession, « la bête qui meurt » raconte ses aventures dont la dernière, avec une jeune Cubaine aux courbes envoûtantes, qui bascule dans une passion destructrice. Deux ans après *La Tache*, Roth continue de s'imposer avec panache. L'homme par qui vient le scandale depuis le

controversé *Portnoy et son complexe* propose dans ce monologue intime une profonde réflexion sur le pouvoir érotique et la dépendance sexuelle, ainsi que sur les tourments de la mémoire, de la vieillesse et de la maladie.

le libraire

Volume 9, numéro 35
JUILLET-AOÛT 2006

ÉDITION

Éditeur : Association pour la promotion de la librairie indépendante (APLI)
PDG : Denis LeBrun

RÉDACTION

Directrice : Hélène Simard
Adjointe à la direction : Annie Mercier
Rédacteur en chef : Stanley Péan
Chroniqueurs : Laurent Laplante, Robert Lévesque, Stanley Péan, Antoine Tanguay
Comité : Pascale Raud (Pantoute), Jean Moreau (Clément Morin), Lina Lessard (Les Bouquinistes), Michèle Roy (Le Fureteur), Eric Bouchard (Monet)
Collaborateurs spéciaux : Rémy Charest, Mira Cliche, Benny Vigneault

PRODUCTION

Directeur artistique : Antoine Tanguay
Montage : KX3 Communication inc.
Correction et révision linguistique : Yann Rousset
Photo (couverture) : © Kinetic Imagery / Dreamstime

IMPRESSION

Publications Lysar, courtier
Tirage : 35 000 exemplaires
Nombre de pages : 60
le libraire est publié six fois par année (février, avril, juin, septembre, octobre, décembre).

PUBLICITÉ

Responsable : Hélène Simard / (418) 692-5421 / hsimard@lelibraire.org

www.lelibraire.org

Contenu intégral, textes inédits et actualité littéraire

Édimestre : Mathieu Simard / matsimard@lelibraire.org
Webmestre : Daniel Grenier / webmestre@lelibraire.org

Les opinions et les idées exprimées dans *le libraire* n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Une réalisation des librairies Pantoute (Québec), Clément Morin (Trois-Rivières), Les Bouquinistes (Chicoutimi), Le Fureteur (Saint-Lambert) et Monet (Montréal).

Une production de l'Association pour la promotion de la librairie indépendante (APLI).
Tous droits réservés. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle n'est autorisée sans l'assentiment écrit de l'éditeur.

Fondé en 1998 / Dépôt légal Bibliothèque nationale du Québec / Bibliothèque nationale du Canada / ISSN 1481-6342 / Envoi de postes-publications 40034260

le libraire est subventionné par le Conseil des Arts du Canada et la SODEC / *le libraire* reconnaît l'appui financier du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour ce projet.

Canada



The Canada Council
for the Arts

SODEC
Québec



RECYCLEZ CE JOURNAL



RECTIFICATIONS

Quelques erreurs se sont glissées dans le précédent numéro (mai-juin 2006).

Le **Salon du livre de la Côte-Nord** a eu lieu du 27 au 30 avril, tandis que la **Journée mondiale du livre et du droit d'auteur** se tenait bien le dimanche 23 avril. Les textes ont été permutés sans que le reste des informations suive (p. 13).

C'est bel et bien la romancière **Estelle Beauchamp** qui a mérité le **Prix Émile-Olivier** pour *Les Enfants de l'été* paru chez Prise de parole, et non Marie-Andrée Donovan avec *Les Soleils incendiés* publié aux Éditions David (p. 13).

Le **prix des livres de la collection « Parenthèse »** aux Éditions Michel Lafon a été modifié : on peut se les procurer pour **14,95\$** chacun, et non 12,95\$ (p. 28).

Le **crédit** pour la **photo** de **Luc Baranger**, l'auteur de *La Balade des épavistes* paru chez Alire, aurait dû être attribué à **Jacques Gavard**, et non à Marc-André Grenier (p. 45).

Ont collaboré à ce numéro

Librairie Pantoute



Mireille
Masson-Cassista



Stéphane Picher



Paul-Albert Plouffe



Charles Quimper



Mélanie Quimper



Éric Simard



Mathieu Simard



Christian Vachon

Librairie Les Bouquinistes



Sophie Lapointe

Journal le libraire



Denis LeBrun



Annie Mercier



Stanley Péan



Hélène Simard



Antoine Tanguay



Jean Moreau



René Paquin



Johanne
Vadebonceur

Librairie Le Fureteur



Daniel Dompierre



Yves Guillet



Michèle Roy

Librairie Monet



Véronique Bergeron



Céline Bouchard



Eric Bouchard



Susane Duchesne



Simon Éthier



Mathieu Forget



Yolande Lavigueur



Alice Liénard



Brigitte Moreau



David Murray



Geneviève Savard



Jean-Philippe Payette